

Autographes
des Siècles

Manuscrits / Photographies / Oeuvres d'art

ACHAT • VENTE • ESTIMATION • EXPERTISE

www.autographes-des-siecles.com

Par mail :
contact@autographes-des-siecles.com

Par courrier :
Autographes des siècles
Julien PAGANETTI
27, rue Maurice FLANDIN
69003 LYON

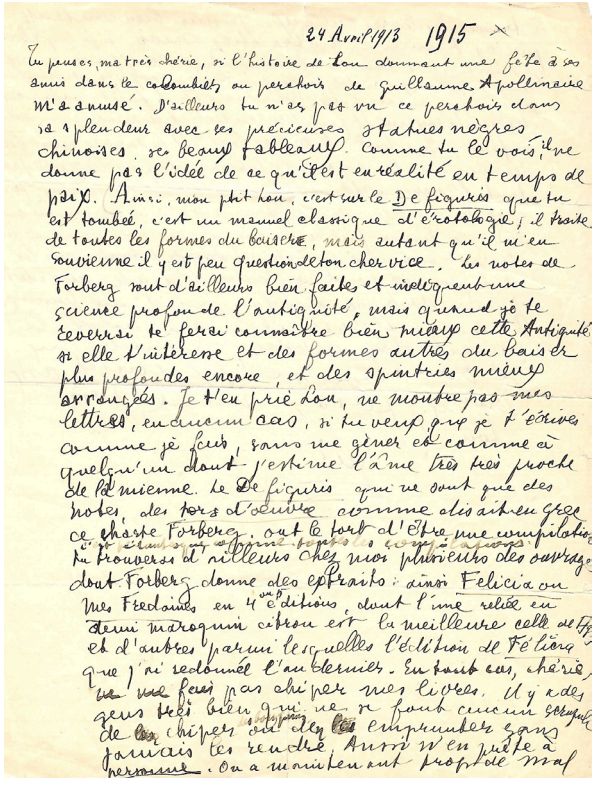
Par téléphone :
06 37 86 73 44 / 04 26 68 81 18

Autographes des siècles - RCS Lyon 788 761 211 000 10

1. Guillaume APOLLINAIRE

Lettre autographe signée à Louise de Coligny-Châtillon, dite Lou.

« Je t'initierai à bien des choses étranges, raffinées, uniques, dont tu n'as pas idée avec tout ton esprit et dont je n'ai pas encore parlé avec toi, car il faut pour cela des esprits royaux et qui s'entendent et se comprennent en tout, pour tout et malgré tout. »



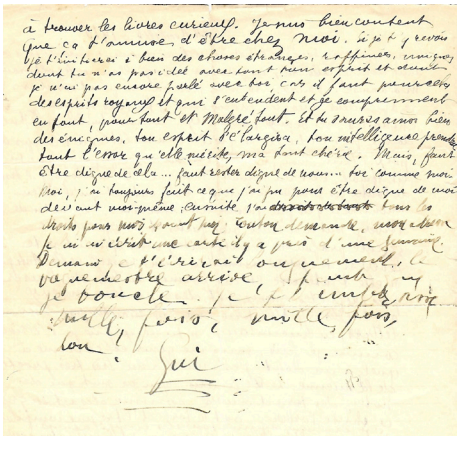
24 Avril 1913 1915

Tu penses, ma très chérie, si l'histoire de Lou donnant une fête à ses amis dans le colombier du perchoir de Guillaume Apollinaire m'a amusé. D'ailleurs tu n'as pas vu ce perchoir dans sa splendeur avec ses précieuses statues nègres chinoises, ses beaux tableaux. Comme tu le vois, il ne donne pas l'idée de ce qu'il est en réalité en temps de paix. Ainsi, mon petit Lou, c'est sur le De figuris que tu est tombée, c'est un manuel classique d'érotologie, il traite de toutes les formes du baiser, mais autant qu'il m'en souvienne il y est peu question de ton cher vice. Les notes de Forberg sont d'ailleurs bien faites et indiquent une science profonde de l'antiquité, mais quand je te reverrai je te ferai connaître bien mieux cette Antiquité si elle t'intéresse et des formes autres du baiser plus profondes encore, et des sputteries mieux arrangées. Je t'en prie Lou, ne montre pas mes lettres, en aucun cas, si tu veux que je t'écrive comme je fais, sans me gêner et comme à quelqu'un dont j'estime l'âme très très proche de la mienne. Le De figuris que ne sont que des notes, des hors d'œuvre comme dit si bien Grec ce chaste Forberg, ont le tort d'être une compilation [illegible] tu trouveras d'ailleurs chez mes plus vieux des ouvrages dont Forberg donne des extraits : ainsi Félicia ou Mes Fredaines en 4 ème éditions, dont l'une reliée en demi maroquin citron est la meilleure celle de Fé et d'autres parmi lesquelles l'édition de Fé liora que j'ai reclamé l'an dernier. En tout cas, chérie ne vas pas chiper mes livres. Il y a des gens très bien qui ne font aucun scrupule de chiper ces livres et emprunter sans jamais les rendre. Aussi n'en prête à personne. On a maintenant trop de mal

Guillaume Apollinaire rencontre Louise de Coligny-Châtillon (1881-1963), en septembre 1914 lors de son séjour à Nice où il attend son incorporation militaire. Il en tombe immédiatement amoureux. Le 6 décembre 1914, il part rejoindre le 38e régiment d'artillerie de campagne en caserne à Nîmes. Lou rejoint Apollinaire à Nîmes à la mi-décembre 1914 et tous deux passeront plus d'une semaine à l'Hôtel du Midi, explorant ensemble une sensualité qui alimentera longtemps les rêves du poète confronté aux horreurs de la guerre.

Connaisseur de littérature érotique, Apollinaire évoque ici son exemplaire d'un célèbre mais rarissime traité de la Renaissance, L'Hermaphroditus d'Antonio Beccadelli dit « Le Palermitain », publié pour la première fois en 1824 par le philosophe et philologue allemand Friedrich Karl Forberg et traduit en français par Alcide Bonneau en 1882 sous le titre de De Figuris Veneris [Des formes du baiser], ainsi que l'œuvre du chevalier Andrea de Nerciat, auteur du récit libertin, Félicia ou Mes fredaines.

*« **Tu penses, ma très chérie, si l'histoire de Lou donnant une fête à ses amis dans le colombier ou perchoir de Guillaume Apollinaire m'a amusé. D'ailleurs tu n'as pas vu ce perchoir dans sa splendeur avec ses précieuses statues nègres, chinoises, ses beaux tableaux.** Comme tu le vois, il ne donne pas l'idée de qu'il est en réalité en temps de paix. Ainsi, mon petit Lou, **c'est sur le De figuris que tu es tombée, c'est un manuel classique d'érotologie** ; il traite de toutes les formes du baiser, mais autant qu'il m'en souvienne il y est peu question de ton cher vice. Les notes de Forberg sont d'ailleurs bien faites et indiquent une science profonde de l'antiquité, mais **quand je te reverrai, te ferai connaître bien mieux cette antiquité si elle t'intéresse et des formes autres du baiser plus profondes encore, et des spintries** [accouplements à plusieurs partenaires] mieux arrangées. Je t'en prie, Lou, ne montre pas mes lettres, en aucun cas, si tu veux que je t'écrive comme je fais, sans me gêner, et comme à quelqu'un dont j'estime l'âme très très proche de la mienne.*



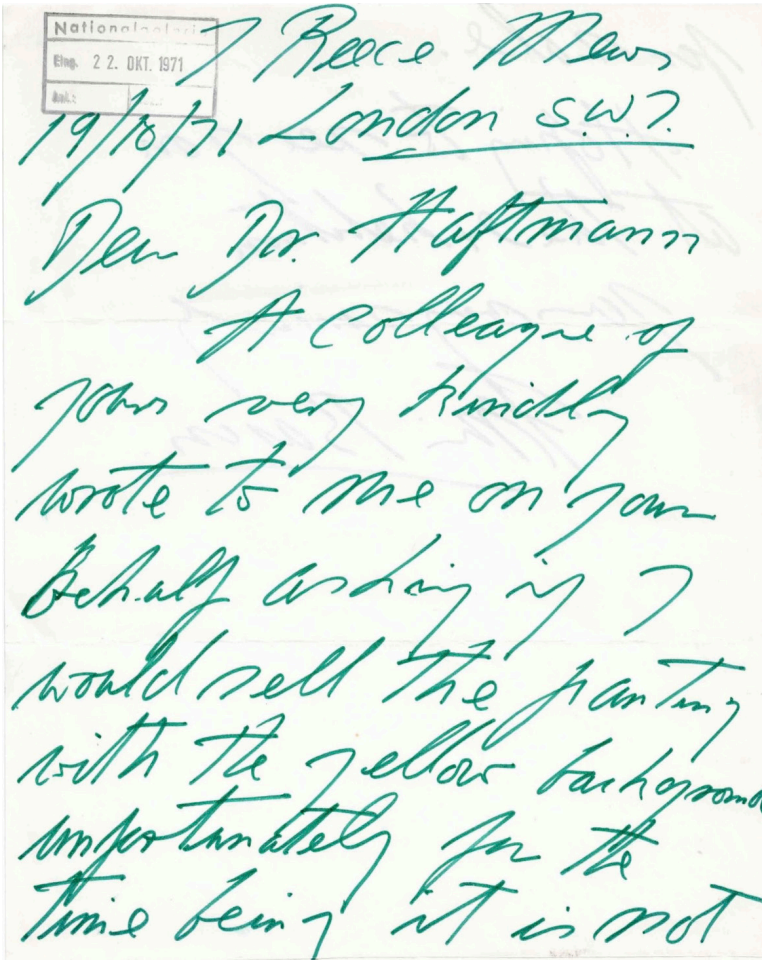
*Le De figuris, qui ne sont que des notes, des hors d'œuvre, comme disait en grec ce chaste Forberg, ont le tort d'être une compilation, c'est pédantesque comme toutes les compilations. Tu trouveras d'ailleurs chez moi plusieurs des ouvrages dont Forberg donne des extraits : ainsi Félicia ou mes Fredaines en 4 ou 5 éditions, dont l'une relié en demi-maroquin citron est la meilleure, celle de 1793 et d'autres, parmi lesquelles l'édition de Félicia que j'ai redonné l'an dernier. En tout cas, chérie, ne me fais pas chiper mes livres. Il y a des gens très bien qui ne se font aucun scrupule de chiper des bouquins ou d'en emprunter sans jamais les rendre. Aussi n'en prête à personne. On a maintenant trop de mal à trouver les livres curieux. Je suis bien content que ça t'amuse d'être chez moi. Si je t'y revois, **je t'initierai à bien des choses étranges, raffinées, uniques, dont tu n'as pas idée avec tout ton esprit et dont je n'ai pas encore parlé avec toi, car il faut pour cela des esprits royaux et qui s'entendent et se comprennent en tout, pour tout et malgré tout.** Et tu sauras ainsi bien des énigmes, ton esprit s'élargira, ton intelligence prendra tout l'essor qu'elle mérite, ma tant chérie. Mais, faut être digne de cela… faut rester digne de nous… toi comme moi. **Moi, j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour être digne de moi devant moi-même** ; ensuite, j'ai tous les droits pour moi devant moi. Toutou [Gustave Toutaint] demande mon adresse. Je lui ai écrit une carte il y a près d'une semaine. Demain, je t'écrirai longuement, le vaguemestre arrive, faut que je boucle. Je t'embrasse mille fois, mille fois, Lou ! Gui. »*

Deux pages in-4° sur papier crème.
Fragilités au pli central et infimes manques en pourtour.
24 avril 1913 [pour 1915]

5.000 €

2. Francis BACON
Lettre autographe signée à Werner Haftmann.

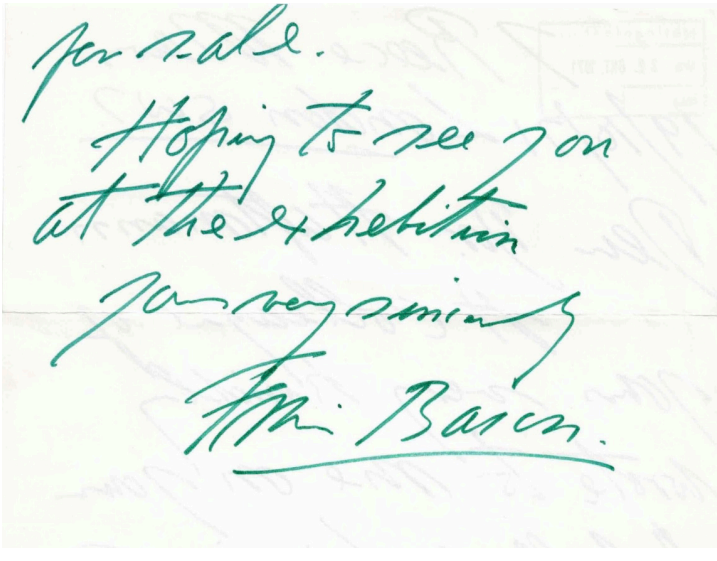
A la veille de l'ouverture de sa légendaire rétrospective au Grand Palais, à Paris, le peintre britannique indique au directeur de la Nationalgalerie son refus de vendre sa toile *Second version of Painting* 1946, espérant néanmoins voir son correspondant lors de l'exposition.



« Dear Dr. Haftmann, ***A colleague of yours very kindly wrote to me on your behalf asking if I would sell the painting with yellow background.Unfortunately, in the time being it is not for sale****. Hoping to see you at the exhibition. Yours very sincerely. Francis Bacon. »*

Traduction : « Cher Dr Haftmann, un de vos collègues m'a aimablement écrit de votre part pour me demander si je voulais vendre le tableau à fond jaune. Malheureusement, il n'est pas à vendre pour le moment. Au plaisir de vous voir à l'exposition. À vous, très sincèrement. Francis Bacon. »

En octobre 1971, la France offre au peintre britannique une grande rétrospective au Grand Palais, où seul Pablo Picasso, avant lui, y avait été honoré de son vivant. L'exposition présente 108 tableaux de Francis Bacon dont 11 triptyques.
Le 26 octobre, Francis Bacon, accueilli par une haie de gardes républicains, monte les marches du Grand Palais. Son accession au panthéon des artistes se joue. Il est digne malgré le drame qui s'est joué dans l'ombre : deux jours plus tôt, son amant George Dyer (immortalisé sur de nombreuses toiles de l'artiste) s'est suicidé dans leur hôtel de la rue des Saints-Pères. Bacon cache cette mort à tout le monde et l'information tragique ne sera révélée que quelques jours plus tard.
Aujourd'hui, cette rétrospective et le suicide de son amant, sont considérés comme le point de basculement de l'art de Bacon.



L'œuvre *Second version of Painting 1946*, réalisée en 1971, est aujourd'hui conservée au musée Ludwig de Cologne.

Historien de l'art, Werner Haftmann (1912.1999) fut directeur de la Neue Nationalgalerie de 1967 à 1974. Il a été convaincu a posteriori de participation au régime nazi durant la Seconde Guerre mondiale.

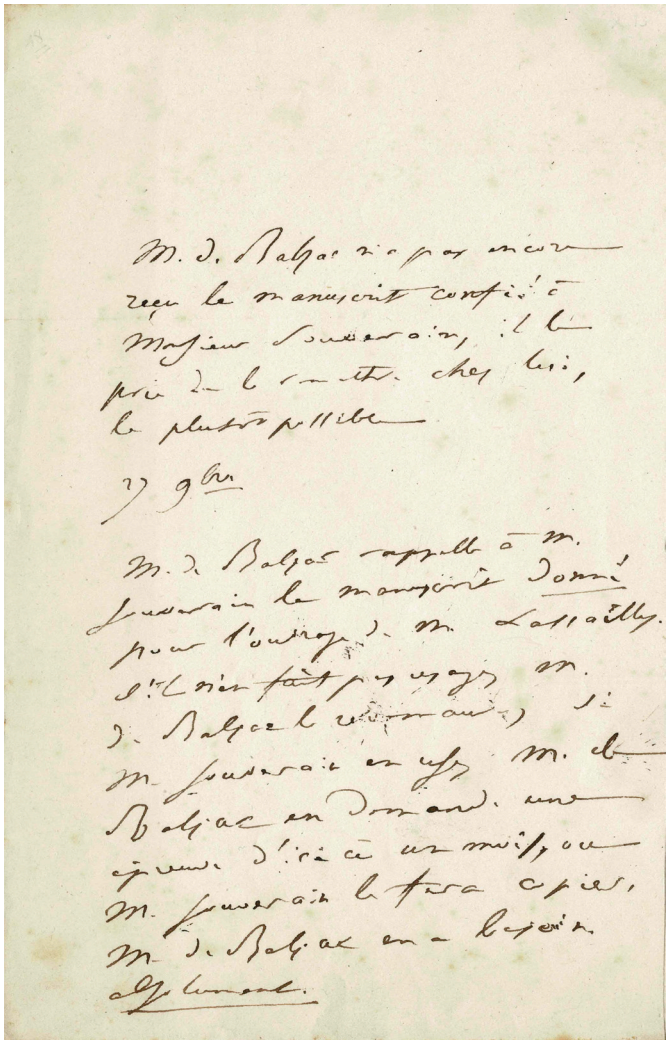
Une page ½ in-4° au feutre vert.
Timbre de réception de la Neue Nationalgalerie de Berlin.
7 Reece Mews. Londres. 19 octobre [19]71

4.500 €

3. Honoré de BALZAC

Lettre autographe signée (cinq fois dans le texte) à son éditeur Hippolyte Souverain.

Intéressante lettre relative au manuscrit de Charles Lassailly, remis à Souverain, composant pour partie *Les romans du cœur*, l'ouvrage collectif entrepris par Balzac, Léon Gozlan, Théophile Gautier, Alphonse Karr et Lassailly. Bien que plusieurs fois annoncé - notamment en tête du *Curé de village* de Balzac - ce recueil ne vit jamais le jour.

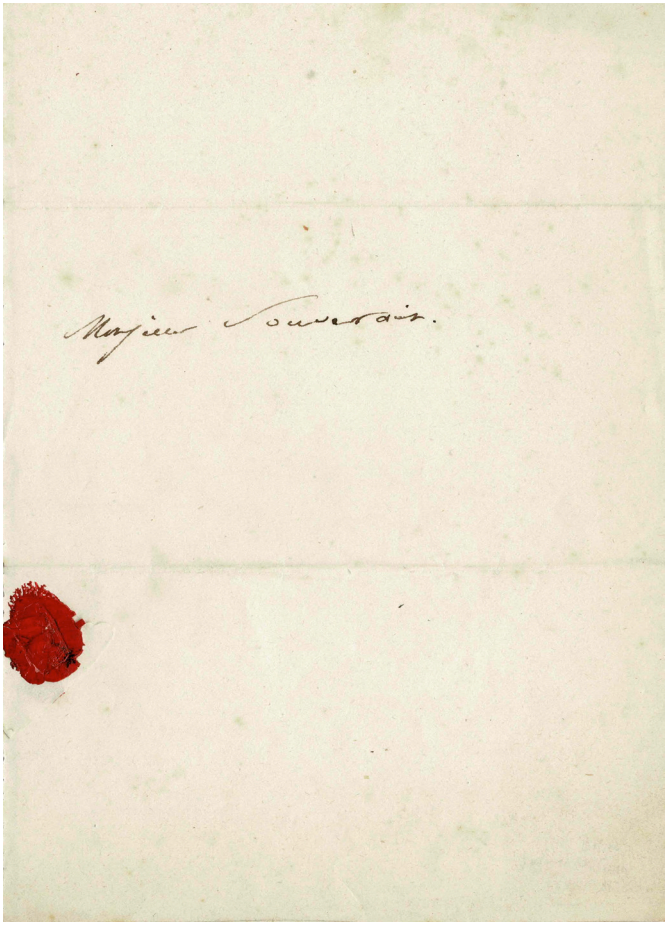


« M. de Balzac n'a pas encore reçu le manuscrit confié à Monsieur Souverain. »

« **M. de Balzac n'a pas encore reçu le manuscrit confié à Monsieur Souverain**, il le prie de le remettre chez lui, le plus tôt possible.

27 9bre

M. de Balzac rappelle à M. Souverain le manuscrit donné pour l'ouvrage de M. Lassailly. S 'il n'en fait pas usage, **M. de Balzac le redemande. Si M. Souverain en use, M. de Balzac en demande une épreuve d'ici à un mois, ou M. Souverain le fera copier. M. de Balzac en a besoin absolument**. »



Une page in-8°. Adresse et cachet de cire sur le quatrième feuillet
[Passy] 27 novembre [1840]
Correspondance Pléiade, tome II, pp 847-848.

2.500 €

4. [Jean-Michel BASQUIAT] - James VAN DER ZEE
Photographie originale. « Basquiat au chat »
New York. 1982.

Figure du mouvement culturel de la Renaissance de Harlem, le photographe d'origine américaine James Van Der Zee (1886-1983), est connu pour ses portraits d'Afro-Américains new-yorkais. Il découvre la photographie à l'âge de 14 ans et, autodidacte, ouvre son propre studio, *Guarantee Photo*, sur la 135e rue à Harlem.

En 1982, date de ce cliché, Van Der Zee porte haut ses 96 ans et accueille dans son atelier de Harlem Jean Michel Basquiat, jeune et prodigieuse étoile filante de 21 ans, tel un passage de témoin entre deux figures marquantes de l'histoire artistique noire-américaine.

Quelques semaines après cette séance, Basquiat inverse les rôles et réalise le portrait peint de Van Der Zee, sur fond noir, le légendant en marge de sa célèbre couronne et des lettres capitales *VNDRZ*.



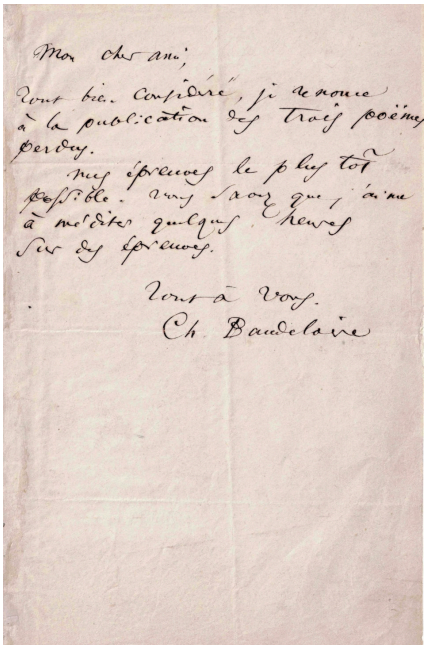
Tirage aux contrastes saisissants et dans un état de conservation parfait.
Format 24 x 18,50 cm. Bords dentelés.
Présenté dans un encadrement moderne de bois brun (40 x 35,50)

6.000 €

5. Charles BAUDELAIRE
Lettre autographe signée à Alphonse de Calonne.

Charles Baudelaire réclame les épreuves du *Mangeur d'opium* en urgence afin d'y travailler après avoir pris le temps de méditer sur son travail.

« Vous savez que j'aime à méditer quelques heures sur des épreuves. »


Mon cher ami,
Tout bien considéré, je renonce
à la publication des trois poëmes
perdus.
Mes épreuves le plus tôt
possible. Vous savez que j'aime
à méditer quelques heures
sur des épreuves.
Tout à vous.
Ch. Baudelaire

« Mon cher ami, Tout bien considéré, **je renonce à la publication des trois poëmes perdus.**
Mes épreuves le plus tôt possible.
Vous savez que j'aime à méditer quelques heures sur des épreuves.
Tout à vous. Ch. Baudelaire. »

En 1859, Baudelaire est plongé simultanément dans plusieurs chantiers : la recomposition des *Fleurs du mal*, la préparation des poèmes nouveaux, mais aussi le travail extrêmement lourd des *Paradis artificiels*, qui paraîtront en 1860.
Les « trois poëmes perdus » mentionnés par Baudelaire sont *À une Madone*, *Le Cygne et Le Squelette laboureur* et les épreuves sur lesquelles il souhaite méditer sont celles d'Un *Mangeur d'opium*, son adaptation-traduction des *Confessions of an English Opium-Eater* de Thomas De Quincey.
Cette courte lettre révèle tout l'art épistolier et poétique de Baudelaire : une décision abrupte accompagnée d'une exigence presque anxieuse du travail à fournir. D'évidence, on pense dès lors aux épreuves surchargées de biffures et de corrections des *Fleurs du mal* sur lesquelles le poète avait tant travaillé en 1857.

Une ½ pages in-8°. [Paris. 20 décembre 1859 ?]
Légère trace d'onglet en marge gauche.
Correspondance Pléiade. Tome I, page 642.

5.500 €

6. Charles BAUDELAIRE
Photographie au format carte de visite (CDV) par Nadar.

« La société immonde se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal. »

Extraordinaire et rare cliché figurant le poète, debout, les mains dans ses poches. Ce cliché fut réalisé durant l'été 1862 dans le mythique atelier de Nadar au 35 boulevard des Capucines à Paris.

« En voyant cette tête toujours singulière, s'évasant du collet de la houppelande invariablement retroussée, nez vigoureusement lobé entre deux yeux qu'on n'oubliait plus : deux gouttes de café – lèvres serrées et amères, mauvaises, cheveux argentés avant l'âge, tantôt trop courts, tantôt trop longs, le visage glabre, cléricalement rasé – le passant saisi, comme inquiet, songeait : « Celui-là n'est pas tout le monde. » »
Félix Nadar, *Charles Baudelaire intime : le poète vierge.*

Bien qu'initialement rétif à l'invention photographique (« À partir de ce moment, la société immonde se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal. Une folie, un fanatisme extraordinaire s'empara de tous ces nouveaux adorateurs du soleil. » – Salon de 1859.) Baudelaire, conscient de l'importance du procédé, se laissa « saisir » par l'objectif en plusieurs occasions. C'est son ami Nadar qui le premier le photographia, en 1855.

On ne connaît que quinze portraits photographiques différents du poète, réalisés entre 1855 et 1866 au fil de sept séances distinctes : trois chez Nadar, trois chez Etienne Carjat et une chez Charles Neyt, à Bruxelles.

Baudelaire et Nadar se rencontrèrent en 1843 et leur amitié perdura jusqu'à la mort du poète en 1867. Le photographe réalisa au total sept portraits de son ami entre 1855 et 1862. Les deux hommes, plein d'admiration l'un pour l'autre, se rendirent d'émouvants hommages dans leurs œuvres respectives : Baudelaire dédia un poème des *Fleurs du Mal* « Le rêve d'un curieux » au portraitiste qui lui consacra pour sa part, un ouvrage intitulé *Charles Baudelaire intime : le poète vierge* (1911).

Bibliographie :
Charles Baudelaire intime : le poète vierge. Félix Nadar. 1911.
Nadar. Photographies. Hubschmid éditeur.
Album Baudelaire. Pléiade.
Nadar. André Barret.



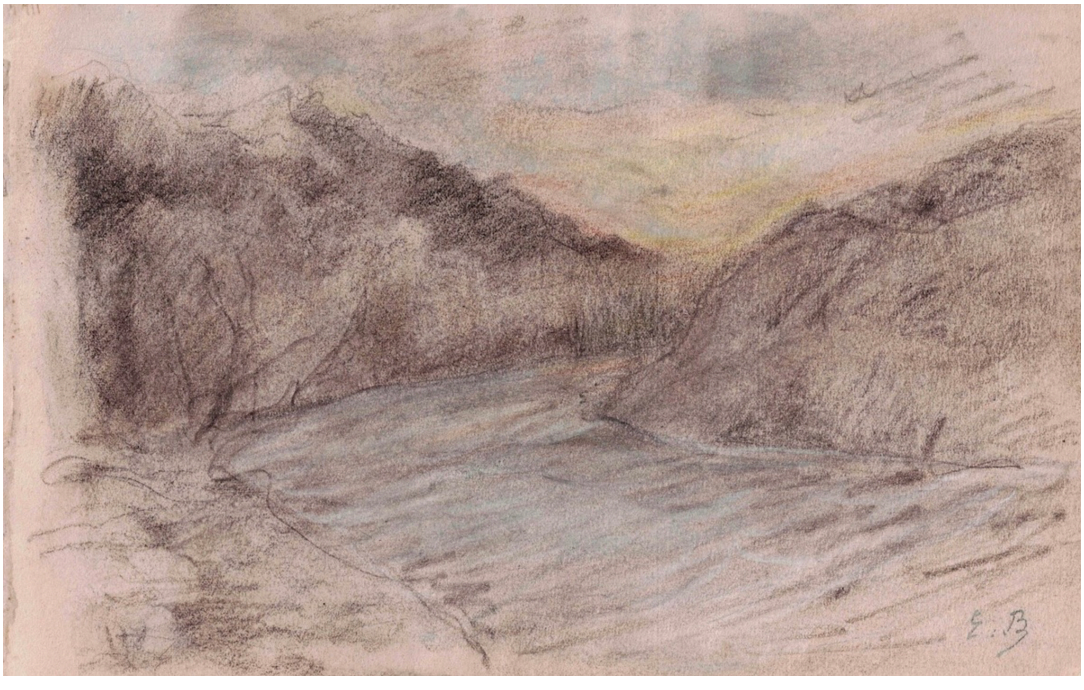
Format : 6,40 x 10,40 cm.
Tirage albuminé d'époque. Été 1862.

10.000 €

7. Eugène BOUDIN
Dessin original – Étude de paysage.

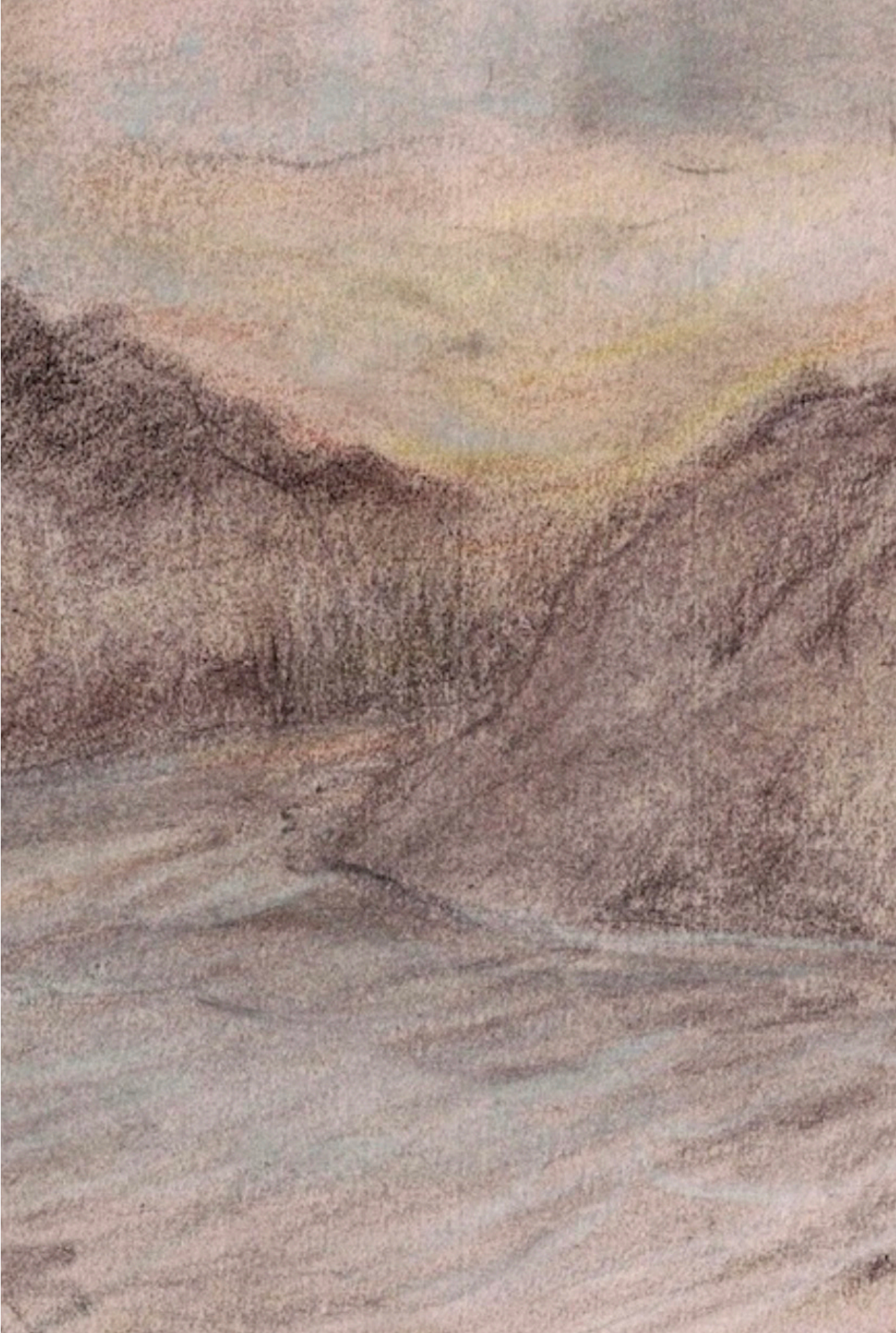
Pastel et crayon noir.
Sans lieu ni date.

Magnifique étude du maître pré-impressionniste figurant le paysage bucolique d'une rivière coulant entre les monts et surplombée d'un ciel de crépuscule.



Cachet de la signature (Lugt 828)
Format 17 x 26 cm.
Document présenté dans un encadrement moderne à baguettes brunes et argentées.

8.500 €



8. William BOUGUEREAU

Lettre autographe signée au baron Sourget, à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux.

« Je suis fier de ce que vous voulez bien me revendiquer comme peintre bordelais. »

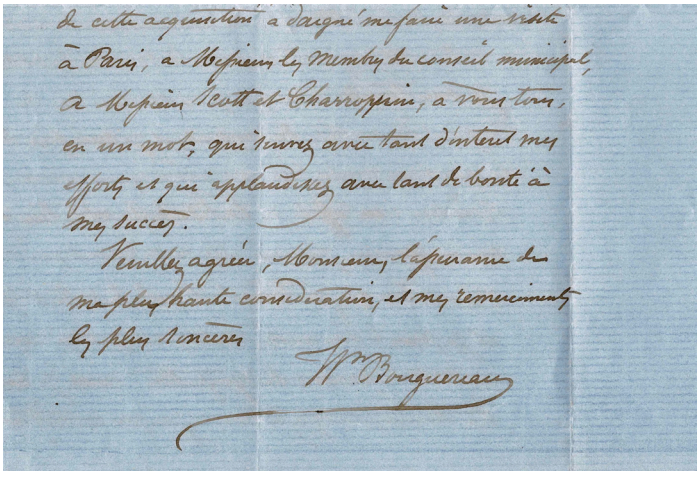
Superbe lettre de Bouguereau honoré que la ville de Bordeaux - qui a bercé ses débuts d'artiste - fasse acquisition de son œuvre intitulée Une bacchante.

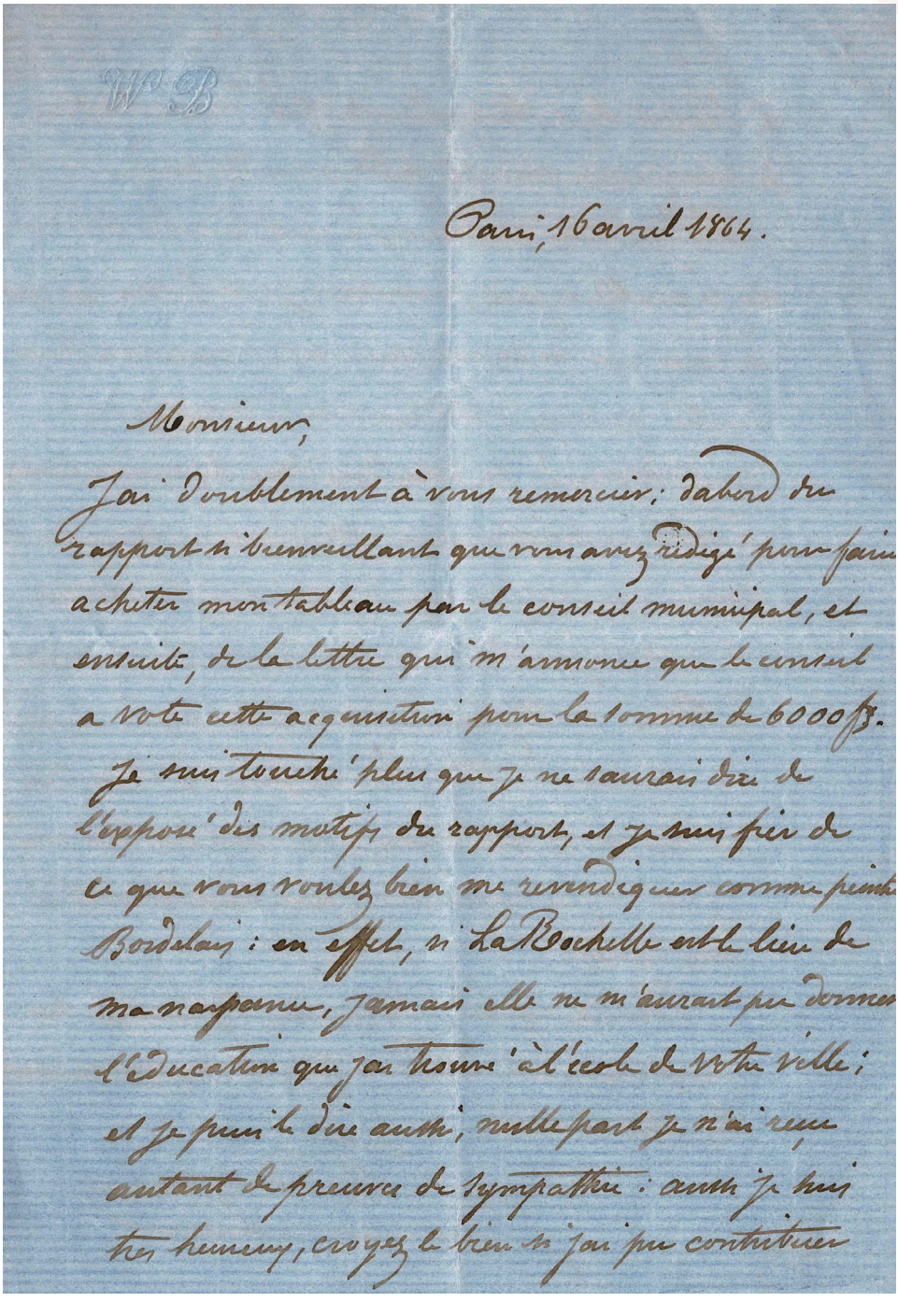
« Monsieur, J'ai doublement à vous remercier : d'abord ***du rapport si bienveillant que vous avez rédigé pour faire acheter mon tableau par le conseil municipal****, et ensuite, de la lettre qui m'annonce que le conseil a voté cette acquisition pour la somme de 6000 frs.*

Je suis touché plus que je ne saurais dire de l'exposé des motifs du rapport, et ***je suis fier de ce que vous voulez bien me revendiquer comme peintre bordelais : en effet, si La Rochelle est le lieu de ma naissance, jamais elle ne m'aurait pu donner l'éducation que j'ai trouvée à l'école de votre ville*** ; et je puis le dire aussi, nulle part je n'ai reçu autant de preuves de sympathie : aussi je suis très heureux, croyez le bien si j'ai pu contribuer à l'éclat de votre école et il ne dépendra pas de ma bonne volonté de l'augmenter encore.

Si je suis reconnaissant à la ville de Bordeaux de ce qu'elle a fait pour moi, je ne le suis pas moins à ceux qui m'encouragent : il est si bon de se sentir appuyé, soutenu par les vœux de ses concitoyens ! Je vous dois donc des remerciements, à vous particulièrement, Monsieur, à Monsieur le maire qui non content d'avoir pris l'initiative de cette acquisition a daigné me faire une visite à Paris, à Messieurs les membres du conseil municipal, à Messieurs Scott et Charroppin, ***à vous tous, en un mot, qui suivez avec tant d'intérêt mes efforts et qui applaudissez avec tant de bonté à mes succès.*** Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération, et mes remerciements les plus sincères. W. Bouguereau. »

Une bacchante (huile sur toile de format 115 x 185, réalisée en 1862) fut acquise par la ville de Bordeaux lors du Salon de la Société des Amis des Arts, le 8 avril 1864. L'œuvre est aujourd'hui conservée au musée des Beaux-Arts de la ville.


de cette acquisition a daigné me faire une visite
à Paris, à Messieurs les Membres du conseil municipal,
à Messieurs Scott et Charroppin, à vous tous,
en un mot, qui suivez avec tant d'intérêt mes
efforts et qui applaudissez avec tant de bonté à
mes succès.
Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de
ma plus haute considération, et mes remerciements
les plus sincères
W. Bouguereau



Paris, 16 avril 1864.

Monsieur,

J'ai doublement à vous remercier : d'abord du rapport si bienveillant que vous avez rédigé pour faire acheter mon tableau par le conseil municipal, et ensuite, de la lettre qui m'annonce que le conseil a voté cette acquisition pour la somme de 6000 f.

Je suis touché plus que je ne saurais dire de l'exposé des motifs du rapport, et je suis fier de ce que vous vouliez bien me revendiquer comme peintre Bordelais : en effet, si La Rochelle est le lieu de ma naissance, jamais elle ne m'aurait pu donner l'éducation que j'ai trouvé à l'école de votre ville ; et je puis le dire aussi, nulle part je n'ai reçu autant de preuves de sympathie : aussi je suis très heureux, croyez le bien si j'ai pu contribuer

Deux pages in-8° sur papier bleu gaufré à ses initiales.
Paris. 16 avril 1864.

1.500 €

9. ANTOINE BOURDELLE
LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À L'ARCHITECTE ALFRED ROME.

« Ma discipline est telle que je ne me fatigue pas et je suis plus heureux lorsque je tiens mon travail que lorsque je l'abandonne. »

Superbe lettre illustrée du sculpteur français préparant un bronze surplombant un socle vertical en pierre.

« Cher ami Rome, ***Voici comment je vois le socle pierre qu'on patinera ensuite avec simplement de l'oxide de fer qui laisse un ton d'or.*** *Stèle droite A+A évasé pour la stabilité, mais le poids compte aussi. Pas de frais d'emballage mais recevrez-vous à temps le bronze ?*

Dimensions – hauteur 1m35. Largeur à l'échelle du dessin A.A. avec base évasée pour assise solide.

Merci très grands chers amis. Je suis tenu archi tenu. Travail énorme. Parce que fait et refait par moi seul. ***Immense retard à mes monuments !*** *aurai-je seulement des vacances cette année ? je ne sais – je sais qu'il n'en faudrait pas.* ***Ma discipline est telle que je ne me fatigue pas et je suis plus heureux lorsque je tiens mon travail que lorsque je l'abandonne.*** *Peut-être irai-je en Italie en auto – mais je n'ose y compter.*

Vous pensez bien que nous serions heureux de pouvoir venir – hélas est bien le mot que nous devons dire. ***Je ne sais par où commencer mes travaux, comment me tirer de mes retards.*** *Il n'était pas nécessaire d'envoyer les 4 mille que nous avons bien reçus chèque.*

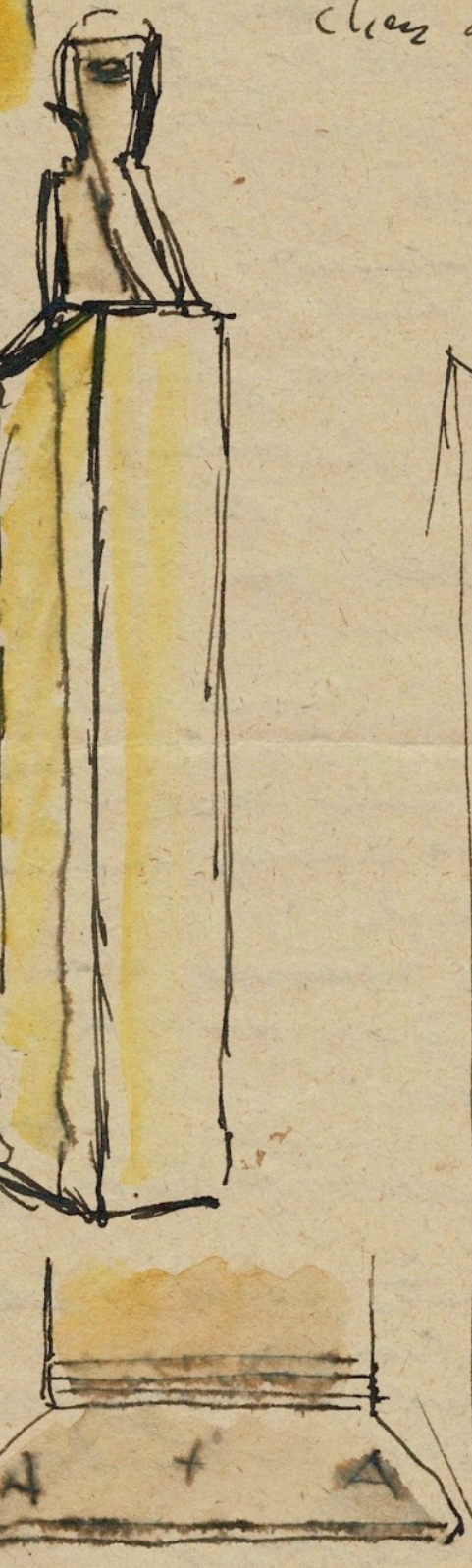
Croyez-vous que ma petite vitesse, le bronze arrivera assez tôt ? A tout votre grand et petit monde mes hommages bien cordiaux. Si vous photographiez le bronze sur la colonne au musée, entourez des trois dames, les deux grandes et la toute petite… En hâte et à vous tous. Ant. Bourdelle. »

Deux pages in-4° illustrées et relevées d'aquarelle. Enveloppe.
Légères traces d'adhésif au verso.
Paris. 2 juin 1922.

4.500 €

PARIS

cher ami Roure.



Voici comment
Je vois la sculp
pierre qu'on
patinera ensuite
avec l'emplacem
de l'axe de
fer. qui
laisse un trou
noir -
sl'le moitié
Le bas A+A
aussi pour la
stabilité. mais
le poids comp
aussi. —
pas de pied
d'emballage
mais recevez
vous à temps
la bronze ?

10. Antoine BOURDELLE

Lettre autographe signée à l'architecte Alfred Rome.

« C'est mon grand Héraklès (bronze) qui dans un petit temple tracé par moi est érigé. »

Extraordinaire lettre illustrée du sculpteur français figurant son Héraklès archer au sein d'un temple à colonnades inauguré dans la ville de Toulouse.

« Chers amis Rome. Ami Alfred Rome. J'ai l'écho de votre nomination dans la Légion d'honneur. Nous en sommes très très heureux, pour votre œuvre et pour la joie dans votre maison.

A Toulouse dernièrement, le 16 de mai, 100 sociétés sportives ont défilé devant le 1er monument aux sports élevé en France et ***c'est mon grand Héraklès (bronze) qui dans un petit temple tracé par moi est érigé au seuil du terrain*** *du stade toulousain.*

Près de l'Héraklès, une stèle porte en petit relief bronze enchâssé la tête d'un jeune sportif mort à la guerre. *Ce temple en béton coulé est sans toit. Cela ne dépasserait pas 60 mille francs si on pouvait en établir auprès d'un stade grenoblois une réplique. Il y aurait place sur les deux stèles pour 2 ou 4 sportifs. Si vous en avez perdu à la guerre. Les cérémonies y sont très émouvantes. Je ferai au temple quelques modifications, par exemple, on le mettrait sur plusieurs marches ! Toulouse étant la plaine – et Grenoble, la montagne ! On a fait là à Toulouse l'appel des morts. Un piquet de soldats, le maire, le préfet, un général. 100 sociétés sportives le soir. Banquet de 300 couverts.*

Si à Grenoble vous avez un stade, attention de ne rien ébruiter et si vous pouvez montrer cela, ne le dévoilez qu'après certitude, sinon ne rien entreprendre. Soyez avertis que ***le prix du bronze est très augmenté et voilà qui serait mieux qu'au musée.*** *A tous les Rome affections. Ant. Bourdelle. »*

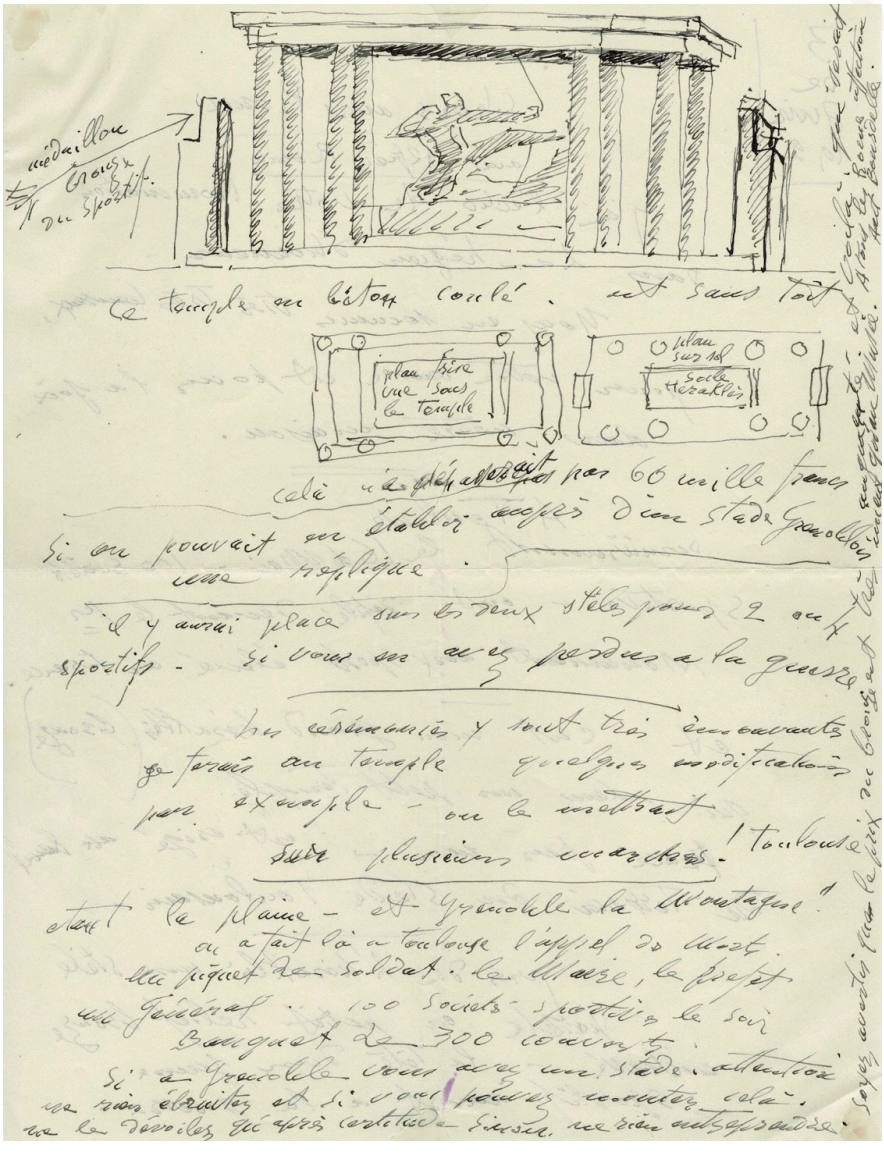
Héraklès archer est certainement la sculpture la plus célèbre d'Antoine Bourdelle. Cette notoriété fut acquise dès sa première présentation, au Salon de la Société nationale des beaux-arts en 1910. L'œuvre, figure le héros antique tirant ses flèches contre les oiseaux du lac Stymphale. Plusieurs versions de ce chef-d'œuvre sont aujourd'hui conservées à travers le monde.

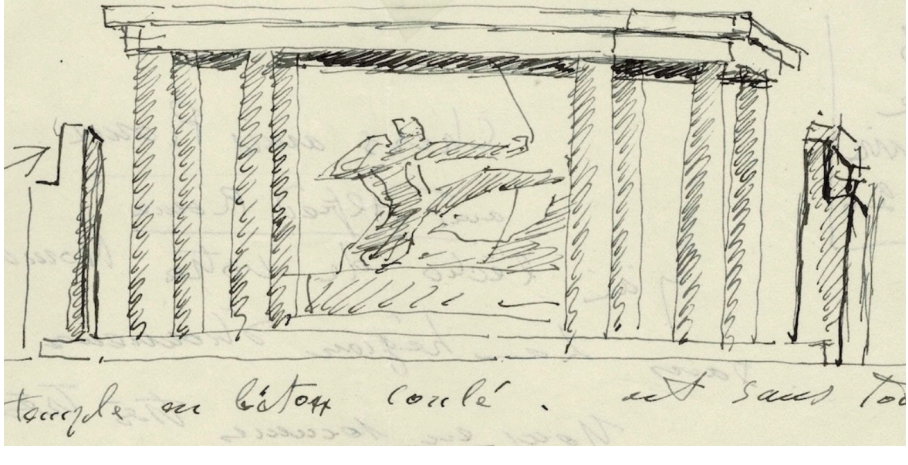
C'est en 1925 et à l'initiative de Paul Voivenel (1880.1975) que cette version d'*Héraklès archer* fut installée, à Toulouse, square de l'Héraclès, en mémoire de tous les sportifs morts au combat durant la Première Guerre mondiale.

Voivenel, président du comité de Rugby, avait sollicité Bourdelle, né à Montauban et ancien élève de l'École des Beaux-arts de Toulouse, pour que le sculpteur cède un exemplaire de son *Héraklès* à la ville de Toulouse. Bourdelle accepta cette proposition, dessina l'intégralité du monument et accepta de vendre cette sculpture en bronze à prix coutant.

Deux pages grand in-4° illustrées par son chef-d'œuvre Héraklès archer.
Légères traces d'adhésif au verso.
Enveloppe autographe contrecollée sur papier.
[Paris] 3 juin 1926.

8.500 €


médaillon
Croix
du Sportif.
Le temple en béton armé. et sans toit
plan prise
vue sous
le temple
plan sur sol
Salle
Hercules
Si on pouvait en établir auprès d'un stade grenoblois
une réplique.
Il y aurait place sur les deux stèles pour 2 autres
sportifs - si vous en avez perdus à la guerre
Les cérémonies y tout très émouvantes
se feraient au temple quelques modifications
par exemple - on le matérialisant
sur plusieurs endroits. ! Toulouse
étant la Plaine - et Grenoble la Montagne !
on a fait là à Toulouse l'appel des Morts
un piquet de soldats. le Maire, le Préfet
un Général. 100 Sociétés sportives le soir
Banquet de 300 couverts.
Si à Grenoble vous avez un stade. attention
ne nous éblouissez pas si vous pouvez monter cela.
ne le dévoilez que après cérémonie. Discrétion nécessaire.


Le temple en béton armé. et sans toi

11. Jacques BREL
Manuscrit autographe – *Au suivant.*

Tout nu dans ma serviette qui me servait de pagne
J'avais le rouge au front et le savon à la main.
Au suivant

Extraordinaire manuscrit de travail, en premier jet, de cette chanson mythique inspirée par l'expérience militaire de Jacques Brel durant sa vingtième année.
Le document, très abondamment corrigé, fut écrit en deux temps : le corps du texte est tout d'abord rédigé au stylo rouge puis repris et complété ultérieurement à l'encre bleue. Lors de cette deuxième phase de rédaction, Jacques Brel apporte des modifications essentielles dont les fameux vers d'introduction sur lesquels l'artiste trébuche encore : « *Tout nu dans ma serviette attachée en pagne / Le rouge sur le front, le savon à la main…* »
Le manuscrit, qui nous permet de suivre le processus créatif de l'artiste, dévoile des vers inédits, non conservés, tel celui évoquant la voix de l'adjudant « roulant dans sa moustache un provençal accent » ou encore cette pensée analytique du tragique de la situation : « *ça a mal commencé, ça peut pas bien finir.* »

J'avais juste 20 ans [et v'la que finissant] et je me déniaisais
Au bordel ambulant de l'armée en campagne.

Véritable chef-d'œuvre de narration dramatique, Jacque Brel inscrit au fil de ces lignes et à l'aune de sa défiance contre la chose militaire, le tragique de l'absurde, de la grotesque déshumanisation et du pathétique.

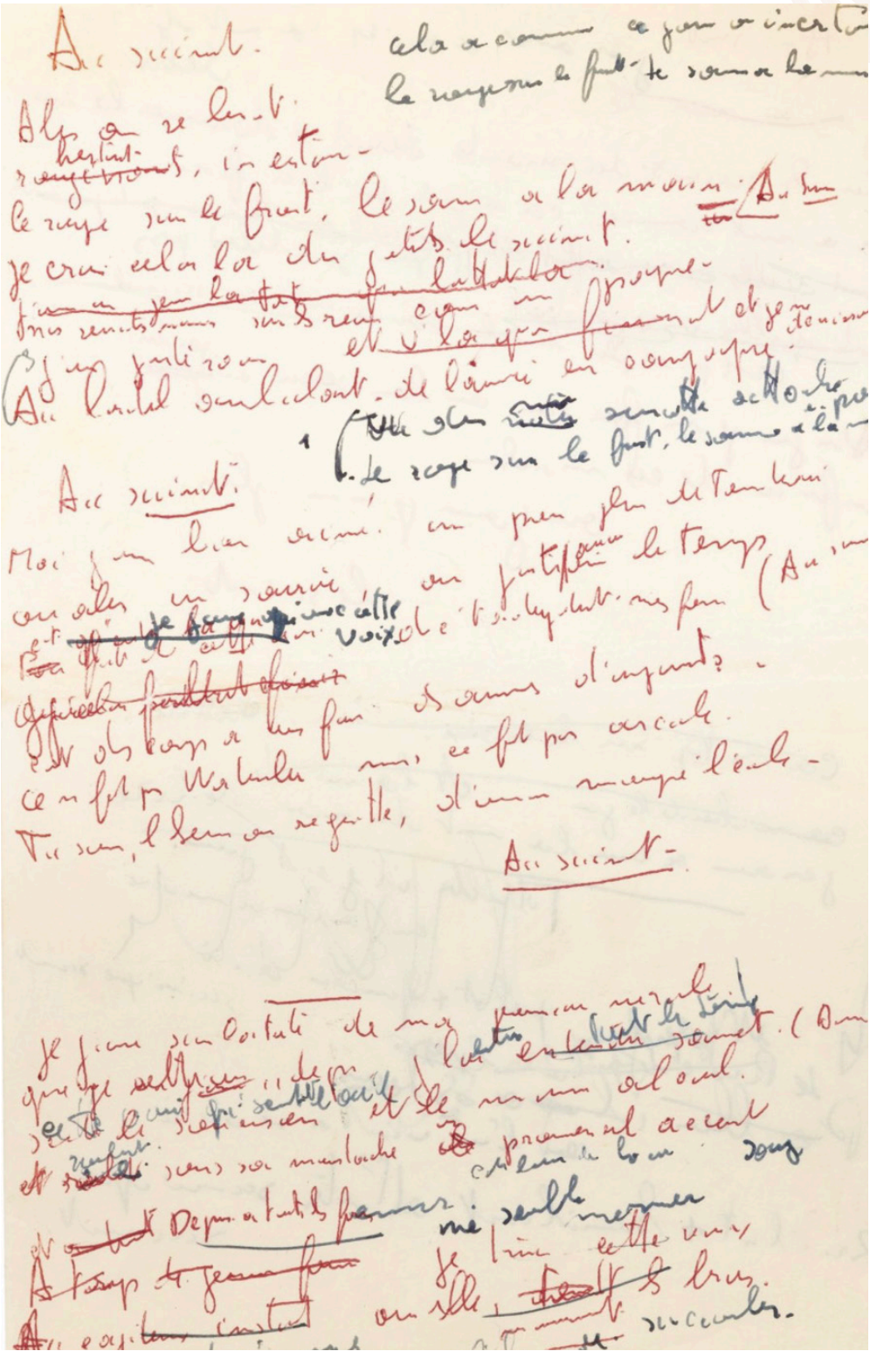
Je jure sur la tête de ma première vérole
Que cette voix depuis je l'entends tout le temps
Au suivant
Au suivant

Brel et l'armée. L'artiste, comme pour en finir au plus tôt avec l'armée, devança son appel militaire et fit ses classes dès le 1er juin 1948, dans le Limbourg, à l'âge de 19 ans, avant d'être affecté à un régiment d'aviation dans la banlieue nord de Bruxelles sous le matricule A-48-2567. Au lendemain des horreurs de la guerre, le jeune Brel ne goûte pas aux heures de caserne et considère comme inepte l'existence d'une armée belge.

Dès lors, outre *Au suivant*, il ne manquera pas d'étriller la caste militaire au fil de plusieurs de ses chansons telles *Le Caporal Casse-Pompon.*

Deux pages in-8° rédigées à l'encre rouge et bleue.
[1964]

20.000 €



12. Etienne CAIL

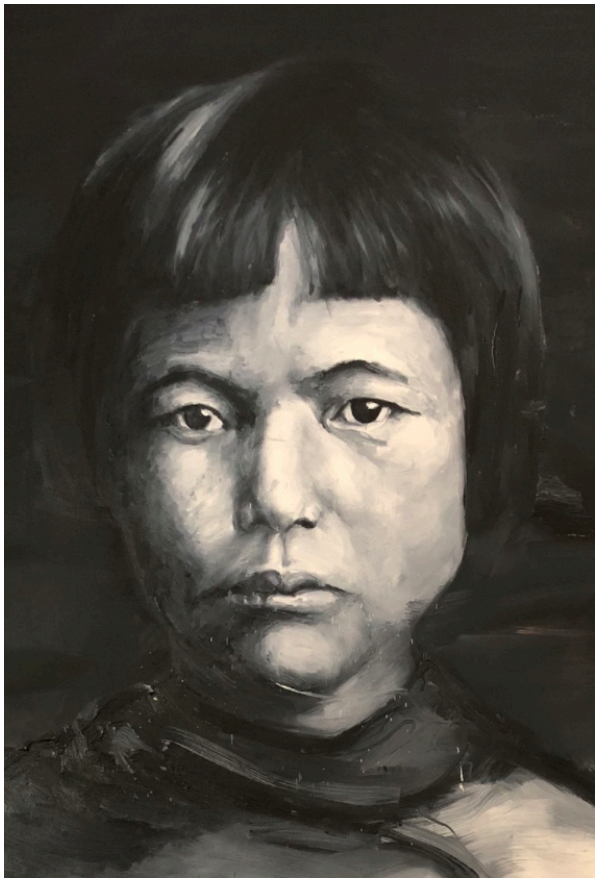
Huile sur toile - *CHILD.*

Magnifique huile sur toile de grand format rendant hommage à la mythique peintre japonaise Yayoi Kusama.



Signé et daté en marge inférieure. 2014.
Format 115 x 160 cm
Nous joignons un certificat d'authenticité signé par l'artiste.

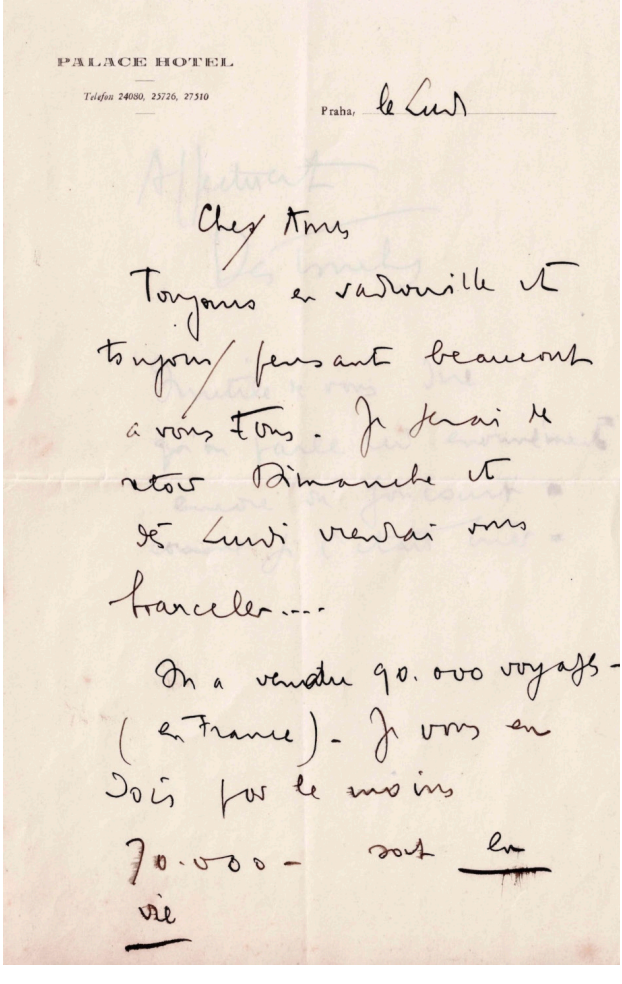
9.500 €



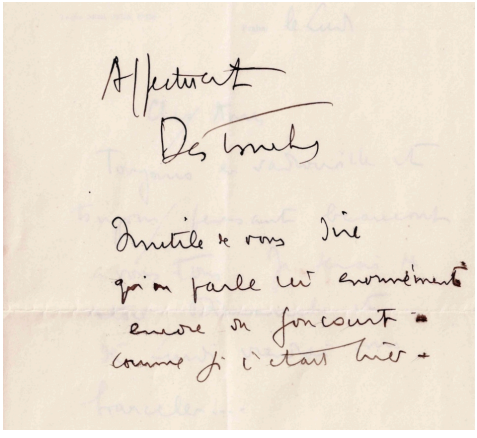
13. Louis-Ferdinand CÉLINE
Lettre autographe signée à Lucien, Pierre et Max Descaves.

« On a vendu 90.000 Voyages.
Je vous en dois pour le moins 70.000 – soit la vie. »
Affectueusement, Destouches.

Depuis Prague, l'écrivain français, reconnaissant envers les Descaves, se réjouit du succès commercial de son chef-d'œuvre, *Voyage au bout de la nuit* sur le point d'être traduit en tchèque.


PALACE HOTEL
Telefon 24080, 25726, 27510
Praha, le Lundi
Chers Tous,
Toujours en vadrouille et toujours pensant beaucoup à vous tous. Je serai de retour Dimanche et dès Lundi viendrai vous harceler....
On a vendu 90.000 voyages (en France). Je vous en dois pour le moins 70.000 – soit la vie

« Cher amis, Toujours en vadrouille et toujours pensant beaucoup à vous tous. Je serai de retour dimanche et dès lundi viendrai vous harceler.
On a vendu 90.000 Voyages [sic] (en France).
Je vous en dois pour le moins 70.000 – soit la vie.
Affectueusement, Destouches.



*Inutile de vous dire qu'**on parle ici énormément encore du Goncourt**, comme si c'était hier. »*

Publié le 15 octobre 1932, le premier roman de Céline eut un retentissement et un succès commercial immédiat. La première traduction du roman parut en 1933, en Tchécoslovaquie, à l'initative de l'écrivain d'origine juive, Richard Weiner, correspondant parisien du journal tchèque *Lidové noviny*. Le Voyage est aujourd'hui traduit dans trente-sept langues.

Fin 1932, *Voyage au bout de la nuit* avait provoqué un séisme éditorial initiant une bataille rangée entre les partisans de Céline et ses détracteurs pour l'attribution du prix Goncourt. Lucien Descaves, membre du jury, usa de toute son influence pour voir Céline récompensé. Ses fils, Pierre et Max, rédigèrent quant à eux nombres d''articles de soutien louangeur.

Ledit prix Goncourt fut finalement attribué à Guy Mazeline pour son ouvrage *Les Loups*, au premier tour de scrutin, par six voix contre trois à Céline (L. Descaves, J. Ajalbert et Léon Daudet) qui se vit finalement récompensé du Prix Renaudot.

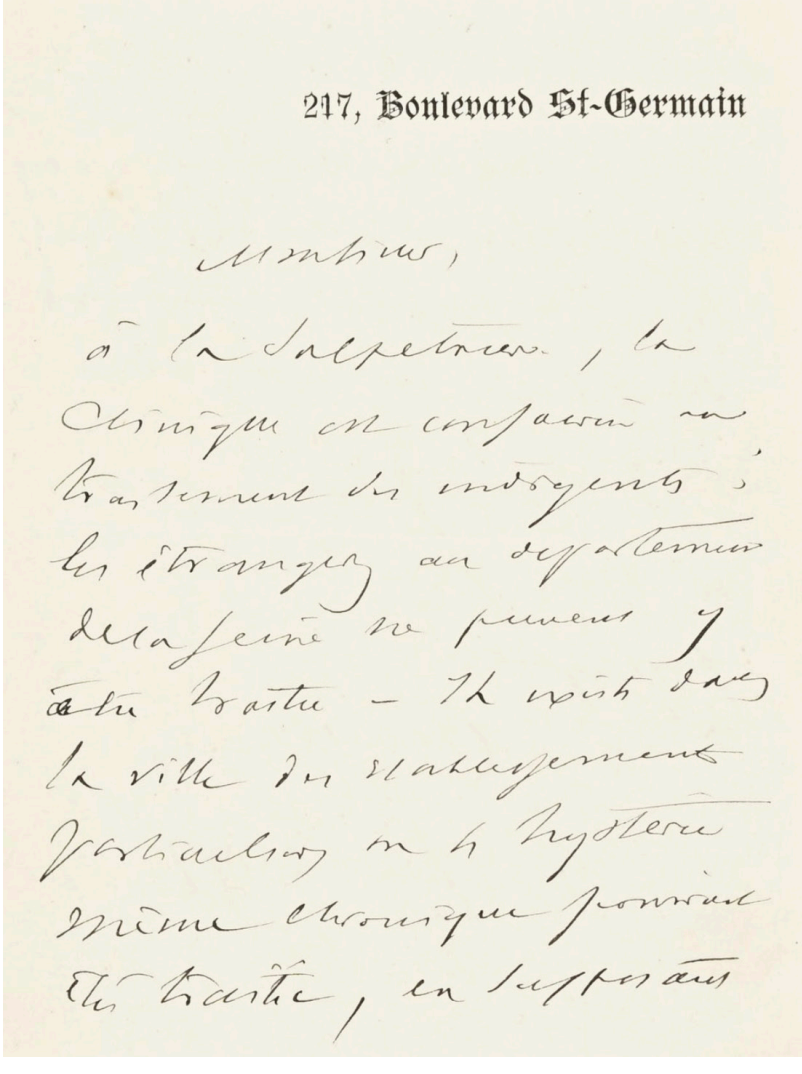
Deux pages in-8° sur papier à en-tête du Palace Hotel de Prague.
[Prague. Lundi 19 juin 1933]
Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

2.800 €

14. Jean-Martin CHARCOT
Lettre autographe signée.

« L'hystérie même chronique pourrait être traitée, en supposant qu'il s'agisse bien réellement de l'hystérie. »

Le neurologue français, chef de file de l'École de la Salpêtrière, évoque les lieux de traitements de l'hystérie chronique.


217, Boulevard St-Germain

Monsieur,

à la Salpetrière, la
Clinique est consacrée au
traitement des indigents ;
les étrangers au département
de la Seine ne peuvent y
être traités — Il existe dans
la ville des établissements
particuliers où l'hystérie
même chronique pourrait
être traitée, en supposant

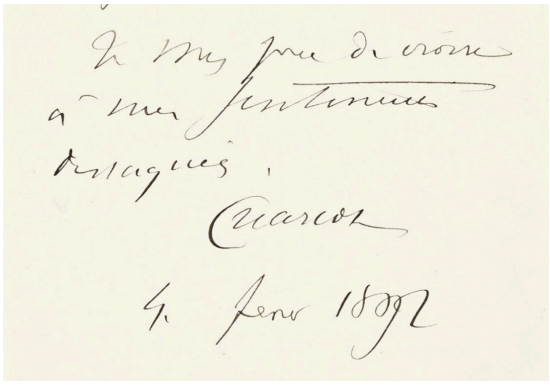
*« Monsieur, **à la Salpétrière, la clinique est consacrée au traitement des indigents** ; les étrangers au département de la Seine ne peuvent y être traités. Il existe dans la ville des établissements particuliers **où l'hystérie même chronique pourrait être traitée, en supposant qu'il s'agisse bien réellement de l'hystérie.** Mais le prix de ces maisons de santé est assez élevé. Je vous prie de croire à mes sentiments distingués. Charcot. »*

Jean-Martin Charcot demeure l'un des plus illustres cliniciens français et l'initiateur de la neurologie et de la psychopathologie modernes, à l'aune de ses travaux sur l'hypnose et de ses recherches sur l'hystérie.

Enseignant d'anatomie pathologique à l'Université de Paris, de 1860 à 1893, Charcot ouvre, en 1882, une clinique neurologique, au sein de l'hôpital parisien de la Salpêtrière, accueillant des étudiants du monde entier. Le plus célèbre d'entre eux Sigmund Freud – élève entre 1885 à 1886 – témoigna combien les travaux de Charcot sur l'hystérie furent décisifs pour lui dans ses recherches psychanalytiques : « Charcot est l'un des plus grands médecins dont la raison confine au génie, [...] personne n'a jamais eu autant d'influence sur moi ». Ses travaux sur les origines psychologiques de la névrose seront bâtis sur la base des études sur la formation à l'hypnose de Charcot.

Élu membre de l'Académie de médecine, en 1873, ses travaux sur le système nerveux l'ont amené à établir une description très précise de la sclérose en plaques et de la sclérose latérale amyotrophique ; la tristement célèbre maladie de Charcot.

Ce sont toutefois ces travaux sur l'hystérie et l'hypnose qui révolutionnèrent la médecine du XIXe siècle. Ces méthodes de soins, souvent décriées, firent grande place aux traitements par l'électricité. Dès 1875, le neurologue fit organiser à cet effet, par le médecin Romain Vigouroux, un service d'électrothérapie développant la thérapeutique par électricité statique.



L'hôtel de Varengeville ou hôtel de Guerchy est l'hôtel particulier, qui fut la demeure de Charcot, situé 217 bd Saint Germain dans 7earrondissement de Paris, où siège aujourd'hui la Maison de l'Amérique latine. Jean-Martin Charcot fit l'acquisition de l'hôtel particulier auprès de la famille Gontaut-Biron, en 1884. A la mort du neurologue, ses héritiers cédèrent l'hôtel à la Banque d'Algérie. Après l'indépendance algérienne de 1962, la propriété revint à la Caisse des retraités de la Banque de France

Deux pages in-12° sur papier à son adresse de l'hôtel de Varengeville.
Paris. 4 février 1892.

1.800 €

15. Winston CHURCHILL
Photographe originale.

Tirage argentique d'époque figurant le grand homme vêtu d'un élégant costume crème et assis sur un rocher à Monaco durant son dernier séjour dans le sud de la France.
Très émouvante épreuve de Churchill, le regard triste, pensif, las, tandis qu'il se repose, avec sa canne entre les jambes, assis sur un rocher de la Riviera.
Annotations manuscrites et tampons de l'agence Reporters associés au verso.



Format 26 x 18 cm
Monaco. Juin 1963

Vendu

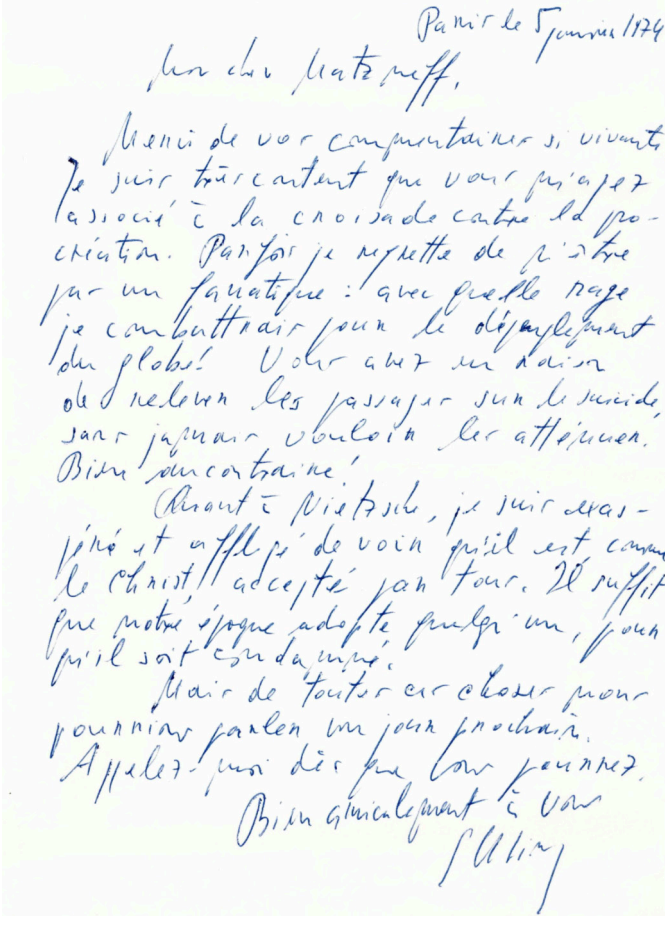
16. Emil CIORAN

Lettre autographe signée à Gabriel Matzneff.

Le dépeuplement de la planète et Nietzsche, selon l'admirable, brillant et cynique Emil Cioran.

« Mon cher Matzneff, Merci de vos commentaires si vivants. ***Je suis très content que vous m'ayez associé à la croisade contre la procréation. Parfois je regrette de n'être pas un fanatique : avec quelle rage je combattrais pour le dépeuplement du globe !*** *Vous avez eu raison de relever les passages sur le suicide, sans jamais vouloir les atténuer. Bien au contraire.*

Quant à Nietzsche, je suis exaspéré et affligé de voir qu'il est, comme le Christ, accepté par tous. *Il suffit que notre époque adopte quelqu'un pour qu'il soit condamné. Mais de toutes ces choses nous pourrions parler un jour prochain. Appelez-moi dès que vous pourrez. Bien amicalement à vous. Cioran. »*



Une page 8º. Enveloppe autographe.
Paris. 5 janvier 1974.

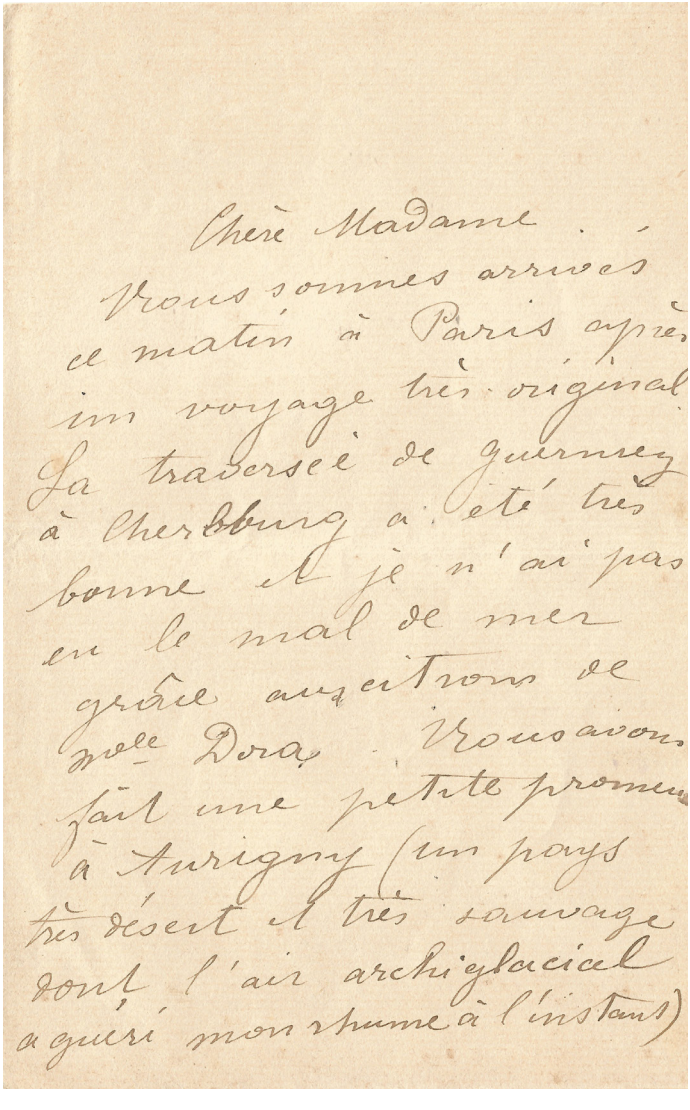
1.500 €

17. Camille CLAUDEL

Lettre autographe signée à Pauline Ménard Dorian, épouse de Georges Hugo.

« Je suis allée tout de suite chez mon ouvrier pour voir mon petit buste en marbre. Le marbre cette fois est très beau. »

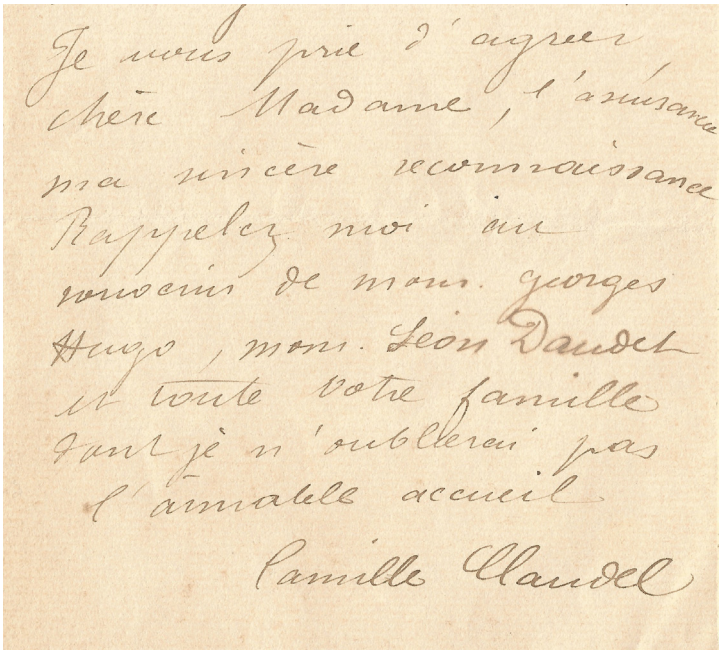
Précieuse lettre de Camille Claudel, contant son épique voyage retour de Guernesey, et s'exaltant de la beauté de l'un de ses chefs d'œuvre, son petit buste en marbre, ***La Petite Châtelaine***.



Chère Madame . .
Nous sommes arrivés
ce matin à Paris après
un voyage très original
La traversée de Guernesey
à Cherbourg a été très
bonne et je n'ai pas
eu le mal de mer
grâce aux soins de
Mlle Dora . Nous avons
fait une petite promen
à Auriguy (un pays
très désert et très sauvage
dont l'air archi glacial
a guéri mon rhume à l'instant)

Camille séjourna en 1894 à Guernesey, à La Marcherie, demeure de Mme Ménard Dorian, son hôte, épouse de Georges Hugo.

« Chère Madame, Nous sommes arrivés ce matin à Paris après un voyage très original. ***La traversée de Guernesey à Cherbourg a été très bonne*** *et je n'ai pas eu le mal de mer grâce aux citrons de Mlle Dora. Nous avons fait une petite promenade à Aurigny (un pays très désert et très sauvage dont l'air archiglacial a guéri mon rhume à l'instant). A Cherbourg nous avons manqué le premier train, nous avons pris celui de six heures qui devait nous amener à 4 heures du matin à Paris. Malheureusement un train de marchandises abandonné sur une voie nous a barré la route et nous nous sommes tout à coup réveillés à 1 heure du matin au milieu d'une forêt de pins (dans un pays resté inconnu). Nous sommes restés là 4 heures sans pouvoir bouger pendant que six trains venaient s'ajouter au nôtre ; c'était une vraie procession de vers luisants et toutes les locomotives soupiraient l'une derrière l'autre d'un air très malheureux et très fatigué ach, ach, ach… C'est ainsi que nous avons vu le jour se lever. Enfin à 5 heures on s'est décidé à nous délivrer et nous sommes arrivés à Paris à 8.* ***De la gare je suis allée tout de suite chez mon ouvrier pour voir mon petit buste en marbre. Le marbre cette fois est très beau*** *; on m'avait déjà écrit quatre fois de le venir voir avant de continuer ; il n'est pas encore terminé et je ne l'aurai que dans dix jours ; j'ai trouvé mes terres un peu sèches mais rien de malheureux n'est arrivé en mon absence. L'air de Paris est très chaud et lourd,* ***je suis encore tout ahurie de me trouver entre les quatre murs de mon atelier en ayant encore dans mes yeux tout le souvenir des belles campagnes et de la mer de Guernesey****. J'éprouve une grande surprise de me retrouver si seule et de ne pouvoir plus causer à personne. J'ai appris que mon beau-frère et ma sœur sont auprès de mes parents ; ainsi je ne partirai pas tout de suite et* ***je pourrai travailler ici quelque temps.*** *Je conserverai un excellent souvenir des charmantes vacances que vous m'avez procurées et que, bien malgré moi, je n'ai pu prolonger davantage. Je suis heureuse d'avoir pu lier meilleure connaissance avec vous tous et d'avoir trouvé en vous des amis si bons, si indulgents. Je vous prie d'agréer, chère Madame, l'assurance de ma sincère reconnaissance. Rappelez-moi au souvenir de Mons. Georges Hugo, Mons. Léon Daudet et toute votre famille dont je n'oublierai pas l'aimable accueil. Camille Claudel Je serai très heureuse de voir Madame Ménard si elle passe à Paris avant d'aller en Allemagne. »*



Six pages ½ in-8°. Slnd. [Paris, août ou septembre 1894].
Lettre inédite à la correspondance Gallimard.

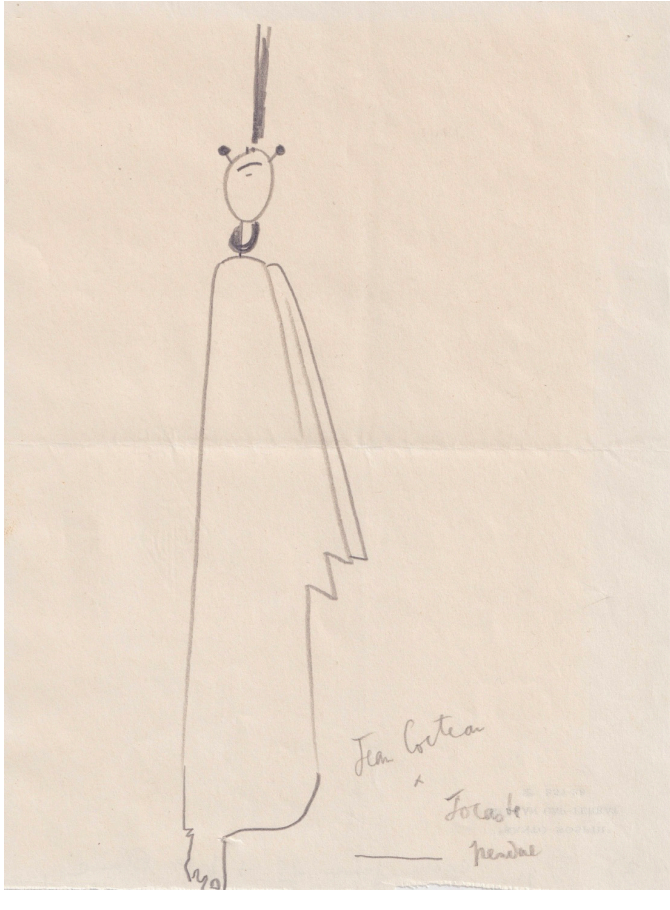
25.000 €

18. Jean COCTEAU

DESSIN ORIGINAL SIGNÉ - *JOCASTE PENDUE.*

Belle étude de Cocteau figurant la scène mythologique de la pendaison de Jocaste.
Mère d'Œdipe, Jocaste avait épousé celui-ci sans savoir les liens qui l'unissait à lui et se donna la mort lorsqu'elle l'apprit.

Provenance : Jean-Jacques Kihm. Jean-Jacques Kihm (1923. 1970) rencontre Cocteau en 1953, après lui avoir adressé ses poèmes. Une collaboration, puis une amitié de dix ans, s'établissent. Kihm, également dramaturge, publie des œuvres de Cocteau ainsi qu'un essai, et programme ses pièces de théâtre au Festival de Troyes ainsi que sur les ondes radiophoniques.



Crayon sur papier signé par l'artiste.
Une page in-4° (26,5 x 20 cm) au verso d'un papier à en-tête Santo Sospir.
Bord inférieur irrégulier.

2.500 €

19. Sidonie Gabrielle Colette, dite COLETTE
Lettre autographe signée à son amie Twinka.

Colette entrevoit la fin du conflit mondial et offre un bouquet de fleurs.

« O chère Twinka !

Que ce « premier » mai soit le « dernier » jour de la guerre !

Je suis de tout mon cœur votre Colette, qui travaille terriblement. »



Une page in- 8°. [1er mai 1945, selon une note au crayon].
Collage à mécanisme dépliant en tête.

900 €

20. Pierre CURIE
Lettre autographe signée à Daniel Berthelot..

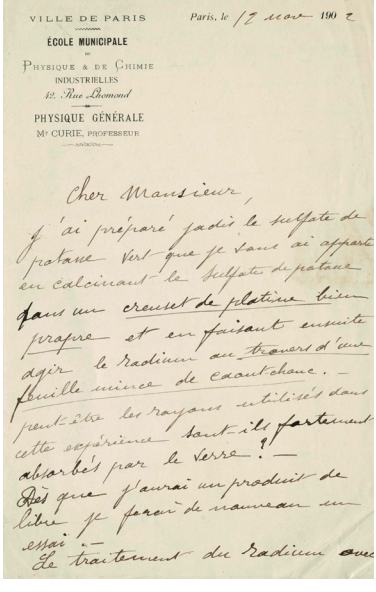
Rare et importante lettre de Pierre Curie accaparé, avec son épouse Marie, par les travaux de recherches sur le radium qui leur vaudront le prix Nobel l'année suivante.

« *Cher Monsieur,* ***J'ai préparé jadis le sulfate de potasse vert que je vous ai apporté en calcinant le sulfate de potasse dans un creuset de platine bien propre et en faisant ensuite agir le radium au travers d'une feuille mince de caoutchouc.*** *– peut-être les rayons utilisés dans cette expérience sont-ils fortement absorbés par le verre ? Dès que j'aurai un produit de libre je ferai de nouveau un essai.*

Le traitement du radium avec la subvention de l'Institut avance. Le gros traitement est terminé pour 2 tonnes et Mme Curie est en train de fractionner le chlorure de Baryum radifère provenant de ces 2 tonnes.

Deux autres tonnes sont actuellement en traitement à l'usine. ***Nous pensons que nous pourrons en tout faire traiter 5 tonnes des résidus provenant du traitement des minerais d'Urane.*** *Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués. P. Curie. »*

En 1902, Pierre et Marie Curie parviennent à extraire une quantité suffisante de radium afin d'en déterminer la masse atomique. Le 10 décembre 1903, en récompense de cette recherche, le couple reçoit conjointement [ainsi qu'Henri Becquerel], le prix Nobel de Physique « en reconnaissance des extraordinaires services qu'ils ont rendus par leurs recherches communes sur les phénomènes de radiation. »

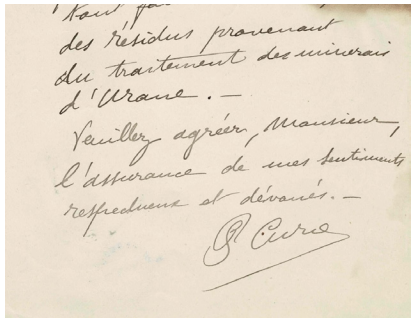

VILLE DE PARIS
ÉCOLE MUNICIPALE
PHYSIQUE & DE CHIMIE INDUSTRIELLES
42, Rue Lhomond
PHYSIQUE GÉNÉRALE
Mr CURIE, PROFESSEUR

Paris, le 12 nov 1902

Cher Monsieur,

j'ai préparé jadis le sulfate de potasse vert que je vous ai apporté en calcinant le sulfate de potasse dans un creuset de platine bien propre et en faisant ensuite agir le radium au travers d'une feuille mince de caoutchouc. – peut-être les rayons utilisés dans cette expérience sont-ils fortement absorbés par le verre ? – Dès que j'aurai un produit de libre je ferai de nouveau un essai. –

Le traitement du radium avec


des résidus provenant du traitement des minerais d'Urane. –

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués. –

P. Curie

Deux pages in-8° sur papier à en-tête de l'École de Physique et de Chimie. Paris. 12 novembre 1902.

15.000 €

21. Eugène DELACROIX
Photographie originale.

Tirage albuminé d'époque, signé en marge par le photographe Pierre Petit.
Paris. 1862.

Magnifique épreuve de grand format figurant Delacroix en buste et de profil ; l'un des plus célèbres portraits du peintre français.
La séance de pose dans l'atelier de Pierre Petit date de 1862. Nous connaissons d'autres portraits, sous des postures différentes, tirés de cette même séance. Certains de ceux-ci sont conservés au Musée d'Orsay, au Musée Carnavalet ainsi qu'au Metropolitan Museum de New York.



Tirage présenté dans un encadrement de bois noir.
Formats : Épreuve (à vue) : 23 x 19 cm / Cadre : 36 x 31 cm
Provenance : ancienne collection Georges Sortais.

9.500 €

22. Marlène DIETRICH par Richard AVEDON

Épreuve argentique.
Tirage réalisé en 1982 par Lucien Clergue.

Marlène Dietrich au turban Christian Dior.
Paris. Hôtel Ritz. Août 1955.
Extraordinaire photographie de l'Ange bleu réalisé dans le cadre d'une publication pour le magazine de mode américain Harper's Bazaar.



Format à vue : 25,7 x 20,7 cm. Encadrement.
Inscription manuscrite au dos.
Exposition : Hommage à Marlène Dietrich, Collection Lucien Clergue, Art Museum Moscou, 2011.
Provenance : Collection Lucien Clergue.

7.500 €

23. Marlène DIETRICH par William WALLING

Épreuve argentique - Marlène Dietrich. 1935.

Magnifique tirage enrichi d'une spectaculaire signature de l'Ange bleu à l'encre verte. Cette photographie a été réalisée sur le plateau du film réalisé par Josef von Sternberg, « The Devil is a Woman ». Marlene Dietrich, cigarette à la main, porte un ample costume deux pièces ainsi qu'un fedora.



Format à vue : 34,6 x 27,2 cm. Encadrement.
Inscription manuscrite au dos.
Exposition : Hommage à Marlène Dietrich, Collection Lucien Clergue, Art Museum Moscou, 2011.
Provenance : Collection Lucien Clergue.

3.500 €

24. [ÉMILE ZOLA] – AFFAIRE DREYFUS

J'ACCUSE… !
LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
PAR ÉMILE ZOLA

Le manifeste de la vérité ! Rare exemplaire du numéro 87 du quotidien L'Aurore offrant sa pleine première page (et la suivante) à la lettre ouverte d'Émile Zola au président de la République Félix Faure et publiée en six colonnes sous le titre monumental « J'accuse… ! », imaginé par Georges Clemenceau.

Cette publication constitue l'un des documents fondateurs de l'histoire politique de la presse française et est devenue l'un des emblèmes de la défense des libertés publiques.

Point de basculement de la ténébreuse Affaire Dreyfus, le réquisitoire accuse nominativement dix protagonistes de l'affaire. Le romancier sait qu'il se porte ainsi sous le coup de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse ; il s'en ravit : « *Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends.* »

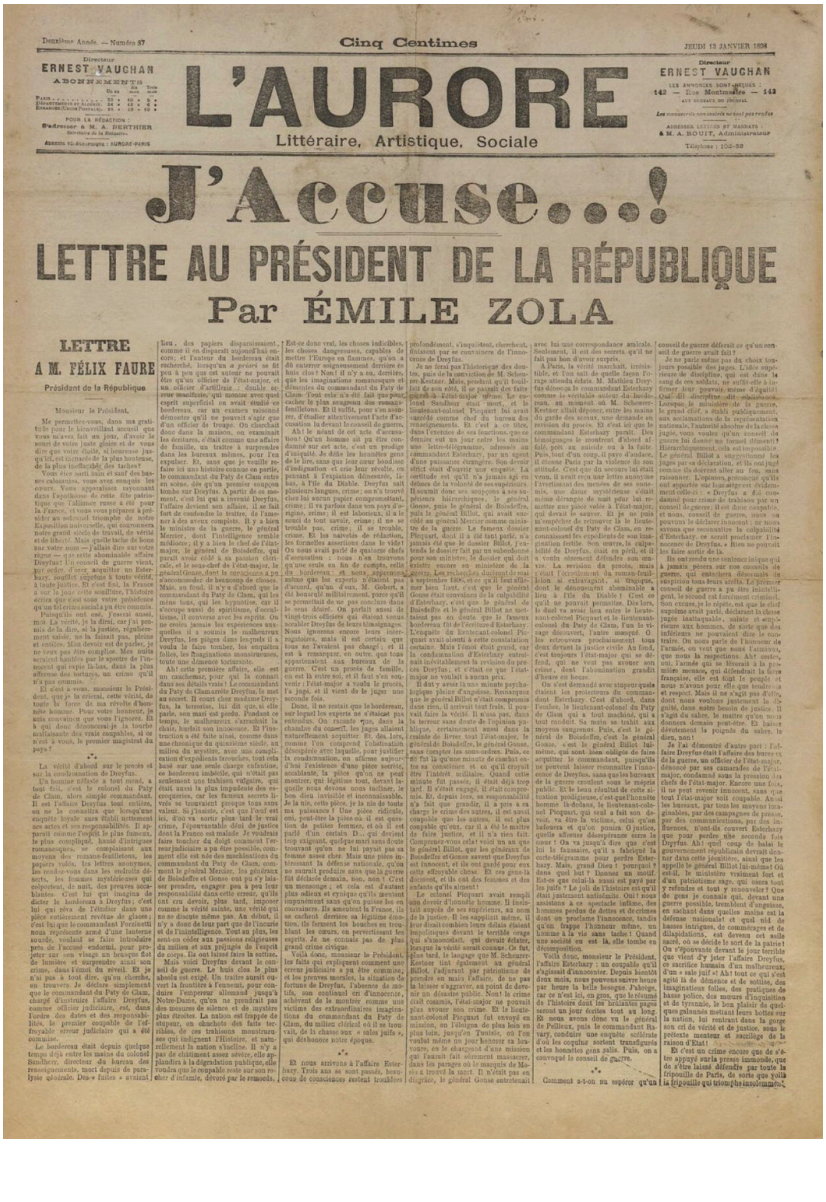
Son procès, sa condamnation pour diffamation puis son exil en Angleterre donneront à ce texte une résonance internationale et contribueront à enclencher la révision du procès Dreyfus.

L'impact de cette livraison de L'Aurore fut immédiat. Le tirage, exceptionnel pour le journal, fut porté à près de 300.000 exemplaires (contre quelques dizaines de milliers habituellement) et fut épuisé le jour même de sa mise en vente.

Destiné à une lecture éphémère, le quotidien fut imprimé sur un papier de qualité ordinaire, ce qui explique la très faible proportion d'exemplaires parvenus jusqu'à nous, a fortiori dans un état satisfaisant.

Edition originale de l'article de Zola paru en une de L'Aurore le 13 janvier 1898.
Quatre pages grand in-folio (64 x 47 cm)
Infimes restaurations et mise à plat des plis.
État de conservation absolument remarquable.
Document présenté dans un encadrement entre deux verres à baguettes anthracites.

20.000 €



Deuxième Année. — Numéro 87 — Cinq Centimes — JEUDI 13 JANVIER 1898

Directeur ERNEST VAUCHAN

ABONNEMENTS

L'AURORE

Littéraire, Artistique, Sociale

Directeur ERNEST VAUCHAN

J'Accuse...!

LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Par ÉMILE ZOLA

LETTRE A M. FÉLIX FAURE

Président de la République

Monsieur le Président,

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus vilifiante des taches?

Vous êtes sauf loin et sauf des basses calomnies, vous avez conquis les cœurs. Vous apparaissez rayonnant dans l'apothéose de cette fête patriotique que l'alliance russe a été pour la France, et vous vous préparez à présider au solennel triomphe de notre Exposition universelle, qui couronnera notre grand siècle de travail, de vérité et de liberté. Mais quelle tache de boue sur votre nom — j'allais dire sur votre règne — que cette abominable affaire Dreyfus! Un conseil de guerre vient, par ordre, d'oser acquitter un Esterhazy, souffleté partout à toute volée, à toute justice. Et c'est fini, la France a sur la joue cette souffrance, l'histoire écrit que c'est sous votre présidence qu'un tel attentat a pu être commis.

Puisqu'ils ont osé, j'oserai aussi, moi. La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire, si la justice, régulièrement saisie, ne la faisait pas, pleine et entière. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis.

Et c'est à vous, monsieur le Président, que je la crierai, cette vérité, de toute la force de ma révolte d'honnête homme. Pour votre honneur, je suis convaincu que vous l'ignorez. Et à qui donc dénoncerai-je la tourbe malfaisante des vrais coupables, si ce n'est à vous, le premier magistrat du pays?

∴

La vérité d'abord sur le procès et sur la condamnation de Dreyfus.

Un homme infâme a tout rond, a tout fait, c'est le colonel du Paty de Clam, alors simple commandant. Il est l'affaire Dreyfus tout entière, on ne la connaîtra que lorsqu'une enquête loyale aura établi nettement ses actes et ces responsabilités. Il apparaît comme l'esprit le plus funeste, le plus compliqué, hanté d'intrigues romanesques, se complaisant aux moyens de roman-feuilleton, les papiers volés, les lettres anonymes, les rendez-vous dans les endroits déserts, les femmes mystérieuses qui soufflettent, de nuit, des preuves accablantes. C'est lui qui imagina de dicter le bordereau à Dreyfus; c'est lui qui rêva de l'étudier dans une pièce entièrement revêtue de glaces; c'est lui que le commandant Forzinetti nous représente armé d'une lanterne sourde, voulant se faire introduire près de l'accusé endormi, pour projeter sur son visage un brusque flot de lumière et surprendre ainsi son crime, dans l'éveil du réveil. Et je n'ai pas à tout dire, qu'en cherche, on trouvera. Je déclare simplement que le commandant du Paty de Clam, chargé d'instruire l'affaire Dreyfus, comme officier judiciaire, est, dans l'ordre des dates et des responsabilités, le premier coupable de l'épouvable erreur judiciaire qui a été commise.

Le bordereau était depuis quelque temps déjà entre les mains du colonel Sandherr, directeur du bureau des renseignements, mort depuis de paralysie générale. Des « fuites » avaient eu lieu, des papiers disparaissaient, comme il en disparaît aujourd'hui encore; et l'auteur du bordereau était recherché, lorsqu'un « prince » se fit peu à peu que cet auteur ne pouvait être qu'un officier de l'état-major, et un officier d'artillerie : double erreur manifeste, qui montre avec quel esprit superficiel on avait étudié ce bordereau, car un examen sérieux démontre qu'il ne pouvait s'agir que d'un officier de troupe. On cherchait donc dans la maison, on examinait les écritures, c'était comme une affaire de famille, un traître à démasquer dans les bureaux mêmes, pour l'en expulser. Et, sans que je veuille refaire ici une histoire connue en partie, le commandant du Paty de Clam entra en scène, dès qu'un premier soupçon tomba sur Dreyfus. A partir de ce moment, c'est lui qui a inventé Dreyfus. L'affaire devient son affaire, il se charge tout de confondre le traître, de l'amener à des aveux complets. Il y a bien le ministre de la guerre, le général Mercier, dont l'intelligence semble médiocre; il y a bien le chef de l'état-major, le général de Boisdeffre, qui paraît avoir cédé à sa passion cléricale, et le sous-chef de l'état-major, le général Gonse, dont la correspondance a pu s'accommoder de beaucoup de choses. Mais, au fond, il n'y a d'actif que le commandant du Paty de Clam, qui les mène tous, qui les hypnotise, car il s'occupe aussi du spiritisme, d'occultisme, il converse avec les esprits. On ne croirait jamais les expériences auxquelles il a soumis le malheureux Dreyfus, les pièges dans lesquels il a voulu le faire tomber, les angoisses folles, les imaginations monstrueuses, toute une démence torturante.

Ah! cette première affaire, elle est un cauchemar, pour qui la connaît dans ses détails vrais! Le commandant du Paty de Clamarrête Dreyfus, le met au secret. Il court chez Mme Dreyfus, la terrorise, lui dit que, si elle parle, son mari est perdu. Pendant ce temps, le malheureux s'arrachait la chair, hurlait son innocence. Et l'instruction a été faite ainsi, comme dans une chronique du quinzième siècle, au milieu du mystère, avec une complication d'expédients invraisemblables, tout cela basé sur une seule charge enfantine, ce bordereau imbécile, qui n'était pas seulement une trahison vulgaire, qui était aussi la plus impudente des escroqueries, car les fameux secrets livrés se trouvaient presque tous sans valeur. Si j'insiste, c'est que l'acte est ici, d'un sorte plus tard le vrai crime, l'épouvantable déni de justice dont la France est malade. Je voudrais faire toucher du doigt comment l'erreur judiciaire a pu être possible, comment elle est née des machinations du commandant du Paty de Clam, comment le général Mercier, que ses chefs de Boisdeffre et Gonse ont pu s'y laisser prendre, engagea pas à pas leur responsabilité dans cette erreur, qu'elle fut ensuite, plus tard, imposée comme la vérité sainte, une vérité qui ne se discute même pas. Au début, il n'y a donc de bien net que l'acte de trahison et de l'intelligence. Tout au plus, les sent-on entrer aux passions religieuses du milieu et aux préjugés de l'esprit de corps. Ils ont hanté dans la sertes.

Mais voici Dreyfus devant le conseil de guerre. Le huis clos. Le plus absolu est exigé. Un traître aurait entendu la foudre à l'œuvre, pour conduire l'empereur allemand jusqu'à Notre-Dame, qu'on ne prendrait pas des mesures de silence et de mystère plus étroites. La nation est frappée de stupeur, on chuchote des faits terribles, de ces trahisons monstrueuses qui intéressent l'histoire, et naturellement la nation s'incline. Il n'y a pas de châtiment assez sévère, elle applaudirait à la dégradation publique, elle voudrait que le coupable sente sur son front s'abattre, devant par le remords, le glaive de cruauciano autrefois brandi sur les foules. Et c'est donc vrai, les choses inférieures, les choses dangereuses, capables de mettre l'Europe en flammes, qu'on a pu sauver soigneusement derrière ces huis clos? Non! il n'y a eu, derrières, que les imaginations monstrueuses et les démentes du commandant du Paty de Clam. Tout cela n'a été fait que pour cacher le plus exagéreux des romans-feuilletons. Et il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier attentivement l'acte d'accusation lu devant le conseil de guerre.

Ah! le navet de cet acte d'accusation! Quoi! des hommes ont pu être condamnés sur cet acte, c'est un prodige d'inexpédi. Je défie les honnêtes gens de le lire, sans que leur cœur bondisse d'indignation et crie leur révolte, en pensant à l'expiation démentielle, là-bas, à l'île du Diable. Dreyfus sait plusieurs langues, crime; on n'a trouvé chez lui aucun papier compromettant, crime; il a parfois dans ses rêves d'un régime, crime; il est laborieux, il a le travail de tout savoir, crime; il ne se trouble pas, crime; il se trouble, crime. Et les naïvetés de rédaction, les formelles assertions dans le vide! On nous avait parlé de quarante chefs d'accusation : nous n'en trouvons qu'une seule au fin de compte, celle du bordereau, et nous apprenons même que les experts n'étaient pas d'accord, qu'un d'eux, M. Gobert, a été honnête militairement, parce qu'il a persisté de ne pas conclure dans le sens désiré. On parlait aussi de témoins effrayants, qui étaient venus accabler Dreyfus de leurs témoignages. Nous ignorons encore leurs interrogatoires, mais il est certain que l'un ne l'avaient pas chargé, et il est à remarquer, en outre, que tous appartenaient aux bureaux de la guerre. C'est un procès de famille, on est entre soi, et il faut s'en souvenir : l'état-major a voulu le procès, l'a fait, et il vient de le juger une seconde fois.

Donc, il ne restait que le bordereau, sur lequel les experts ne s'étaient pas entendus. On raconte que, dans la chambre du conseil, les juges allaient naturellement acquitter. Et, des lors, comme l'on comprend l'obstination désespérée avec laquelle, pour justifier la condamnation, on allume aujourd'hui l'incendie d'une pièce secrète, accablante, la pièce qu'on ne peut montrer, qui légitime tout, devant laquelle nous devons tous nous incliner, parce qu'elle nous écrase, sans responsabilité! Je la sais, cette pièce, je le dis de toute ma puissance de certitude. Eh bien, pas plus que les autres, il est question de pièce fournie, et on a dit, parlé d'un certain D..., qui devient trop gênant, et qu'on a même parfois trouvant qu'on ne lui payait pas sa fournée assez chère. Mais on a poussé plus odieux et cynique qu'elle montrait impudemment aux gens qu'on puisse les consciences. Et, sanctuaire de l'armée, se cachent dernière sa légitime émotion, pour frapper, les hauts états-majors plantent des cœurs, en pervertissent les esprits. Je ne connais pas de plus grand crime civique.

Voilà donc, monsieur le Président, les faits qui expliquent comment une erreur judiciaire a pu être commise, et les preuves morales, la situation de fortune de Dreyfus, l'absence de motifs, son continuel cri d'innocence, achèvent de le montrer comme une victime des extraordinaires imaginations du commandant du Paty de Clam, du milieu clérical où il a tendu sa toile, de la chasse aux « sales juifs », qui déshonore notre époque.

∴

Et nous arrivons à l'affaire Esterhazy. Trois ans se sont passés, bien profondément, s'inquiétant, cherchant, filaient sur le convaincre de l'innocence de Dreyfus.

Je ne leur pas l'historique des doutes, puis de la conviction de M. Scheurer-Kestner. Mais pendant qu'il feuilletait de son côté, il se passait de faits graves à l'état-major même. Le colonel Sandherr était mort, et le lieutenant-colonel Picquart lui avait succédé comme chef du bureau des renseignements. Et c'est à ce titre, dans l'exercice de ses fonctions, que cet officier eut un jour entre les mains une lettre-télégramme, adressée au commandant Esterhazy, par un agent d'une puissance étrangère. Son devoir strict était d'ouvrir une enquête. La certitude est qu'il n'a jamais agi en dehors de la volonté de ses supérieurs. Hiérarchie dans une armée, c'est la première hiérarchique, le général inférieur n'a pas à prendre conseil que du général Billot, qui avait succédé au général Mercier comme ministre de la guerre. Le fameux dossier Picquart, dont il a été tant parlé, n'a jamais été que le dossier Billot, l'enquête a été faite par un subordonné pour son ministre, le dossier qui doit exister encore en ministère de la guerre. Il n'est donc sorti, en juillet et à septembre 1897, et ce qu'il faut affirmer bien haut, c'est que le général Gonse était convaincu de la culpabilité d'Esterhazy, c'est que le général de Boisdeffre et le général Billot ne mettaient pas en doute que le fameux bordereau fût de l'écriture d'Esterhazy. L'enquête du lieutenant-colonel Picquart avait amené à cette constatation certaine. Mais l'essor était grand, car la condamnation d'Esterhazy entraînait inévitablement la revision du procès Dreyfus; et c'était ce que l'état-major ne voulait à aucun prix.

Il dut y avoir là une minute psychologique pleine d'angoisse. Remarquez bien que Picquart était seul devant la crainte de livrer tout l'état-major, le général de Boisdeffre, le général Gonse, sans compter les sous-ordres. Puis, en lui, il y avait la force d'un honnête homme, sa conscience et ce qu'il croyait être l'intérêt militaire. Quand cette minute fut passée, il était déjà trop tard, il était engagé à fond dans la voie où il devait aller jusqu'au bout. Il a dit, plus tard, devant les juges, qu'il avait cru devoir à son chef, au ministre, de ne pas agir sans l'avertir. Et, en effet, il alla tout droit au général Billot, il lui mit sous les yeux les preuves, il lui démontra qu'Esterhazy était le coupable et que Dreyfus était innocent. Et on sait quelle peur folle étreignit alors le général Billot, que les ténèbres de son ministère allaient s'éclairer, que la vérité allait enfin se faire jaillir, et il n'a rien fait, il a laissé faire, parce que sa première pensée a été de sauver le ministère, de ne pas livrer à la bourrasque parlementaire le général de Boisdeffre, le général Gonse, le général de Pellieux et le commandant Ravary. Mais, grand Dieu! pourquoi? Nous quel tort? Parce qu'un misérable, un être taré, un vendu, un escroc, un coquin, a fait un faux et s'en est servi? Le faux, le faux, le faux, sauvons à ce spectacle infâme, des hommes perdus de dettes et de crimes, dont on proclame l'innocence, tandis qu'on frappe l'honnête homme, un homme à la vie sans tache! Quand une société en est là, elle tombe en décomposition.

Voilà donc, monsieur le Président, l'affaire Esterhazy : un coupable qu'il s'agissait d'innocenter. Depuis bientôt deux mois, nous poursuivons, sur cette page de la belle besogne. J'abrège, car ce n'est ici, en gros, que le résumé de l'histoire dont les honnêtes gens savent un jour faites tout un long. Et nous avons donc vu le général de Pellieux, puis le commandant Ravary, conduire une enquête scélérate dont les copies sont toutes remplies et les hontes gens jalle. Puis, on a convoqué le conseil de guerre.

∴

Comment a-t-on eu espère qu'un conseil de guerre différait ce qu'un conseil de guerre avait jugé?

Je ne parle même pas d'un choix toujours possible des juges. L'idée supérieure de discipline, qui est dans la sang de ces soldats, ne suffit-elle à former leur pouvoir même d'équité? Qui dit discipline dit commandement. Lorsque le ministre de la guerre, le grand chef, a établi publiquement aux acclamations de la représentation nationale, l'autorité absolue de la chose jugée, vous voulez qu'un conseil de guerre lui donner un format démenti? Hiérarchiquement, cela est impossible. Le général Billot a suggestionné les juges par sa déclaration, et ils ont jugé comme ils devaient aller au feu, sans raisonner. L'opinion, grossièrement, est acquittée sur leur acquittement évidemment officiel : « Dreyfus a été condamné pour crimes de trahison par un conseil de guerre; il est donc coupable, et nous, conseil de guerre, nous ne pouvons le déclarer innocent; de nous savons que reconnaître la culpabilité d'Esterhazy, ce serait proclamer l'innocence de Dreyfus. » Rien ne pouvait les faire sortir de là.

Ils entrèrent avec violence inique qui à jamais pèsera sur nos conseils de guerres, qui entachera désormais de suspicion nos hauts arrêts. Le premier conseil de guerre a pu être inintelligent, le second est forcément criminel. Son excuse, je le répète, est que le chef suprême avait parlé, déclarant la chose jugée inattaquable, alors qu'en réalité vingt autres hommes, de sorte que des inférieurs ne pouvaient dire le contraire. On nous parle de l'honneur de l'armée, on veut que nous l'aimions, que nous la respections. Ah! certes, oui, l'armée qui se lèverait à la gloire même, qui défendrait la terre de la France, elle est tout le peuple et nous n'avons pour elle que tendresse et respect. Mais il ne s'agit pas d'elle, dont nous voulons justement la vigueur, dans le rôle auguste de justice. Il s'agit du sabre, la maître qu'on nous donnera demain peut-être. Et baisser misérablement la tempête devant le sabre, non!

Je l'ai dénoncée d'autre part : l'affaire Dreyfus était l'affaire des bureaux de la guerre, un officier de l'état-major dénoncé par ses camarades de l'état-major, condamné sous la pression des chefs de l'état-major. Aujourd'hui, on ne peut revenir innocent, sans que tout l'état-major soit accusé, sans que les bureaux, par tous les moyens imaginables, par des campagnes de presse, par des communications, par des influences, n'aient couvert Esterhazy que pour perdre une seconde fois Dreyfus. Ah! cette cause de haine à gouvernement républicain devrait durer dans cette jeunesse, ainsi que les appelle le général Billot lui-même! On est là, le ministère vraiment fort et d'un patriotisme sage, qui veut tout y refondre et tout y renouveler? Que de gens je connais qui, devant une guerre possible, tremblent d'angoisse, en sachant dans quelles mains est la défense nationale! et quel nid de basses intrigues, de commérages et de dilapidations, est devenu cet asile sacré, où se décide le sort de la patrie! On s'épouvante devant le jour terrible où vient d'y jeter l'affaire Dreyfus, et sacrifice humain d'un malheureux, d'un « sale juif »! Ah! tout ce qui s'est agité là de démence et de sottise, des imaginations folles, des pratiques de basses police, des mœurs d'inquisition et de tyrannie, le bon plaisir de quelques galonnés mettant leurs bottes sur la nation, lui rentrant dans la gorge son cri de vérité et de justice, sous le prétexte menteur et sacrilège de la raison d'Etat! [illegible]

Et c'est un crime encore que de s'être appuyé sur la presse immonde, que de s'être laissé défendre par toute la fripouille de Paris, de s'être qui voilà la légalité qu'on a [illegible]

25. Alexandre DUMAS
Lettre autographe signée à son ami Jean-Baptiste Porcher.

« Je viens de traiter avec lui le Montecristo en une soirée. »

Alexandre Dumas se démène auprès de Marc Fournier pour faire adapter au théâtre deux de ses chefs-d'œuvre, *Le Comte de Monte-Cristo et Le Vicomte de Bragelonne.*

Monte-Cristo et Bragelonne au théâtre.

Dès après la publication de son roman, *Le Comte de Monte-Cristo*, en 1844, Alexandre Dumas entreprend d'adapter son chef-d'œuvre au théâtre. À la création de son Théâtre-Historique, boulevard du Temple à Paris, en 1847, il envisage de faire jouer son chef-d'œuvre pour l'inauguration. C'est cependant *La reine Margot* qui est, le 21 février 1847, la première création du Théâtre-Historique.

Le Comte de Monte-Cristo, un des plus longs romans de Dumas, est finalement adapté en quatre drames joués tout d'abord, en février 1848, au Théâtre-Historique, pour les deux premières parties, puis trois ans plus tard, en avril et mai 1851, à l'Ambigu-Comique (Dumas avait été contraint à la fermeture de son théâtre en octobre 1850).

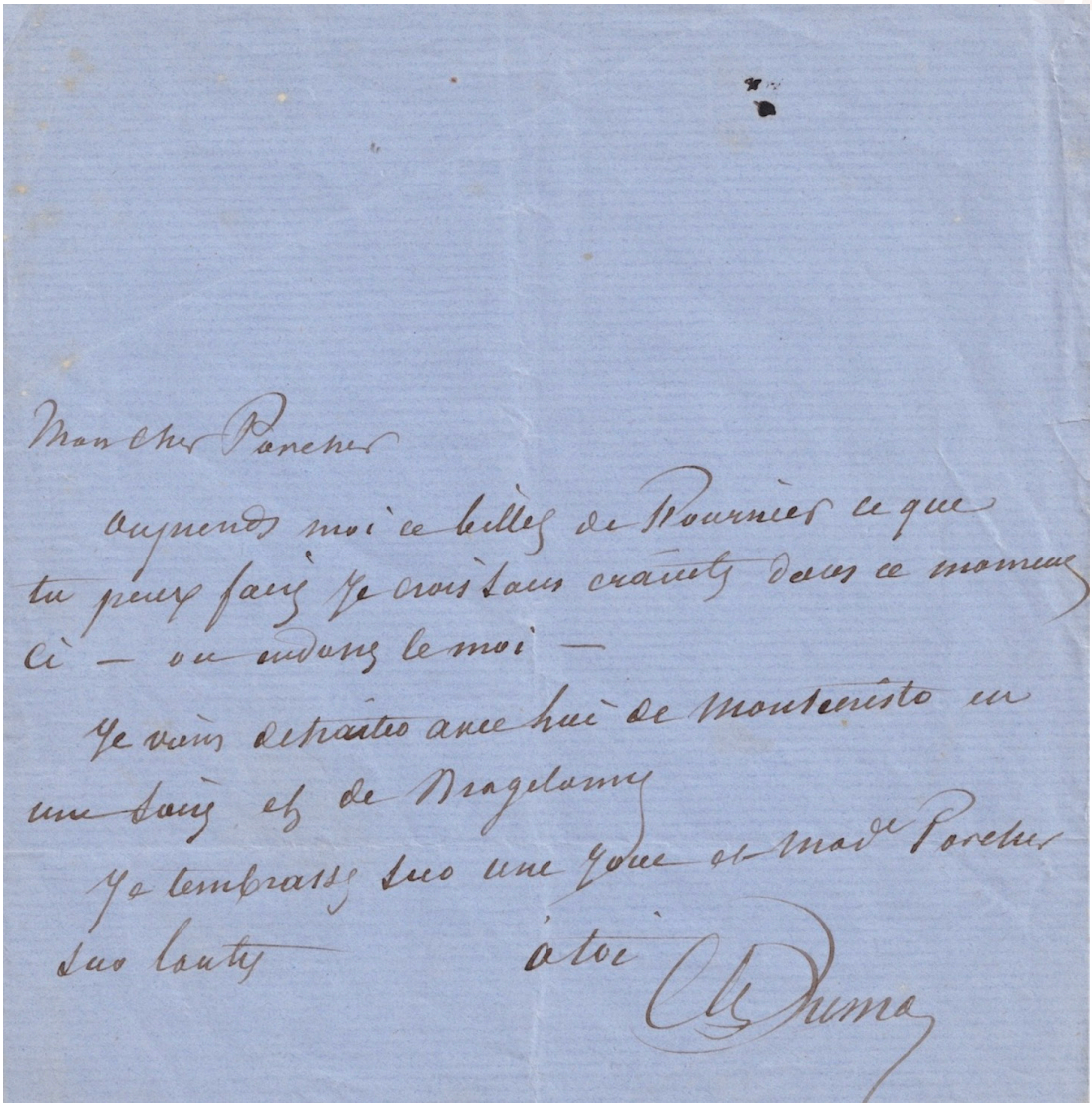
L'adaptation est jugée trop longue par le public comme par les critiques. Dumas cherche dès lors à refondre son adaptation en une seule soirée pour satisfaire aux exigences de la scène théâtrale et c'est ainsi qu'il se rapproche de Marc Fournier (1815.1879) qui venait de prendre la direction du Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Faisant suite aux *Trois Mousquetaires* et à *Vingt ans après*, *Le Vicomte de Bragelonne*, publié en feuilleton de 1847 à 1850, constitue le dernier volet de la trilogie des Mousquetaires créée par Alexandre Dumas et son collaborateur Auguste Maquet.

Les projets envisagés par Dumas auprès de Fournier n'aboutirent pas.

Le Vicomte de Bragelonne ne sera finalement partiellement adapté au théâtre que dix ans plus tard, en 1861, sous la forme d'un drame intitulé *Le Prisonnier de la Bastille*, et *Le Comte de Monte-Cristo*, en une version condensée d'une seule soirée, aura une création encore plus tardive et posthume à Dumas. La pièce sera finalement refondue par Émile Blavet et créée à la Porte Saint-Martin en mars 1894.

Il est rare, pour ne pas dire exceptionnel, de trouver l'occurrence « Monte-Cristo » sous la plume d'Alexandre Dumas.



Mon cher Porcher

Ou prends moi ce billet de Fournier ce que tu peux faire je crois sans crainte dans ce moment ci — ou endoss le moi —

Je viens de traiter avec lui de Montecristo en une soirée et de Bragelonne

Je t'embrasse sur une joue et Mad^e Porcher sur l'autre

à toi

A Dumas

« Mon cher Porcher, Ou prends moi ce billet de Fournier, ce que tu peux faire je crois sans crainte dans ce moment-ci – ou endosse le moi. ***Je viens de traiter avec lui le Montecristo en une soirée et le Bragelonne****. Je t'embrasse sur une joue et Madame Porcher sur l'autre. à toi. A. Dumas. »*

Une page in-12° sur papier bleu.
Sans lieu ni date. [Paris. Fin 1851]

4.500 €

26. Alexandre DUMAS
Lettre autographe signée à Victor Hugo.

« À vos ordres. »

L'amitié de deux géants : formidable lettre, aux heures du théâtre romantique, d'Alexandre Dumas se tenant aux ordres de Victor Hugo pour une invitation place Royale (aujourd'hui place des Vosges).

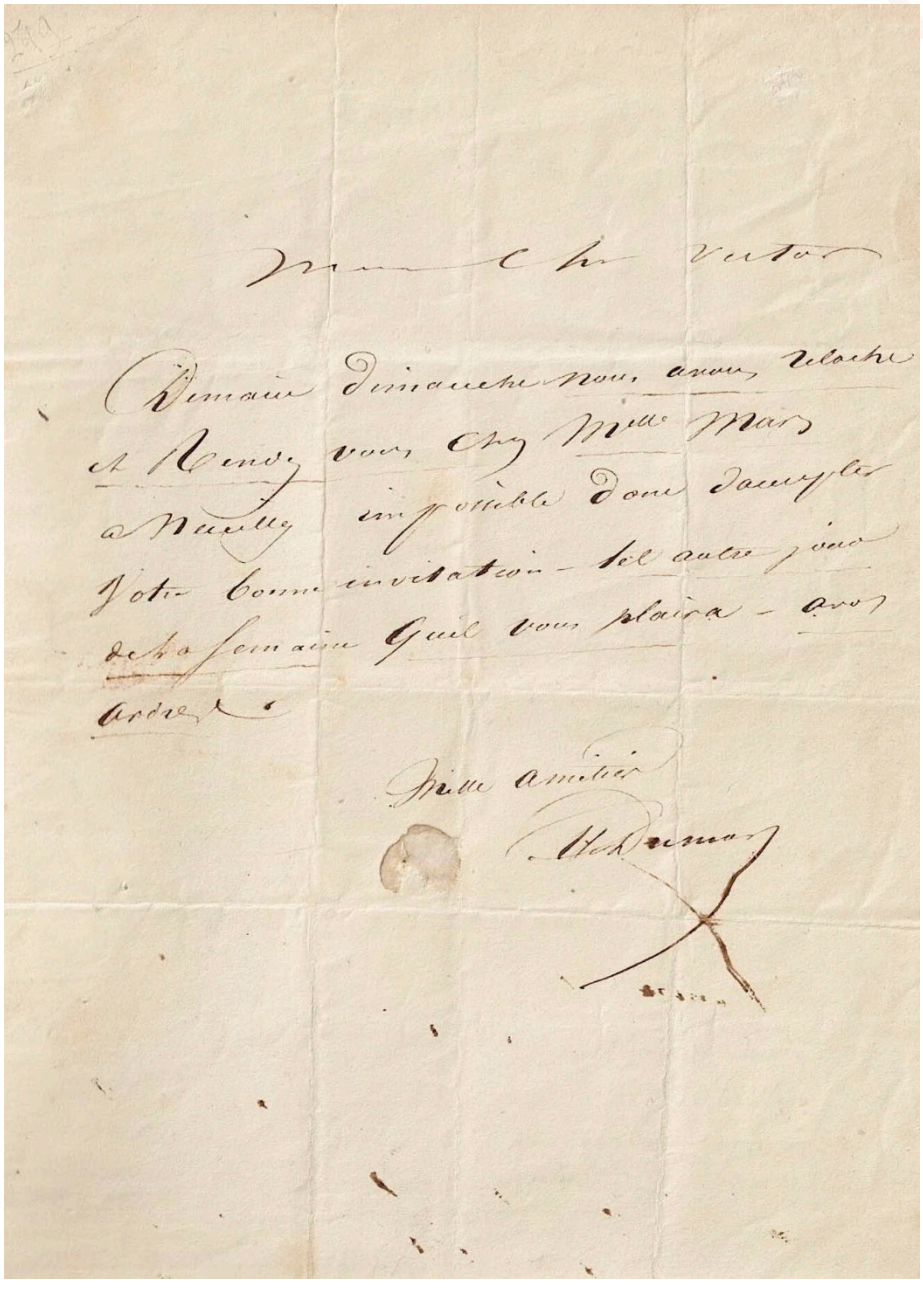
Après la première de son *Don Juan de Marana*, le 30 avril 1836, Alexandre Dumas jouit d'un succès populaire indéniable au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il porte le grand objectif de revenir à la Comédie-Française (Théâtre Français). Travaillant sur son Caligula il désire exercer ses vers afin de prouver à ses détracteurs qu'il maitrise la forme classique et les alexandrins. D'évidence, l'immense renommée d'Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite Mademoiselle Mars, lui est fort utile et le rendez-vous dans la luxueuse villa de la comédienne, à Neuilly, devient dès lors cas de force majeure pour refuser l'invitation de son ami Hugo.

En cette même année 1836, Alexandre Dumas et Victor Hugo entretenaient des relations étroites dans le cadre de leurs projets théâtraux et travaillaient ensemble pour obtenir du duc d'Orléans le privilège de créer un théâtre consacré au répertoire romantique (ce qui aboutira au théâtre de la Renaissance). En novembre 1836, Dumas écrira même à Hugo pour lui faire part de ses démarches auprès de M. Guizot concernant ce projet de théâtre, « Il ne faut donc rien faire l'un sans l'autre, mais tout l'un par l'autre et l'un avec l'autre. »

Mon cher Victor, Demain dimanche ***nous avons relâche et rendez-vous chez Melle Mars*** *à Neuilly, impossible donc d'accepter votre bonne invitation.* ***Tel autre jour de la semaine qu'il vous plaira – à vos ordres.*** *Mille amitiés A. Dumas*

Une page in-4° sur bifeuillet. Adresse autographe.
Paris, 20 mai 1836.

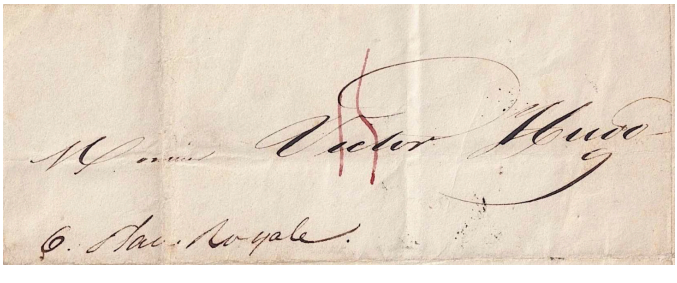
3.800 €



Mon cher Victor

Demain dimanche nous avons relâche
à Rouen vous dîner Mlle Mars
à Neuilly impossible donc d'accepter
votre bonne invitation – Lundi prochain
de la semaine qui vous plaira – avez
ordre

Votre ami
A. Dumas



M. Victor Hugo
6. Place Royale

27. Albert EINSTEIN

Lettre autographe signée au baron Edmond de Rothschild.

« Vous m'avez transmis dans le couloir une petite serviette en cuir dont le contenu signifie pour moi quelque chose de précieux : la libération et l'indépendance. »

La cause sioniste d'Albert Einstein.
Importante lettre de remerciements d'Einstein à l'un des plus ardents défenseurs de l'idéal juif, le baron de Rothschild. Ce dernier, philanthrope sioniste depuis la fin du XIXe siècle, venait de remettre au scientifique une conséquente somme d'argent, symbole pour Einstein « de la libération et de l'indépendance. »

Très respecté Monsieur le Baron Rotschild ! Ma visite chez vous restera gravée dans ma mémoire à jamais. Vos paroles de grand guide juif dont l'intelligence est entièrement au service de sa bonté m'accompagneront pour toujours, tout comme votre geste généreux qui m'embarrasse totalement. Vous m'avez transmis dans le couloir une petite serviette en cuir dont le contenu signifie pour moi quelque chose de précieux : la libération et l'indépendance. Je vous remercie avec l'assurance que je resterai conscient de la responsabilité apportée par ce présent. Avec l'expression de mon admiration profonde. Votre tout dévoué, A. Einstein

À l'aube des années 1920, Einstein – internationalement admiré pour ses découvertes scientifiques – fut sollicité par Chaïm Weizmann, dirigeant de l'Organisation sioniste mondiale, pour lever les fonds nécessaires au soutien du peuple juif et à son installation en terre palestinienne. Le scientifique se voua corps et âme à cette cause et entreprit, au fil de l'année 1921, une vaste tournée de collecte sur le sol américain appelant au soutien sans faille de la cause juive. C'est en cette circonstance qu'il rencontre, à Paris, le 7 avril 1922, un prosélyte sioniste de la première heure, le baron Edmond de Rothschild (1845.1934). *« Hier, j'ai rendu visite à Rothschild qui m'a remis une mallette pleine d'argent. Un homme astucieux »* confie-t-il le lendemain à son épouse Elsa.

Cette lettre de remerciements d'Einstein – la seule connue adressée à Rothschild, restée inédite – fut transmise par l'intermédiaire de son ami Maurice Solovine. En effet, Einstein, retourné à Berlin, avait égaré l'adresse du philanthrope.

Une ½ page in-4° (279 x 216 mm) à l'encre noire.
Lettre inédite et seule lettre connue au baron de Rothschild.
Berlin. 17 avril 1922.

80.000 €

Berlin. 18.IV.22.

Hoch verehrter Herr Baron Rotschild!

Der Besuch in Ihrem Hause wird mir zeitlebens unvergesslich bleiben. Ihre Worte des grossen jüdischen Führers, dessen Klugheit ganz im Dienste seines guten Herzens steht, werden mir immer gegenwärtig sein, ebenso die gütige Anerkennung, mit welcher Sie mich ganz beschämten. Auf dem Corridor übergaben Sie mir ein ledernes Täschchen, dessen Inhalt für mich kostbare Befreiung und Unabhängigkeit bedeutet. Ich danke Ihnen mit der Versicherung, dass ich mir der Verantwortung bewusst bleiben werde, die dies grosse Geschenk bedeutet.

Mit dem Ausdruck meiner tiefen Verehrung

Ihr ganz ergebener

A. Einstein.

28. Paul ÉLUARD
Lettre autographe signée à Louis Parrot.

« Pensez-vous au texte de Dali ? »

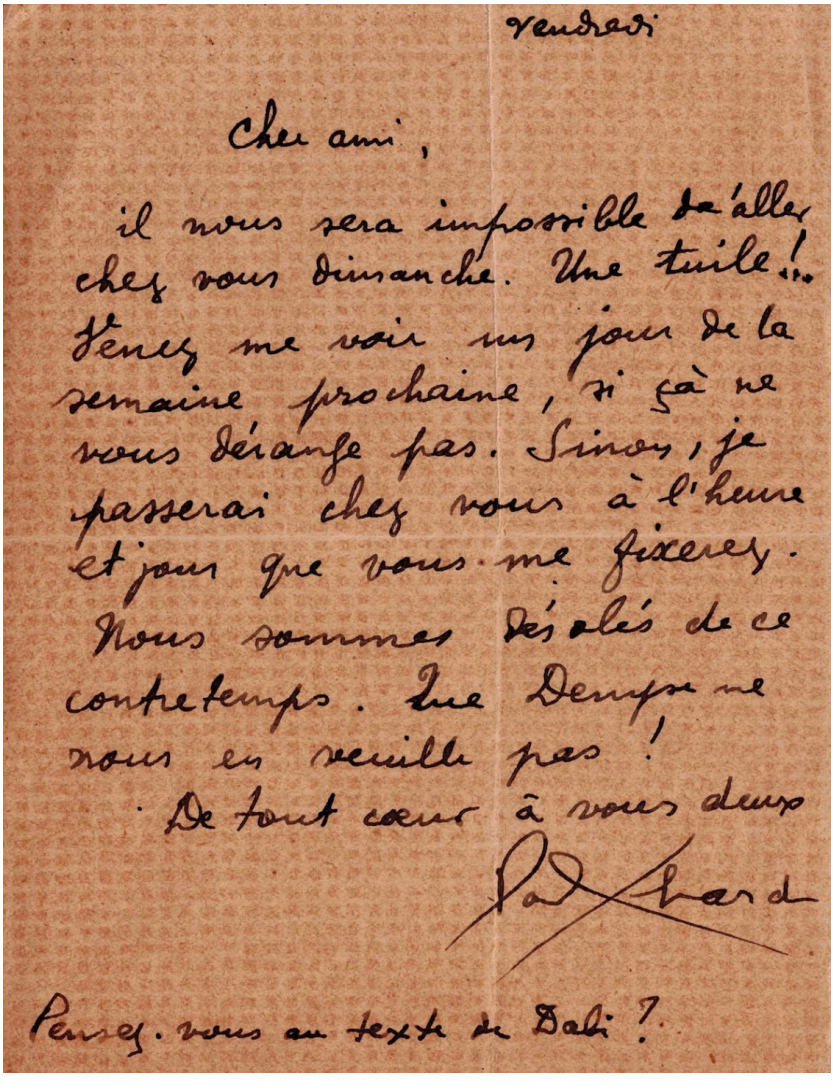
Paul Éluard fait un faux bon de dernière minute au couple Parrot tout en rappelant son ami aux préparatifs de publication d'un texte de Salvador Dali pour la revue *L'Usage de la parole*.

« Cher ami, ***Il nous sera impossible d'aller chez vous dimanche. Une tuile !…*** *Venez me voir un jour de la semaine prochaine, si ça ne vous dérange pas. Sinon, je passerai chez vous à l'heure et jour que vous me fixerez. Nous sommes désolés de ce contretemps. Que Denyse ne nous en veuille pas ! De tout cœur à vous deux. Paul Eluard.* ***Pensez-vous au texte de Dali ? »***

Salvador Dali publia *« Les Idées lumineuses : Nous ne mangeons pas de cette lumière-là »* dans le n° 2 de *L'Usage de la parole*, en février 1940.

Une page in-12° sur papier brun à motifs.
Sans lieu ni date [fin 1939]

850 €



vendredi

Cher ami,

il nous sera impossible de aller chez vous dimanche. Une tuile!... Venez me voir un jour de la semaine prochaine, si ça ne vous dérange pas. Sinon, je passerai chez vous à l'heure et jour que vous me fixerez.

Nous sommes désolés de ce contretemps. Que Dempsey ne nous en veuille pas!

De tout coeur à vous deux

Paul Eluard

Pensez-vous au texte de Dali?

29. Jules FLANDRIN
Correspondance à Alfred Rome.

« Il me semble que j'apprends seulement le métier de peintre. »

43 lettres autographes signées, 3 factures manuscrites de tableaux et 4 photographies originales du peintre. Environ 150 pages manuscrites – entre juin 1909 et novembre 1922 – enrichies de nombreux dessins, croquis, études et lavis.
Divers formats in-8° et in-4°. Quelques enveloppes conservées.
Ensemble conservé dans une superbe reliure doublée – sous emboitage – en plein maroquin havane de Michèle Prince. Dos lisse et titre doré « Alfred Rome – Jules Flandrin », entrelacs de filets dorés formant une fleur stylisée sur le premier plat, tête dorée, filet doré intérieur, doublure et gardes de papier gaufré fort.

Extraordinaire et foisonnante correspondance, entièrement consacrée à la peinture, à son ami architecte et collectionneur Alfred Rome.

Flandrin nous plonge dans le quotidien des Beaux-Arts du début du XXe siècle. Peintre reconnu, exposant aux salons d'automne et des indépendants, il dépeint à son ami collectionneur grenoblois ses projets de création, ses doutes et enthousiasmes picturaux tout en se faisant, pour celui-ci, l'intermédiaire-acheteur d'œuvres d'art auprès des marchands Bernheim, Rosenberg et Vollard.

Véritable gazette artistique de son temps, Flandrin décrit, de l'intérieur, le monde des arts du début du XXesiècle et évoque pêle-mêle son admiration pour Van Gogh, Cézanne, Hokusai et Toulouse-Lautrec ; ses amis Matisse, Marquet, Forain et Denis ; son maître Gustave Moreau ; sa compagne Jacqueline Marval, et ses analyses picturales de Gauguin, Manet, Renoir, Monet, Raphael, Bouguereau, Rodin, Degas, Vallotton, Ravier, Fantin-Latour, Urtin, Jongkind, Corot, Millet, Van Dongen, Delacroix, Rousseau, Bellini, Véronèse, Mantegna, Monticelli, Rubens, Henner, Redon, le Douanier Rousseau, Lhote, Anquetin, Segonzac, Calès, Michel Ange, Chardin.

« Je repense au paysage de Van Gogh, de vieilles masures avec un fond de coteau bleu, un ciel vert Véronèse, de vieux escaliers avec des reflets jaune clair pur, une vieille barrière violette et rose cramoisi, etc. etc. les coteaux cobalt pur. Eh bien chaque ligne, même les plus petites, chaque ton, sont un miracle de vérité et les confrères même Renoir ont l'air un peu jus de pipe et un peu dessin de Bouguereau à côté. »

Divers formats in-8° et in-4°.
Quelques enveloppes conservées.

15.000 €


Moment, toute la soirée, un
petit tableau pareil que
je voudrais pouvoir vous dessiner,
la retenue Bernheim et
l'émeute populaire.
RIES !
C'est un blague ! ou se fiche
du public ! C'est crevant !
Voyons donc, voyons donc Voir !
Tout ça pour un gentil petit

30. Léonard Tsuguharu FOUJITA
Dessin original signé – Études de femmes.

Mine de plomb et estompe sur papier.
Sans date.

Charmante étude figurant cinq femmes dont trois visages en arrière-plan.
Le personnage central, jeune femme nue, semble réajuster ses porte-jarretelles sous le regard d'une femme habillée.



Signée en bas à droite, au stylo noir.
Format : 25,6 x 21 cm
Provenance : Vente de la succession Kimiyo Foujita du 9 décembre 2013

4.500 €

« On me prédisait que je serais le premier peintre du Japon, mais c'était le premier peintre de Paris que je rêvais d'être. »

31. Émile-Othon FRIESZ
Lettre autographe signée au collectionneur Léon Pédron.

« Les amateurs en achetant surtout les œuvres contemporaines, bien conseillés, et prenant la peine de regarder leur collection, de s'instruire et d'aimer surtout pour telles ou telles raisons un artiste, ne se feront que bien exceptionnellement coller un faux tableau. »

Formidable lettre illustrée du peintre havrais, rédigée depuis son refuge du Cap-Brun, à son ami et concitoyen, le grand collectionneur Léon Pédron. Émile-Othon Friesz commente avec sarcasme la grande grève des métallurgistes du Havre et les affrontements qui en découlèrent durant l'été 1922. Il évoque ensuite sa volonté d'acquérir la bastide de Cap-Brun, Les Jarres, les incendies estivaux faisant rage et les avancements de ses travaux picturaux.

« … Enfin, tout ça est moins rigolo que ça en a l'air : la classe bourgeoise essaie de se rassurer en disant que c'est un simple essai, une vague expérience. ***Je l'espère aussi quoi que n'étant pas bourgeois mais ermite et n'aimant pas les pierres dans mon jardin pendant que j'œuvre silencieusement.*** *Vous savez à propos de ce jardin que j'ai causé avec les proprio et que pour 25 à 28 mille francs dont la moitié comptant* ***je pourrais posséder ce petit coin de terre dont je connais tout l'agrément. Cette bastide arrangée deviendrait d'abord un atelier charmant, plus tard une maison idem.*** *J'en ai entrevu le plan. 3500 mètres de terre, un bois de 1000 mètres – et l'atelier que vous connaissez, plus le chalet. Il en voulait 30, après je crois que j'arriverai à 25. La moitié de suite et le reste en un ou deux ans à 6% d'intérêt – il serait assuré avec l'argent de main à main à déclarer 15 ou 20 pour éviter les frais.*

Les incendies continuent. L'autre soir une ligne de feu dépassait toutes les autres en importance, *illuminant le fond à droite du chalet au loin derrière le Coudon et la Garde – attisés par le Mistral. J'ai été voir l'incendie avec le brave docteur à la nuit du haut du fort du Cap-Brun. Tout l'horizon en flamme donnant quelque chose comme ça. [Friesz représente dans toute la largeur de la page sa vision des incendies en cours].*

Le travail marche. J'essaierai de vous faire une photo du grand paysage qui est bon et virtuellement terminé ainsi que la « Ronde ». *J'ai fait une esquisse de l'esplanade, du jardin, de ses habitants composés – autour de la tante d'Andrée. Celle-ci continue à bien aller – avec précaution toutefois.*

Toutes nos amitiés à tous les vôtres – au défenseur de l'ordre, à celui de l'opinion, à celles de la grâce. À vous une fraternelle poignée de main de votre ami E. Othon Friesz. […]

PS – ***Idiot le repérage des tableaux*** *en plus du danger fiscal signalé par les artistes. Il est stupide de penser qu'au bout de 10 ans seulement, quand l'aspect aura totalement changé, on pourra vérifier sur les mêmes parties [?] les craquelures etc. etc. etc. etc. et que sera-t-il au bout de 100 ans quand auront pu se déclarer les accidents nouveaux. Mais je suis bien tranquille sur l'enterrement du projet –* ***les amateurs en achetant surtout les œuvres contemporaines, bien conseillés, et prenant la peine de regarder leur collection, de s'instruire et d'aimer surtout pour telles ou telles raisons un artiste, ne se feront que bien exceptionnellement coller un faux tableau.*** *Ce qui une fois par hasard, tout en étant regrettable, ne fait pas mourir.* ***Le meilleur expert est l'amour et l'intelligence qui développe[nt] chez chacun la pure intuition.***

Léon Pédron (1869-1927), industriel havrais, ami et fidèle protecteur de Friesz, constitua une riche collection de peintures modernes entre 1914 et 1926 : on y trouvait Pissarro, Derain, van Gogh, Gauguin, Marquet, Redon, Othon Friesz, Boudin, Corot, Cézanne, Renoir, Vlaminck, Braque, etc. À sa mort en 1927, le peintre se trouva en position financière délicate, sans soutien, jusqu'à sa rencontre avec la galeriste Katia Granoff.



Neuf pages ½ in-4° illustrées.
Cap-Brun. Lundi [28] août 1922.

2.800 €

32. Serge GAINSBOURG
Notes autographes.
Aphorismes et questionnaire de Proust.

« La connerie c'est la décontraction de l'intelligence. »

Gainsbourg corrige ses épreuves. En préparation de l'ouvrage à lui consacré chez Denoël, par Franck Lhomeau et Alain Coelho, l'artiste biffe, annote et corrige le jeu d'épreuve relatif à ses pensées et aphorismes et puis à ses réponses au questionnaire de Proust.

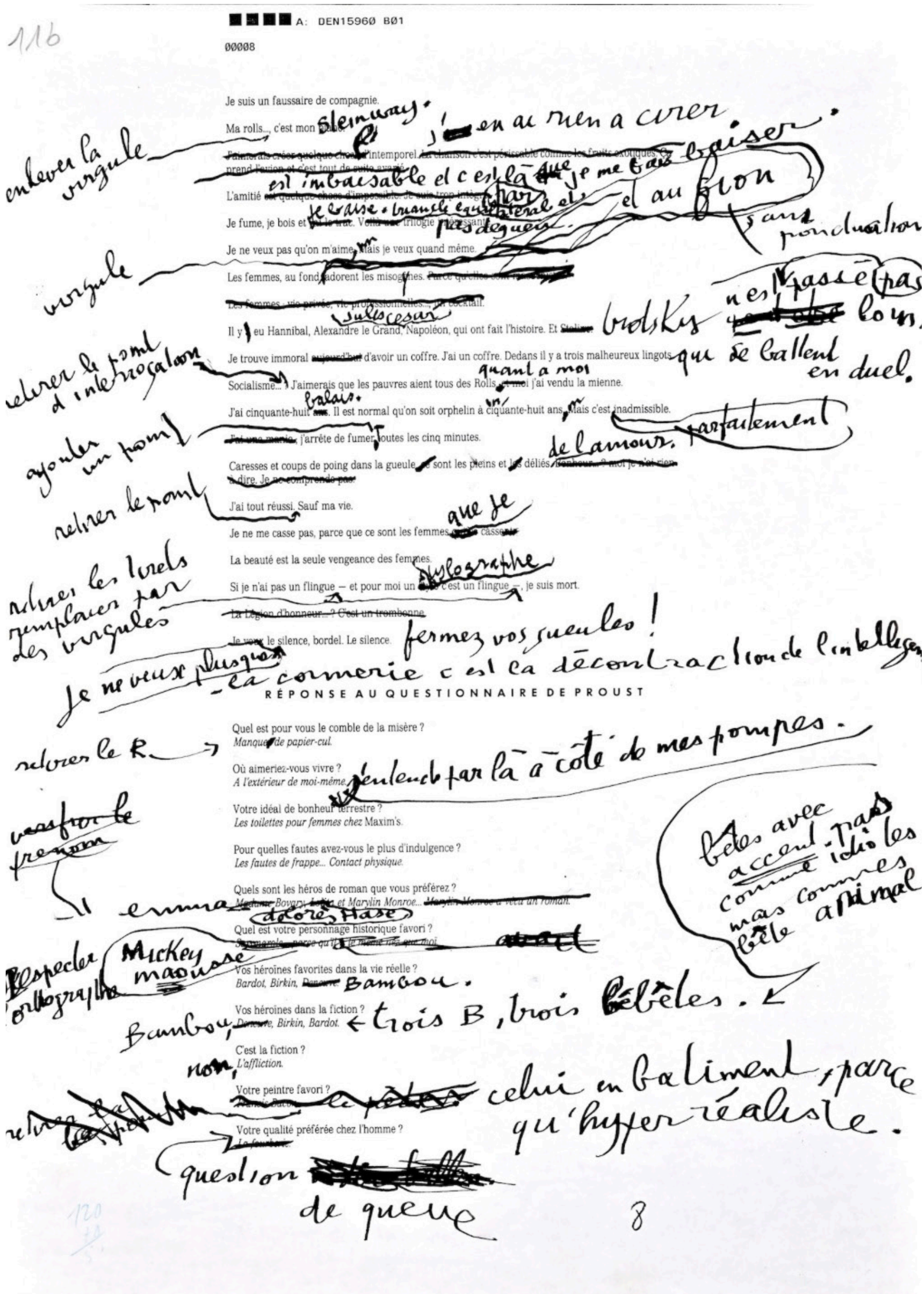
Après la déclinaison d'une vingtaine de pensées telles : « J'ai tout réussi. Sauf ma vie », « La beauté est la seule vengeance des femmes », « Ma Rolls c'est mon Steinway » ou « La connerie c'est la décontraction de l'intelligence », Gainsbourg répond avec provocation et une délectation non feinte, mêlant humour et sérieux, au mythique questionnaire de Marcel Proust.

Le feuillet est d'un format très spectaculaire (42 x 30 cm) et la mise en page des annotations gainsbouriennes font de ce document un véritable tableau.

Quel est pour vous le comble de la misère ?
Manque de papier cul.
Où aimeriez-vous vivre ?
A l'extérieur de moi-même. J'entends par là à côté de mes pompes.
Votre idéal de bonheur terrestre ?
Les toilettes pour femmes chez Maxim's
Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence ?
Les fautes de frappe... Contact physique.
Quels sont les héros de roman que vous préférez ?
Emma Bovary, Dolorès Hase [sic] et Marylin Monroe.
Vos héroïnes favorites dans la vie réelle ?
Bardot, Birkin, Deneuve, Bambou.
Vos héroïnes dans la fiction ?
Bambou, Deneuve, Birkin, Bardot. Trois B, trois bébêtes.
Bêtes avec accent. Pas comme idiotes mais comme bête animale.

Une page grand in-folio (42 x 30 cm) en partie imprimée.
Sans lieu ni date [Paris. 1986]
Encadrement entre deux verres.

35.000 €



[redacted] A: DEN15960 B01

00008

Je suis un faussaire de compagnie.

Ma rolls..., c'est mon piano.

J'aimerais créer quelque chose d'intemporel. La chanson c'est périssable comme les fruits exotiques. On prend l'avion et c'est tout de suite avarié.

L'amitié est quelque chose d'impossible. Je suis trop intègre.

Je fume, je bois et je fais le truc. Voilà une trilogie intéressante.

Je ne veux pas qu'on m'aime, mais je veux quand même.

Les femmes, au fond, adorent les misogynes. Parce qu'elles sont masochistes.

Les femmes : vie privée, vie professionnelle..., un cocktail.

Il y a eu Hannibal, Alexandre le Grand, Napoléon, qui ont fait l'histoire. Et Staline.

Je trouve immoral aujourd'hui d'avoir un coffre. J'ai un coffre. Dedans il y a trois malheureux lingots.

Socialisme... ? J'aimerais que les pauvres aient tous des Rolls, et moi j'ai vendu la mienne.

J'ai cinquante-huit ans. Il est normal qu'on soit orphelin à cinquante-huit ans. Mais c'est inadmissible.

J'ai une manie, j'arrête de fumer toutes les cinq minutes.

Caresses et coups de poing dans la gueule, ce sont les pleins et les déliés. Bonheur... ? moi je n'ai rien à dire. Je ne comprends pas.

J'ai tout réussi. Sauf ma vie.

Je ne me casse pas, parce que ce sont les femmes qui me cassent.

La beauté est la seule vengeance des femmes.

Si je n'ai pas un flingue – et pour moi un stylo c'est un flingue –, je suis mort.

La Légion d'honneur... ? C'est un trombonne.

Je veux le silence, bordel. Le silence.

RÉPONSE AU QUESTIONNAIRE DE PROUST

Quel est pour vous le comble de la misère ?
Manque de papier-cul.

Où aimeriez-vous vivre ?
A l'extérieur de moi-même.

Votre idéal de bonheur terrestre ?
Les toilettes pour femmes chez Maxim's.

Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence ?
Les fautes de frappe... Contact physique.

Quels sont les héros de roman que vous préférez ?
Madame Bovary, Lolita et Marylin Monroe... Marylin Monroe a vécu un roman.

Quel est votre personnage historique favori ?

Vos héroïnes favorites dans la vie réelle ?
Bardot, Birkin, Deneuve.

Vos héroïnes dans la fiction ?
Deneuve, Birkin, Bardot.

C'est la fiction ?
L'affliction.

Votre peintre favori ?

Votre qualité préférée chez l'homme ?
La fourberie.

8

33. Serge GAINSBOURG

Photographie inédite de Serge Gainsbourg par Nicolas Treatt (1963).

Gainsbourg inédit : devant la bouche de métro qui servit de toile de fond à la couverture de son album « Confidentiel ».
En 1963, la rencontre avec le producteur Jacques Canetti conduit Nicolas Treatt à photographier les principaux musiciens et interprètes de la scène parisienne. C'est à cette période que des liens d'amitié se tissent avec Serge Gainsbourg, avec qui il partage la même culture russe. Ce dernier lui confie alors l'illustration de son album « Confidentiel ».



Récemment découvert dans les archives de Nicolas Treatt, ce cliché, réalisé en extérieur, près de l'appartement familial du 55 avenue Bugeaud, n'avait jamais été dévoilé.

Édition de 10 exemplaires.
Numérotée, tamponnée, et signée par l'ayant droit.
Tirage sur Canson Baryta Prestige II – 340 g
Tirage de grand format : 50 x 50 cm

3.000 €

34. Serge GAINSBOURG
Manuscrit autographe.

Extraordinaire document de l'artiste en préparation de ses concerts au Zenith. Gainsbourg dresse une liste de 44 titres à interpréter sur scène.

S'ouvrant par *La Javanaise* et se clôturant par la *Valse de Melody*, cette liste prend des allures de testament musical et figure un autoportrait du poète en filigrane.

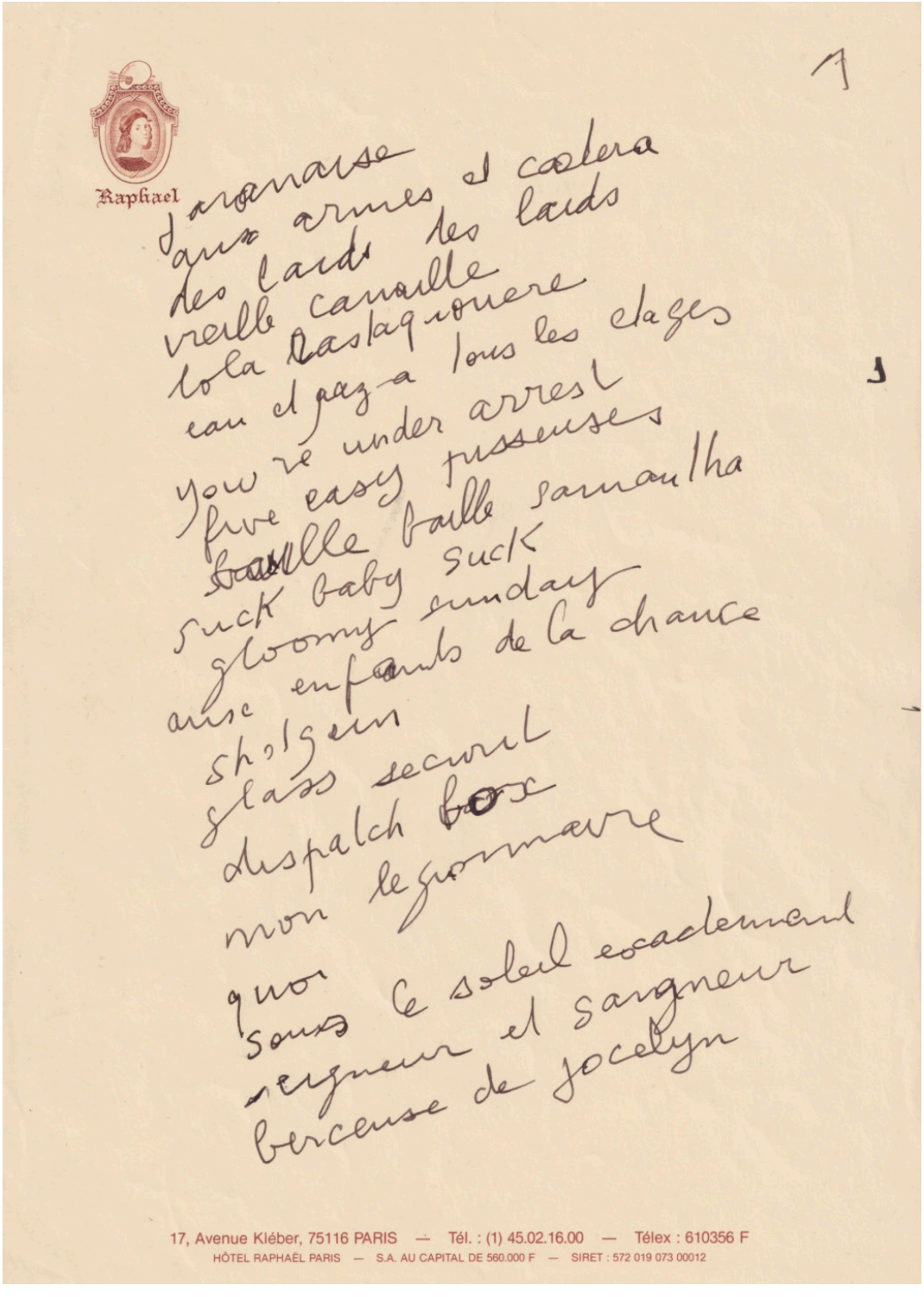
« javanaise / aux armes et caetera / des laids des laids / vieille canaille / lola rastaquouere / eau et gaz à tous les étages / you're under arrest / five easy pisseuses / baille baille samantha / suck baby suck / gloomy sunday / aux enfants de la chance / shotgun / glass securit /dispatch box / mon légionnaire / quoi / sous le soleil exactement / seigneur et saigneur / berceuse de jocelyn / love on the beat / initials bb / harley davidson / sorry angel / ballade de johnny jane / bonnie and clyde / dépression au dessus du jardin / mickey maousse / my lady heroine / je suis venu te dire que je m'en vais / l'eau à la bouche / marilou sous la neige / harley david son of a bitch / docteur jekyll et monsieur hyde / manon / la nostalgie camarade / baby lou / les dessous chics /l'amour de moi / l'aquaboniste / bei mir bist du schoen/ hey man amen / once again sbourg / valse de melody

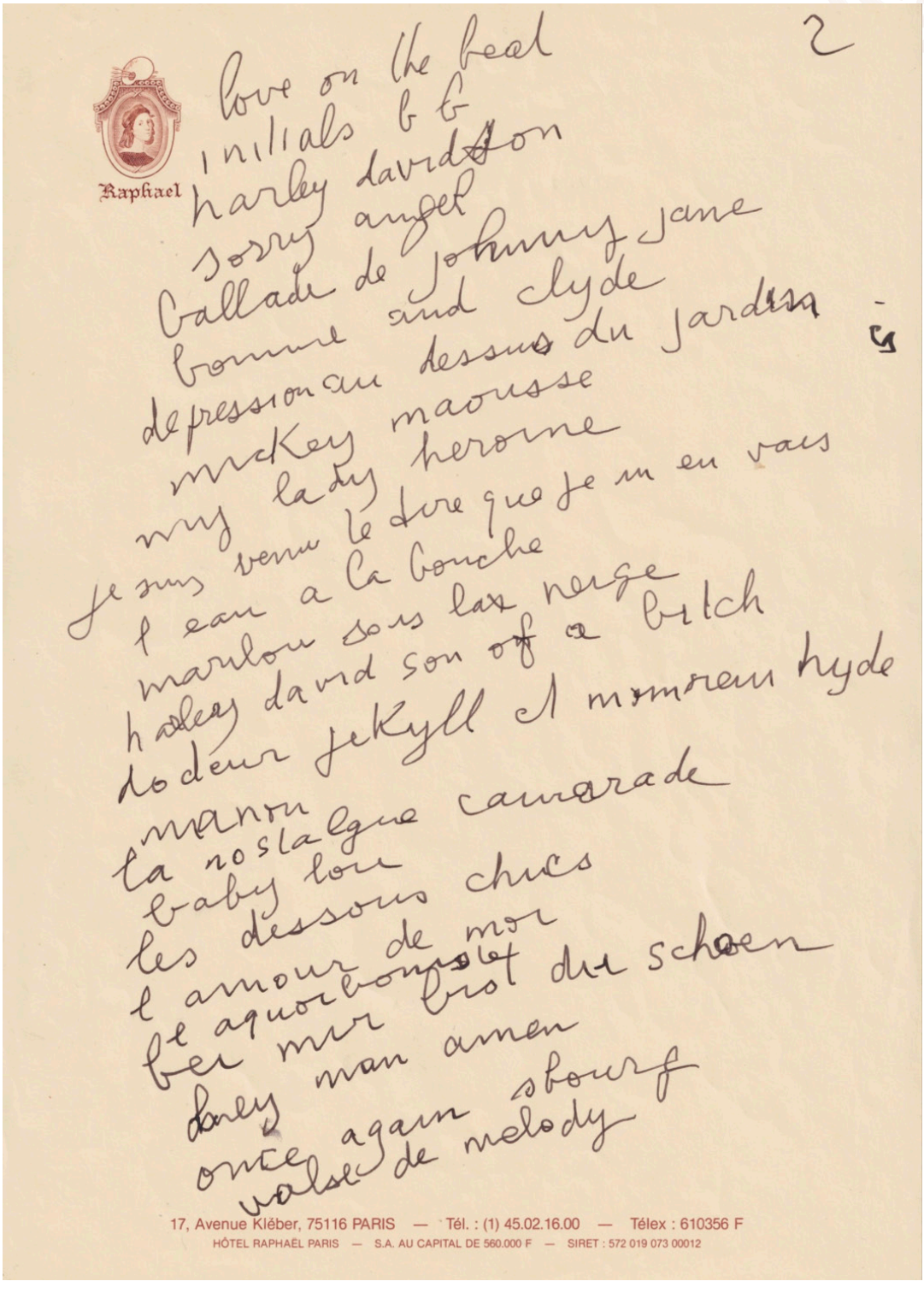
Le manuscrit réunit 44 titres mêlant ses propres compositions et quelques reprises emblématiques, telles que *Bei mir bist du schoen* et *La berceuse de Jocelyn* (finalement non retenus lors des concerts). Tous les titres de son dernier album *You're under arrest* (1987) sont inscrits en suivant et dans l'ordre pour être joués sur scène.
Sont bien sûr listés de nombreux piliers de son répertoire, de toutes périodes, tels *La Javanaise, Aux armes et cætera, Initials BB, Les dessous chics* ou *Je suis venu te dire que je m'en vais* esquissant un tableau rétrospectif de sa vie de création.

Rédigée sur le papier à en-tête de l'Hôtel Raphaël, son refuge parisien favori, cette liste prend dès lors des allures de testament musical.

Deux pages in-4° sur papier à en-tête de l'Hôtel Raphaël.
[Paris. Février ou mars 1988]
Encadrement à baguettes hollandaises noires.

35.000 €


Raphael
darnarse
aux armes et colera
des lards des lards
vieille canaille
lola rastaquouere
eau de gaz a tous les etages
you re under arrest
five easy pisseuses
canaille baille samantha
suck baby suck
gloomy sunday
anse enfants de la chance
sholgen
glass secret
dispatch box
mon legionnaire
quo
sous ce soleil ecaclement
seigneur et sangneur
berceuse de jocelyn
17, Avenue Kléber, 75116 PARIS — Tél. : (1) 45.02.16.00 — Télex : 610356 F
HÔTEL RAPHAËL PARIS — S.A. AU CAPITAL DE 560.000 F — SIRET : 572 019 073 00012


Raphael
love on the beat
initials b b
harley davidson
sorry angel
Ballade de Johnny Jane
bonnie and clyde
depression au dessus du jardin
mickey mousse
my lady heroine
je suis venu le dire que je m en vais
l eau a la bouche
marlon sous la neige
harley david son of a bitch
docteur jekyll et monsieur hyde
manon
la nostalgie camarade
baby love
les dessous chics
l amour de moi
le aquoiboniste
ber mir bist du schoen
honey man amen
once again bourg
valse de melody
17, Avenue Kléber, 75116 PARIS — Tél. : (1) 45.02.16.00 — Télex : 610356 F
HÔTEL RAPHAËL PARIS — S.A. AU CAPITAL DE 560.000 F — SIRET : 572 019 073 00012

35. Romain GARY & Jean SEBERG
Photographie originale.

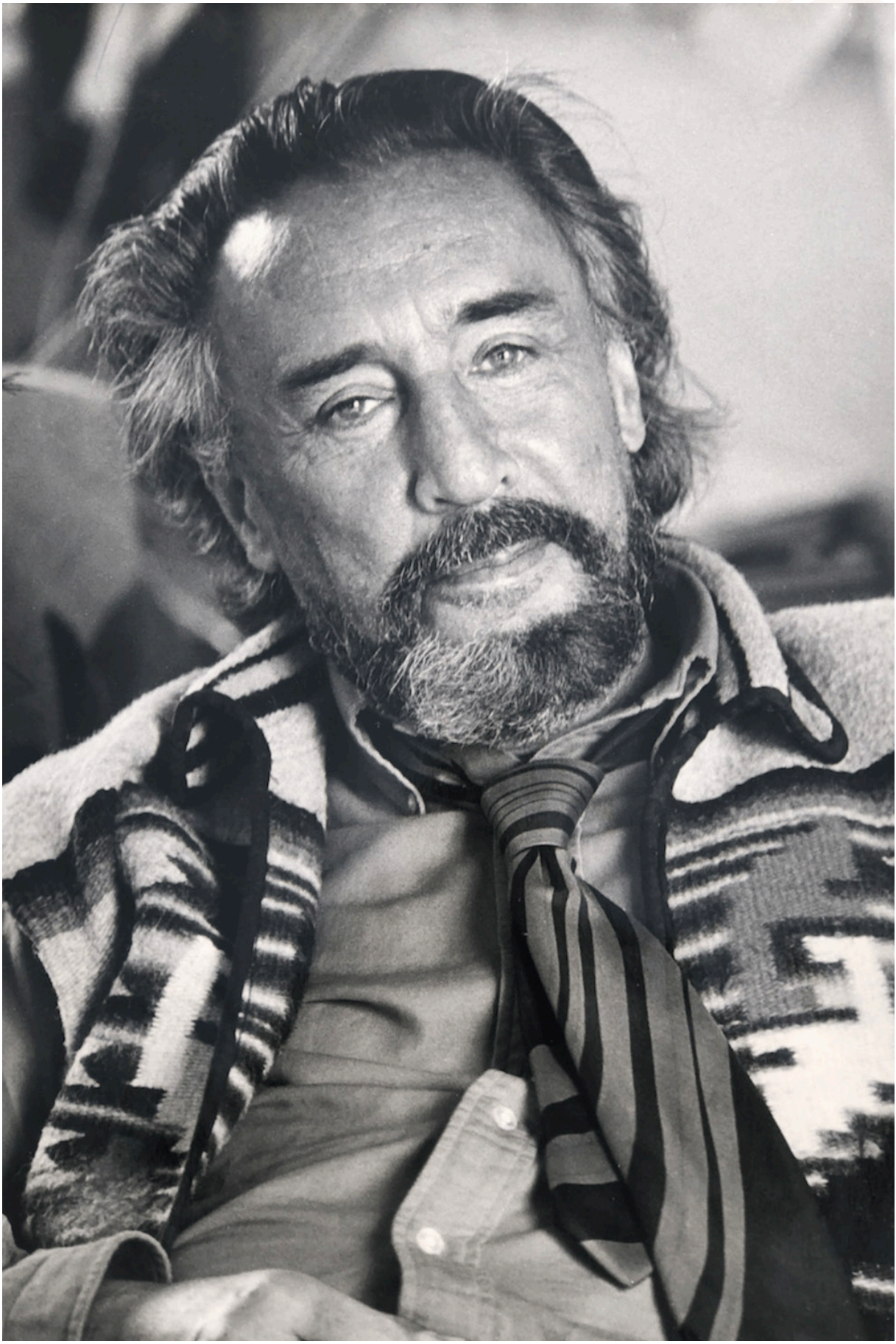
Tirage numéroté au dos (sur 30 exemplaires) par le photographe Tony Grylla.
Tirage argentique numéroté, figurant Gary et son épouse Jean Seberg au bar-tabac de la rue du Bac, en 1971.

Très beau cliché pris sur le vif figurant le couple accoudé au comptoir.



Cachet, signature, et annotations manuscrites du photographe Tony Grylla, au verso.
Rare tirage de grand format : 30 x 40 cm.

1.500 €



36. Charles GOUNOD

Lettre autographe signée à l'écrivain Émile Augier.

« On va reprendre à l'opéra notre Sapho. »

Enthousiasmé par la reprise envisagée par l'opéra de Paris de sa première œuvre lyrique, Sapho, Charles Gounod sollicite, avec exaltation, son ami librettiste Émile Augier pour la refonte de leur pièce initialement créée en 1851.

Sapho est le premier opéra de Charles Gounod, sur un livret d'Émile Augier, créé à l'Opéra de Paris le 16 avril 1851. Pauline Viardot en tient le rôle-titre. Malgré les espoirs du compositeur, l'œuvre connaît une très brève carrière et se voit interrompue après seulement neuf représentations.

En 1858, la situation particulière : Gounod connaît encore une période difficile à l'Opéra. *Faust* vient d'être ajourné et ses autres projets n'aboutissent pas. La direction de l'Opéra lui propose donc de reprendre *Sapho*. Gounod accueille cette proposition avec un véritable enchantement. Néanmoins, l'œuvre est à remanier pour laisser la place au nouveau ballet prévu pour les mêmes soirées, *Sacountala* d'Ernest Reyer sur un livret de Théophile Gautier.

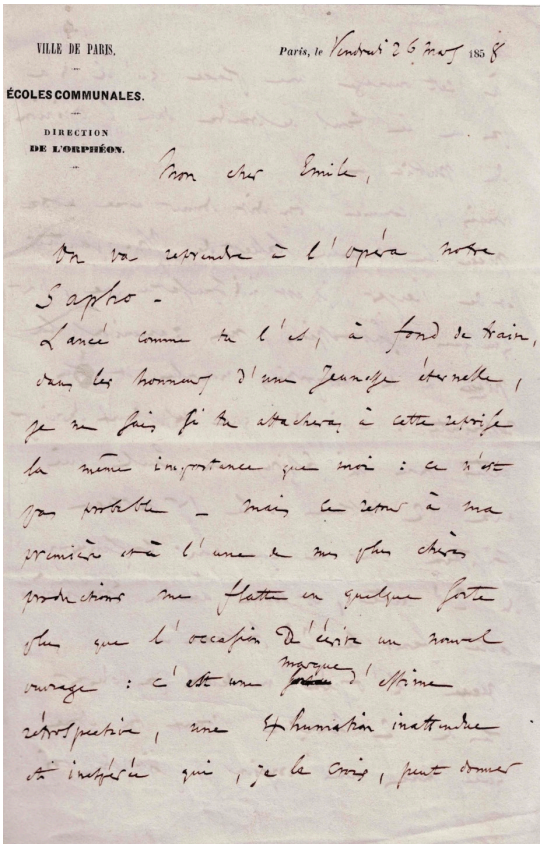
Emile Augier et Gounod entreprennent ces remaniements et la deuxième version de *Sapho*, en deux actes, est finalement créée le 26 juillet 1858 avec la jeune mezzo-soprano belge Désirée Artôt (1835.1907) en *Sapho*. Comme sa version première, cette Sapho de 1858 est un échec et ne compte qu'une dizaine de représentations.

Le compositeur Ernest Reyer en fit une critique sévère : « À mon retour de Dijon j'ai assisté à la reprise de Sapho, opéra en trois actes, qui n'en a plus que deux aujourd'hui. Il a fallu réduire cette belle partition de manière à ce qu'elle put servir de lever de rideau au nouveau ballet, et des ciseaux intelligents se sont promenés à travers les plus belles pages de l'œuvre. Il s'agit de savoir s'il vaut mieux laisser une partition dans l'oubli que de l'en faire sortir mutilée et méconnaissable. Être joué ou n'être pas joué, voilà la question. »

En 1884, Gounod entreprend une nouvelle refonte considérable, cette fois en 4 actes, créée au Palais Garnier, avec Gabrielle Krauss dans le rôle de Sapho. Gounod dirige lui-même la première représentation. Cette ultime version de 1884 est donnée 29 fois jusqu'au 29 décembre 1884.

« Mon cher Emile, ***On va reprendre à l'opéra notre Sapho****. Lancé comme tu l'es, à fond de train, dans les honneurs d'une jeunesse éternelle, je ne sais si tu attacheras à cette reprise la même importance que moi : ce n'est pas probable – mais* ***le retour à ma première et à l'une de mes plus chères productions me flatte*** *en quelque sorte plus que l'occasion d'écrire un nouvel ouvrage : c'est une marque d'estime rétrospective, une exhumation inattendue et inespérée qui, je le crois, peut donner à cet ouvrage une place qu'il n'a pas eu le temps de prendre dans l'opinion du public.*

Mais, comme on doit donner avec notre pièce le nouveau ballet de Th. Gautier et de [Ernest]Reyer, il est indispensable que, par quelques suppressions, nous ramenions la pièce à des proportions nouvelles et plus restreintes *: c.à.d que des deux derniers actes nous ne fassions un seul qui aura 2 tableaux : le 1er tableau consistera dans ce que nous conserverons du 2e acte, et notre ancien troisième acte ferait le 2e tableau.* ***L'opéra ne devra pas durer plus de 2 heures****.*


VILLE DE PARIS.

Paris, le Vendredi 26 Mars 185 8

ÉCOLES COMMUNALES.

DIRECTION DE L'ORPHÉON.

Mon cher Emile,

On va reprendre à l'opéra notre Sapho -

Lancé comme tu l'es, à fond de train, dans les honneurs d'une jeunesse éternelle, je ne sais si tu attacheras à cette reprise la même importance que moi : ce n'est pas probable – mais le retour à ma première et à l'une de mes plus chères productions me flatte en quelque sorte plus que l'occasion d'écrire un nouvel ouvrage : c'est une marque d'estime rétrospective, une exhumation inattendue et inespérée qui, je le crois, peut donner

Trois pages in-8° sur papier à en-tête de la Ville de Paris.
Adresse autographe et marques postales.
Paris. 26 mars 1858.

750 €

37. KEITH HARING
LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À BERTRAND AUSSEL, DIT MONKEYFINGER.

Rare document de l'artiste américain à son confrère street-artiste Monkeyfinger. Sur la deuxième page, la lettre est enrichie d'un dessin original figurant une main ouverte à l'index pointé et radiant.

« Monkey Finger – Sorry I don't write. ***I am busy and traveling all the time****. How are you? Why do you go in the hospital? Hope your O.K.* ***I told Kwong Chi you said hello****. I haven't been in Paris for a while.* ***Maybe next time, I'll see you. Till then, take care****. Keith. »*

Traduction : « Monkey Finger – Désolé de ne pas t'avoir écrit. Je suis débordé et je voyage sans cesse. Comment vas-tu ? Pourquoi vas-tu à l'hôpital ? J'espère que tu vas bien. J'ai dit à Kwong Chi que tu lui passais le bonjour. Je ne suis pas allé à Paris depuis un moment. Peut-être qu'on se verra la prochaine fois. D'ici là, prends soin de toi. Keith. »

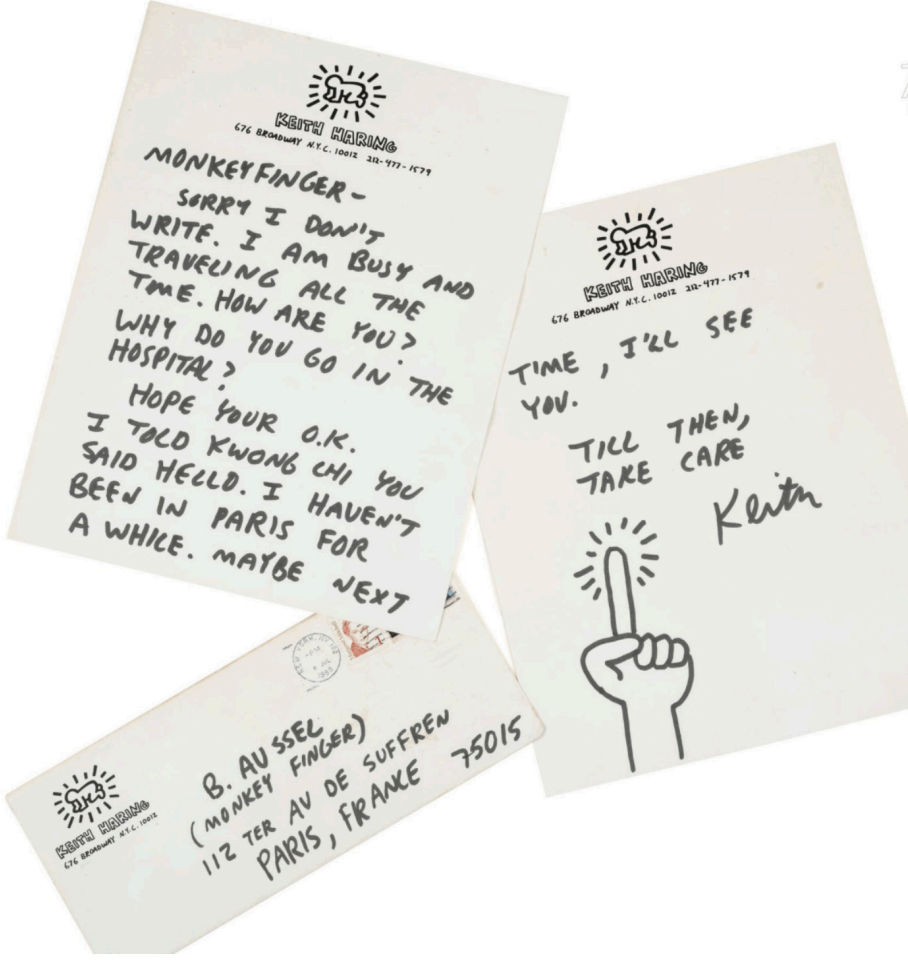
C'est en cette même année 1988, quelques jours après cette lettre, que Keith Haring apprit sa contamination par le virus du Sida. Il s'engagea dès lors dans la lutte contre la maladie en mettant son art et sa notoriété au service de cette cause. La Keith Haring Foundation fut créée à cet effet en 1989. L'artiste mourut de la maladie en février 1990.

Un mois après cette lettre, un autre géant de la figuration libre, Jean-Michel Basquiat, s'éteint d'une overdose à New York. Très affecté par la mort de son ami, Keith Haring lui consacre une toile, A pile of Crowns, for Jean-Michel Basquiat (« Un tas de couronnes pour Jean-Michel Basquiat »).

Le street-artiste Bertrand Aussel aka Monkeyfinger, fut un ami proche de Haring et du célèbre photographe américain Tseng Kwong Chi (mentionné par Haring dans la lettre) à qui l'on doit des milliers de clichés de Haring.

Deux pages in-4°, rédigées en lettres capitales, sur papier à son en-tête
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.
[New-York. 8 juillet 1988, selon le cachet postal].

15.000 €


KEITH HARING
676 BROADWAY N.Y.C. 10012 212-477-1579
MONKEY FINGER-
SORRY I DON'T WRITE. I AM BUSY AND TRAVELING ALL THE TIME. HOW ARE YOU? WHY DO YOU GO IN THE HOSPITAL?
HOPE YOUR O.K.
I TOLD KWONG CHI YOU SAID HELLO. I HAVEN'T BEEN IN PARIS FOR A WHILE. MAYBE NEXT
KEITH HARING
676 BROADWAY N.Y.C. 10012 212-477-1579
TIME, I'LL SEE YOU.
TILL THEN, TAKE CARE
Keith
B. AUSSEL
(MONKEY FINGER)
112 TER AV DE SUFFREN
PARIS, FRANCE 75015
KEITH HARING
676 BROADWAY N.Y.C. 10012

38. Georges Remi dit HERGÉ
Lettre signée à Michel Salesse-Lavergne.

Hergé désolé de ne pouvoir offrir un exemplaire de *Tintin au pays des Soviets.*

« Cher ami, Votre lettre m'a touché, et je n'en ai que plus de regrets de ne pouvoir exaucer votre souhait.

À vous qui n'avez pas beaucoup de joie, j'aurais bien voulu faire celle de vous procurer Tintin au Pays des Soviets. Et sachez que je ne vous l'aurais pas « vendu », mais offert. Pour cela il y avait une condition nécessaire : c'est que je possède encore quelques exemplaires de cet album : or, je n'en ai plus qu'un seul et unique pour moi-même.

Si, un jour, Tintin au Pays des Soviets devait reparaître à tirage limité, je me souviendrais du désir que vous avez exprimé et j'essayerais de le satisfaire. Mais, hélas ! je ne puis rien vous promettre.

En vous exprimant encore mes regrets, et en formulant bien des vœux pour vous, je vous prie, cher ami, de croire à ma sympathie. Hergé. »

Une page in-4° sur papier à en-tête des Studios Hergé.
[Bruxelles] 13 mars 1979. Enveloppe.

950 €



STUDIOS
HERGÉ
S.A

AVENUE LOUISE 162 · BRUXELLES 5 · TÉL. 49.20.42

Le 22 mars 1966.

Monsieur Michel SALESSE-LAVERGNE
Rue du Viaduc, 10
92 - ISSY-LES-MOULINEAUX
F R A N C E.

H/b

Cher ami,

Votre lettre m'a touché, et je n'en ai que plus de regrets de ne pouvoir exaucer votre souhait.

A vous qui n'avez pas beaucoup de joie, j'aurais bien voulu faire celle de vous procurer Tintin au Pays des Soviets. Et sachez que je ne vous l'aurais pas "vendu", mais offert.

Pour cela il y avait une condition nécessaire : c'est que je possède encore quelques exemplaires de cet album : or, je n'en ai plus qu'un seul et unique pour moi-même.

Si, un jour, Tintin au Pays des Soviets devait reparaître à tirage limité, je me souviendrais du désir que vous avez exprimé et j'essayerais de le satisfaire. Mais, hélas ! je ne puis rien vous promettre.

En vous exprimant encore mes regrets, et en formulant bien des voeux pour vous, je vous prie, cher ami, de croire à ma sympathie.

Hergé.

C.C.P. 175.74 · BANQUE SOCIÉTÉ GÉNÉRALE 915.951 · R.C. BRUXELLES 224.435

39. Hermann HESSE
Carte autographe signée au docteur Otto Zenker.

« La vie est souvent trop courte pour écrire des lettres. »

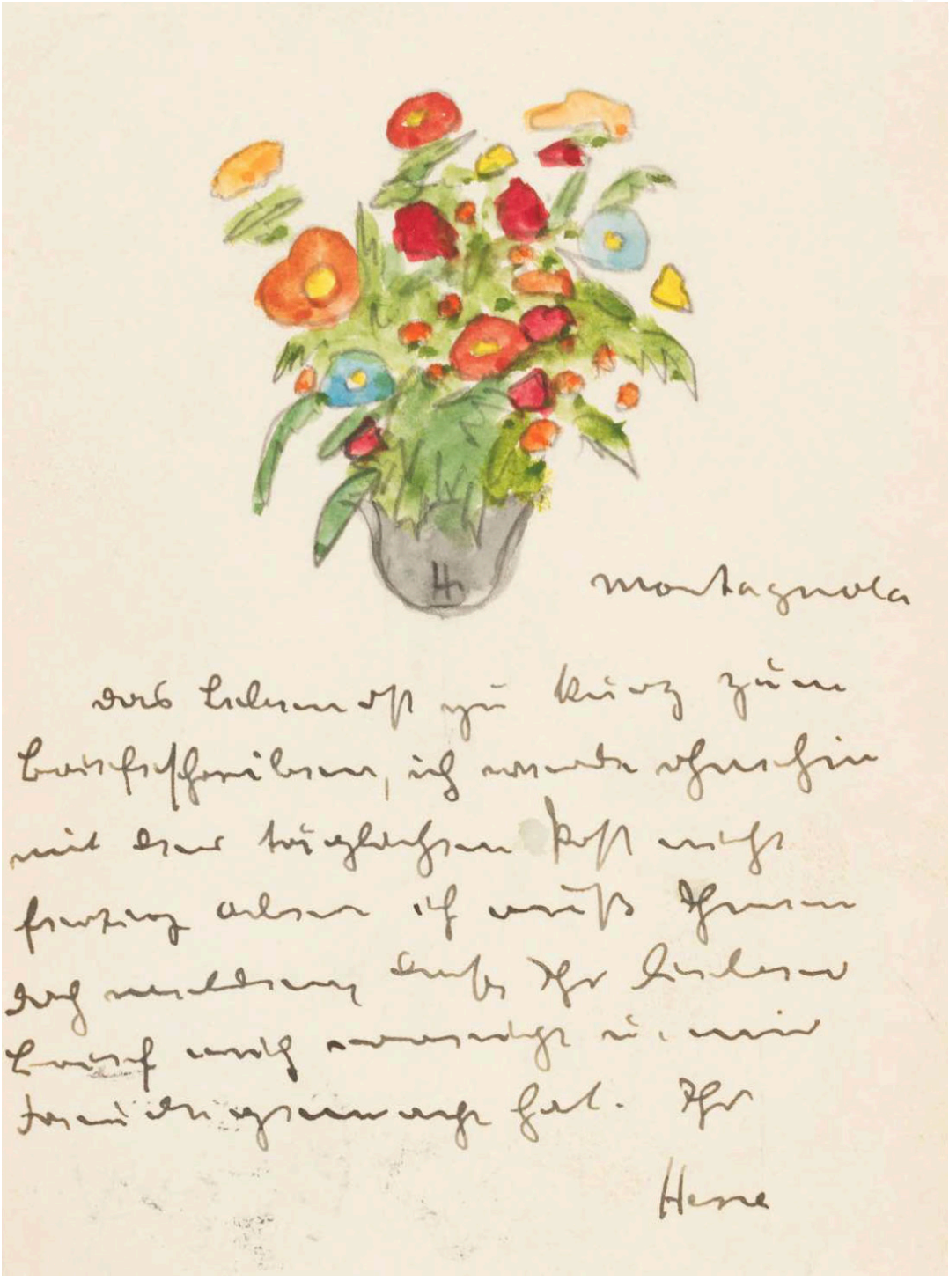
Magnifique et amicale missive d'Hermann Hesse à son correspondant viennois. L'écrivain illustre son propos d'un charmant bouquet de fleurs aquarellé placé en tête et signé de son monogramme dans le pot.

*« **La vie est souvent trop courte pour écrire des lettres** ; je n'arrive de toute façon pas à suivre le rythme du courrier quotidien, mais **je me devais de vous faire savoir que votre chère lettre m'est parvenue** et m'a fait plaisir. Votre Hesse ».*

Version originale : « Das Leben oft zu kurz zum Briefschreiben, ich werde ohnehin mit der täglichen Post nicht fertig aber ich muß ihnen doch melden, daß ihr lieber Brief mich erreicht u. mir Freude gemacht hat. Ihr Hesse ».

Une page in-12° illustrée.
Montagnola. [1927]

3.000 €



40. Victor HUGO
Photographie originale par Nadar.

Tirage en photoglyptie de grand format.

Remarquable épreuve montée sur carton fort, légèrement postérieure, figurant Victor Hugo sur son lit de mort, en mai 1885.

Comme d'autres artistes, peintres, sculpteurs, Nadar se rendit au chevet de Victor Hugo le lendemain de sa mort, le 23 mai 1885, à son domicile avenue Victor Hugo à Paris afin de l'immortaliser un dernière fois.

Paul Nadar, fils du photographe, racontera : « Victor Hugo mort a été photographié par mon père à la seule lumière du jour et des lampes. Oui, grâce à Paul Meurice, mon père avait obtenu de pouvoir ouvrir les persiennes de la fenêtre qui donnait sur le jardin. Une belle matinée de printemps. C'est le soleil qui l'a éclairé pour la dernière fois ...Et ce cliché pris par mon père en larmes, c'est peut-être son chef-d'œuvre ».

Inscriptions imprimées en noir :

26 février 1802 – Victor Hugo – 22 mai 1885 – Nadar

Le tirage réalisé par Paul Nadar est d'un format spectaculaire : 19,6 x 25 cm pour l'image et 30 x 38 cm pour le cartonnage. Cachet Nadar au dos. L'épreuve est présentée dans un encadrement en bois doré à décors.

Format 19,6 x 25 cm pour l'image et 30 x 38 cm poiur le cartonnage
Cachet Nadar au dos
Epreuve présentée dans un encadrement en bois à décors

2.500 €



41. [ÉMILE ZOLA – ALFRED DREYFUS] - JEAN JAURES
MANUSCRIT AUTOGRAPHE SIGNÉ – CONFIANCE.

« Le peuple de Paris a fait à Zola les vastes funérailles qui convenaient à son génie. »

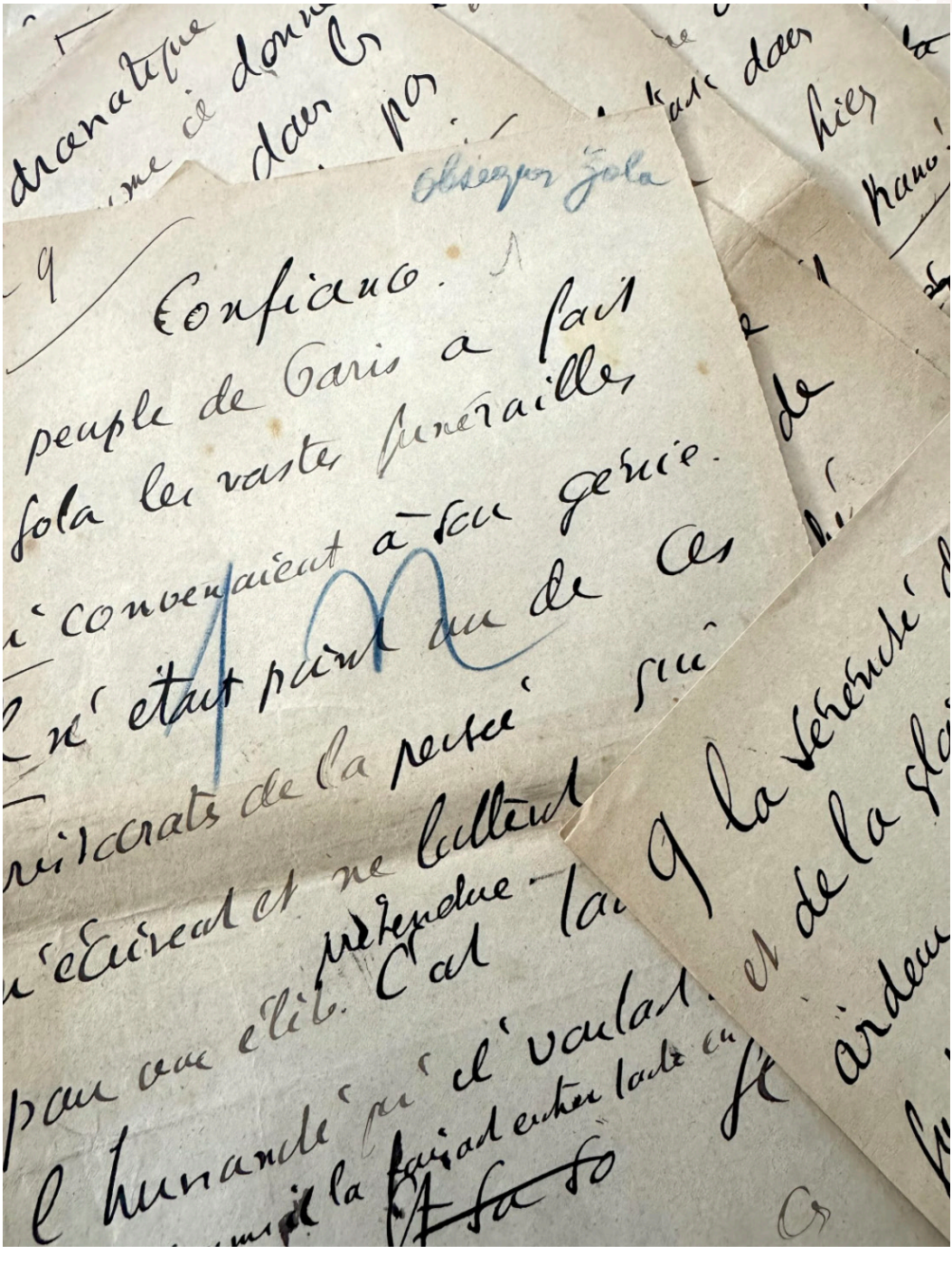
Manuscrit autographe de premier jet de l'article rédigé par Jean Jaurès en hommage à Émile Zola, au lendemain des funérailles de l'écrivain.

Mort asphyxié dans son sommeil, dans des circonstances qui n'ont toujours pas été établies avec certitude, Émile Zola a été enterré le 5 octobre 1902. L'article parut le 7 octobre 1902 dans La Petite République, le quotidien dont Jean Jaurès était un des animateurs.

Figure centrale de l'affaire Dreyfus grâce à son tonitruant *J'accuse !…* qui révéla au plus grand nombre la machination, Émile Zola fut traîné en justice et condamné. Zola est mort avant que le capitaine Dreyfus ait été réhabilité. Afin d'éviter des débordements, Mme Zola et le préfet de police lui suggérèrent de ne pas assister aux obsèques de l'écrivain : "Anatole France fit savoir qu'il ne parlerait pas sur la tombe de Zola si Dreyfus était absent". Il y assista donc.

C'est à cette cérémonie qu'assista également Jean Jaurès, le leader socialiste fraîchement élu à la députation (mai 1902) et toujours journaliste pour *La Petite République*. S'il ne fut pas convaincu dès le début de l'Affaire par l'innocence du capitaine Dreyfus, il n'en devint pas moins un autre des rouages essentiels du combat dreyfusard, ayant peu à peu entraîné les socialistes, ayant vaincu l'antisémitisme d'une partie de la gauche, avant d'être l'artisan de la révision de 1906.

« Le peuple de Paris a fait à Zola les vastes funérailles qui convenaient à son génie. Il n'était point un de ces aristocrates de la pensée qui n'écrivent et ne luttent que pour une élite prétendue. C'est toute l'humanité qu'il voulait appeler à la joie, comme il la faisait entrer toute en son œuvre. Il ne lui suffisait point, en ces dernières années, d'avoir ouvert à la vérité des milliers et des milliers de consciences. C'était une souffrance pour lui de penser qu'il restait encore dans le peuple des couches obscures où la lumière n'avait pas pénétré. Que cette ombre de tristesse se dissipe. Hier, c'était la multitude humaine qui, par son empressement aux funérailles, attestait qu'elle avait compris […] C'est au nom de tout un peuple que les représentants de la République, de l'art, de la pensée libre ont glorifié l'homme que naguère encore les puissants persécutaient et que méconnaissaient les humbles.
Dans la foule amie qui se pressait derrière le cercueil, il y avait celui que Zola a sauvé arraché aux faussaires et aux bourreaux ; et lorsque Anatole France, en un langage admirable, glorifiait les efforts de l'écrivain pour sauver l'innocent, Alfred Dreyfus écoutait ; il revivait sa vie souffrante et stoïque dont le drame individuel se confond désormais avec une des plus hautes tragédies de la conscience humaine. […] C'est le privilège des nobles causes qu'elles peuvent s'affirmer près d'un cercueil sans offenser la gravité de la mort. […]
Anatole France s'est souvenu du symbole antique : et pour percer enfin l'épaisseur du crime de la sottise et du mensonge, la lumière du vrai a aiguisé ses rayons comme des flèches. Ainsi s'est continuée dans la sérénité de la mort et de la gloire la magnifique ardeur du combat pour la justice. »



Neuf pages in-folio (310 x 200 mm) sur papier à bords effrangés.
Annotations typographiques au crayon gras.
[Paris. 6 octobre 1902]

12.000 €

42. [Affaire DREYFUS] - Jean JAURES

Manuscrit autographe signé – Fait nouveau.

« C'est la démonstration irréfutable, invincible et juridiquement nouvelle, de la trahison d'Esterhazy, de l'innocence de Dreyfus. »

Exceptionnel manuscrit autographe signé : vingt-cinq pages in-folio de la main de Jean Jaurès, corrigées et amendées, offrant le texte de l'article paru en une de La Petite République le dimanche 3 mai 1903. L'inlassable défenseur de Dreyfus y annonce le tournant de l'Affaire et la marche désormais inexorable vers la révision.

Le 28 avril 1903, en première page, La Petite République a publié la lettre que feu le comte Georg Herbert zu Münster (1820-1902) avait adressée à Joseph Reinach le 20 mai 1901. L'ancien ambassadeur d'Allemagne en France de 1885 à 1900 qui avait été, à son corps défendant, l'un des protagonistes clés de l'affaire Dreyfus, répondait aux sollicitations de Reinach qui réunissait des documents pour son Histoire de l'affaire Dreyfus. Dans cette lettre, révélée deux ans plus tard par La Petite République, Münster réaffirmait de manière solennelle qu'il n'avait jamais rencontré Dreyfus et que ce dernier n'avait jamais été recruté comme espion. Le document constituait une pièce essentielle pour solliciter la révision du procès qui avait condamné le capitaine Dreyfus.

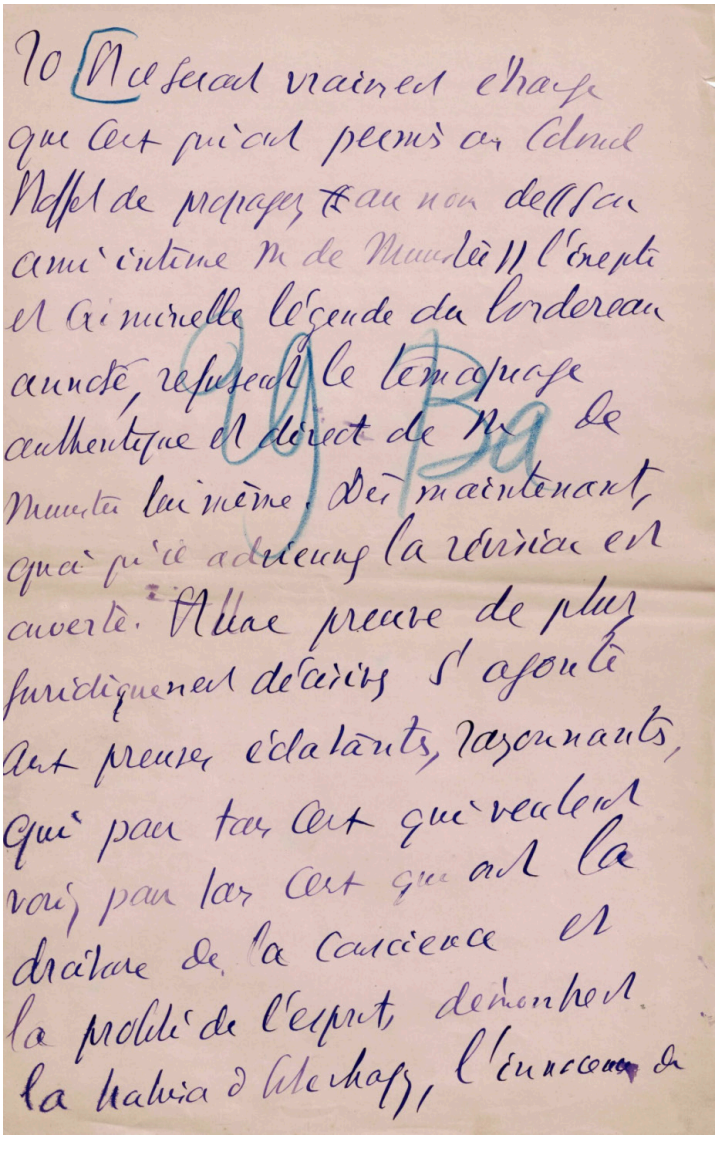
« La publication de *la lettre adressée à M. Joseph Reinach par M. de Münster est, dans la marche de l'affaire Dreyfus, un événement capital*. Ce témoignage décisif et postérieur au procès de Rennes est un fait nouveau qui suffit à briser les décisions iniques et absurdes de la justice militaire et à justifier la révision.

Il résulte avec une certitude absolue du témoignage de M. de Münster qu'Esterhazy s'est offert comme espion à l'attaché militaire allemand, qu'il a été agréé comme tel à partir de 1893, qu'il a fonctionné comme espion de l'Allemagne pendant les deux ans qui ont précédé le procès de Dreyfus, que c'est lui, Esterhazy, qui est l'auteur de la trahison et l'auteur du bordereau, enfin qu'Esterhazy, épouvanté en 1897 par la découverte de son écriture, par l'enquête de Picquart et les démarches de Scheurer-Kestner, a essayé d'arracher à Schwartzkoppen qui l'a jeté à la porte, un faux témoignage contre Dreyfus. [...] ***C'est la démonstration irréfutable, invincible et juridiquement nouvelle, de la trahison d'Esterhazy, de l'innocence de Dreyfus. »***

Jaurès détricote ensuite avec une précision chirurgicale et une logique sans appel tous les arguments contre la sincérité du témoignage du prince de Münster. Les déclarations de l'ambassadeur, dès janvier 1895, puis de nouveau en novembre 1897, qui affirmait n'avoir jamais été en contact avec le capitaine Dreyfus, étaient suspectes aux yeux du gouvernement français : en effet, pour les antidreyfusards, le pays qui a employé un espion se doit de le « couvrir » lorsqu'il est démasqué. « Misérable sophisme », déclare Jaurès.

Ainsi : *« Dès maintenant, quoi qu'il advienne, la révision est ouverte. Une preuve de plus, juridiquement décisive, s'ajoute aux preuves éclatantes, rayonnantes, qui pour tous ceux qui veulent voir, pour tous ceux qui ont la droiture de la conscience et la probité de l'esprit, démontrent la trahison d'Esterhazy, l'innocence de Dreyfus, le crime ou l'aberration de jugements iniques et insensés. »*

Dans la guerre menée contre l'injustice et la manipulation, la voix de Jaurès eut un poids considérable et son action, dans la presse comme à la Chambre des députés, fut décisive dans la révision du procès qui aboutit à la réhabilitation du capitaine Dreyfus : *« La part de Picquart, de Scheurer, de Zola est assez grande pour que notre patriotisme, même un peu étroit et ombrageux, ne souffre pas de la collaboration d'hommes qui font à la France l'honneur mérité de croire que la victoire passagère du mensonge n'a pas altéré la loyauté profonde de son génie. Sur le témoignage décisif de M. de Münster, la Cour de cassation mettra le sceau de la France. »*



Vingt-quatre pages et demie in-folio (35 x 22,5 cm) sur papier à bords effrangés.
Annotations typographiques au crayon gras. Montages.
[Paris. 1er ou 2 mai 1903]

12.000 €

43. Johan Barthold JONGKIND (1819.1891).
Dessins originaux.

Magnifiques études (recto-verso) des paysages de La Côte-Saint-André réalisées d'un jour sur l'autre par le peintre néerlandais.

La vue du recto, datée du 26 octobre 1879, figure deux corps de ferme bordant une route sur laquelle déambule un passant.

La vue du verso, datée du 27 octobre 1879, représente le même paysage, cette fois-ci esquissé au soleil de l'aube et figurant une charrette entre les deux fermes.

Format : 15,50 x 23,50 cm, à vue.

Jongkind a daté au crayon les deux études : « 26 oct 79 » et du « 27 oct 1879 » et a numéroté le verso, en bas à droite, « 36-18 ».

Cachet de la signature de l'artiste (L.1401) au recto et au verso.

Nous joignons un certificat d'authenticité émis par le comité Jongkind Paris. L'œuvre y est référencée sous le numéro GG02297D.

Aquarelles et traits de crayon sur papier.
La Côte-Saint-André. Octobre 1879.

6.500 €


26 OCt 79


27 OCt 1879

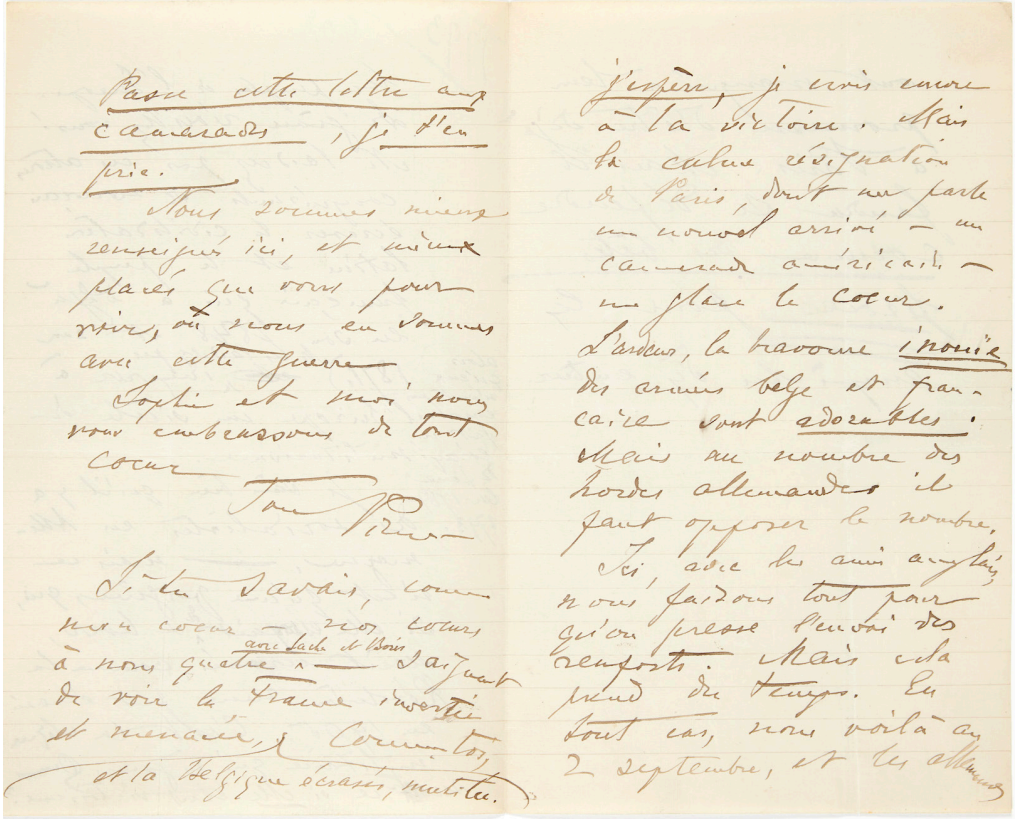
44. Pierre KROPOTKINE.
Lettre autographe signée à Jean Grave.

Lettre célèbre et bouleversante réunissant les deux futurs co-auteurs du Manifeste des Seize appelant à l'union sacrée contre l'agression allemande.

Avec une rhétorique implacable, une virulence dans l'expression et la force de l'indignation, le chantre de l'anarchie rédige une lettre aux allures de manifeste.
Un an et demi plus tard, en février 1916, Pierre Kropotkine et Jean Grave enverront le texte qu'ils ont rédigé ensemble appelant à l'union sacrée contre l'Allemagne connu sous le nom de Manifeste des Seize – en, raison du nombre des signataires.

« Mon bien cher Jean, Je reçois à l'instant ta lettre. Mon cœur s'est serré de douleur en la lisant. Dans quel monde d'illusions vivez-vous pour parler de la paix ? Les conditions de la paix seront imposées par le vainqueur. Et, avec la Belgique conquise, les armées allemandes à 100 kilomètres de Paris, amenant des canons nouveaux de 425 mm (17 pouces de diamètre à la gueule), et vos forts faits pour résister seulement aux canons de 275 mm au maximum 30 cm, avec une armée de Huns à vos portes se battant comme des diables et foulant toutes les règles d'humanité, toi tu me parles de la paix !!
Mais penses donc d'abord à battre cette armée, à reconquérir la Belgique, livrée à feu et sang, à défendre Paris. Vite, vite, devisez et fondez des canons de 50 cm et mettez-les, en les trainant tous – vieux, femmes et enfants – pour les placer en position sur les hauteurs au Sud de Paris pour attaquer les Huns par derrière.
Vite, vite, apprenez à démonter leurs aéroplanes, tanks, et à massacrer les envahisseurs – partout. La Belgique envahie, le droit international n'existe plus.
Mais on ne vous dit donc rien de ce qui se passe en Belgique – et vous continuez à rêver. Je parie que vous comptez sur les Russes, et que personne de vous n'a mesuré sur une carte la distance depuis … à Berlin (600 km) et compris que rien que pour une promenade cela prendrait déjà 40 jours de marche. Mais les Allemands sauront défendre Berlin, ils sauront transformer ces 40 jours en 80, alors même que ce serait une … succession de victoires pendant 3 mois ! Et voilà un mois passé et les Russes ne sont pas encore sortis de la Prusse orientale ce qui ne permet pas aux armées marchant sur … de sortir de la Pologne !
Armez-vous ! Faites un effort surhumain – c'est comme cela seulement que la France reconquérira le droit et la force d'inspirer de sa civilisation, de ses idées de liberté, de communisme, de fraternité les peuples de l'Europe.
De grâce réveillez-vous ! Ne laissez pas ces atroces conquérants de nouveau écraser la civilisation latine et le peuple français qui a déjà eu son 1848 et son 1871, alors qu'eux n'ont pas encore ni fait ni essayé de faire leur 1789-1793. Ne les laissez pas imposer à l'Europe un siècle de militarisme.
Je sais bien qu'il y a des socialistes en Allemagne – mais ce n'est qu'une poignée, qui, si elle essayait de se lever, serait écrasée comme la Révolution russe fut écrasée en 1905. C'est la clique militaire qui règne. Que serait-ce si elle était victorieuse ?
Passe cette lettre aux camarades, je t'en prie.
Nous sommes mieux renseignés ici, et mieux placés que vous pour voir où nous en sommes avec cette guerre. Sophie et moi nous vous embrassons de tout cœur. Ton Pierre.

Si tu savais comme mon cœur – nos cœurs à nous quatre avec Sacha et Boris – saignent de voir la France investie et menacée, et la Belgique écrasée, mutilée. Comme toi, j'espère, je crois encore à la victoire. Mais la calme résignation de Paris, dont me parle un nouvel arrivé – un camarade américain – me glace le cœur.
L'ardeur, la bravoure inouïe des armées belge et française sont adorables. Mais au nombre des hordes allemandes il faut opposer le nombre.
Ici, avec les amis anglais, nous faisons tout pour qu'on presse l'envoi des renforts. Mais cela prend du temps. En tout cas, nous voilà au 2 septembre, et les Allemands ont manqué à leur promesse d'être déjà à Paris. Mais il faudra se défendre comme des bêtes féroces [dernier mot souligné trois fois] pour les empêcher d'y entrer.



Sept pages ½ in-12°.
Brighton, 2 septembre 1914.

12.000 €

45. Jacques MAJORELLE
Lettre autographe signée.

« Je suis terriblement dérangé, étant devenu, par mon jardin et ma peinture, une des curiosités de Marrakech. »

Magnifique lettre du peintre orientaliste relative au Maroc, à sa peinture et à son sublime jardin de Marrakech. Jacques Majorelle se montre très sombre quant à la situation économique et sociale du Maroc qui avait accédé à son indépendance trois ans plus tôt. Confessant être devenu « une des curiosités de Marrakech » grâce à sa peinture et à son jardin, il s'enquiert de nouvelles plantations pour ce dernier.

« Mon cher Maurice, Il apparaît d'après vos 2 dernières lettres que vous rencontrez certaines difficultés à vous installer. Je ne vous cache pas que je l'avais prévu. Nous nous sommes concertés avec Bertrand sur les possibilités qu'il pouvait y avoir à vous trouver quelque chose ici et il a été comme moi, vu la situation qui empire, d'avis que c'était reprendre avec 50% de chances en moins, ce que vous aviez dû abandonner. Je pense donc que ce serait une erreur de vous leurrer sur l'éventualité d'un retour au Maroc. ***Ce pays n'est pas près de retrouver l'ordre, la sagesse et surtout l'état d'esprit qui permettrait un redressement économique.***

Les nouveaux gouvernants pataugent *avec de grandes phrases, de grands discours, et cachent derrière un patriotisme factice, une lutte acharnée pour leurs intérêts personnels.* ***Le Maroc s'est vidé de sa substance en nous obligeant à céder la place.*** *Ceux qui restent doivent se débrouiller avec les miettes de ce qui reste de l'œuvre française. C'est un triste spectacle.*

Je suis dans un état de santé très précaire. Avec des hautes et des bas. ***Comme il ne me reste plus une toile, il est indispensable que je retravaille****, mais ce n'est pas au rythme de jadis,* ***et je suis terriblement dérangé, étant devenu, par mon jardin et ma peinture, une des curiosités de Marrakech****. J'ai l'insigne honneur d'avoir à répondre à des interviews. Les journalistes étant nombreux à cause de Churchill et des Walter [la célèbre collectionneuse Domenica Walter].*

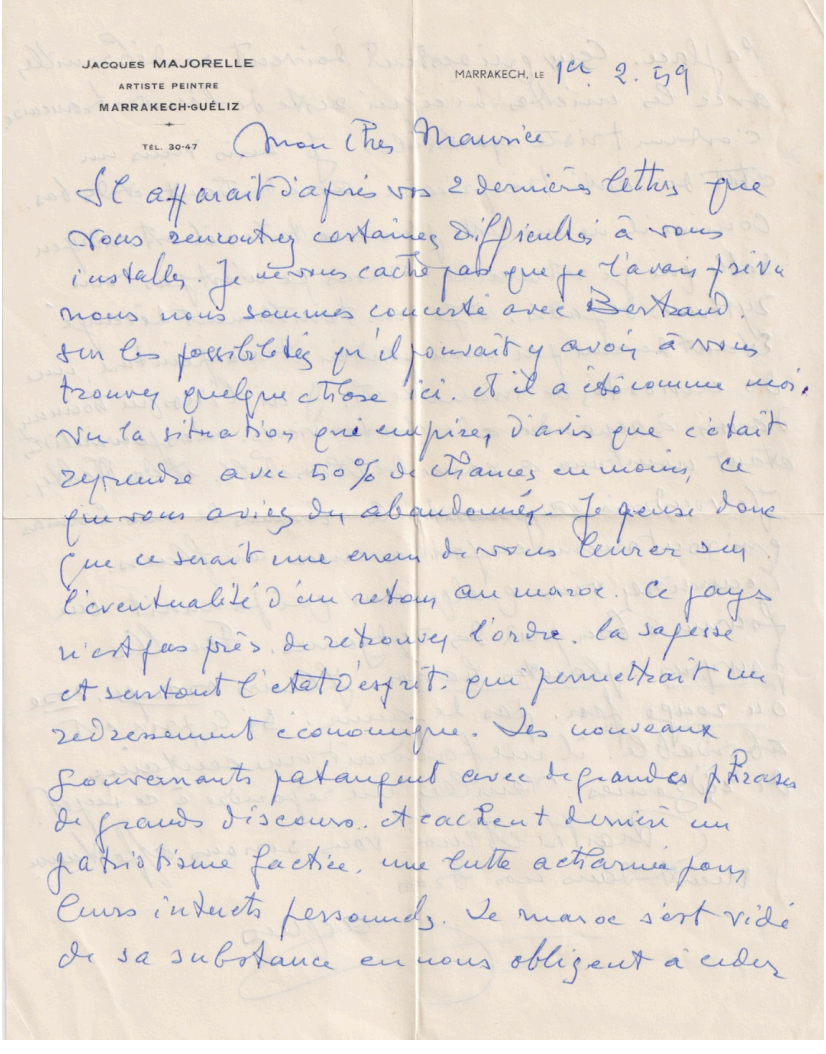
Je voudrais augmenter le volume de mes Carmas qui sont même en janvier encore en fleurs. Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait me fournir à bon prix les rhizomes. ***Feuilles pourpres, plantes basses, fleurs orange, rose ou rouge feu, pas de jaune… »***

En 1923, Jacques Majorelle fait l'acquisition d'un hectare et demi de terres au nord-ouest de la médina de Marrakech et y fait construire sa villa, puis agrandit son terrain afin de créer son propre jardin botanique. En 1931, il commande à l'architecte français Paul Sinoir un atelier d'artiste de style Art déco et en couvre les façades de ce bleu électrique qui porte désormais son nom, le « bleu Majorelle ».

Autour de la demeure, il développe une œuvre d'art vivante : Le jardin Majorelle. Composé de plantes exotiques et d'espèces rares – cactus, yuccas, bananiers, cocotiers, palmiers, bambous, plantes aquatiques – le jardin constitue l'un des plus beaux tableaux naturels de la ville.

En 1923, Jacques Majorelle fait l'acquisition d'un hectare et demi de terres au nord-ouest de la médina de Marrakech et y fait construire sa villa, puis agrandit son terrain afin de créer son propre jardin botanique. En 1931, il commande à l'architecte français Paul Sinoir un atelier d'artiste de style Art déco et en couvre les façades de ce bleu électrique qui porte désormais son nom, le « bleu Majorelle ».

Autour de la demeure, il développe une œuvre d'art vivante : Le jardin Majorelle. Composé de plantes exotiques et d'espèces rares – cactus, yuccas, bananiers, cocotiers, palmiers, bambous, plantes aquatiques – le jardin constitue l'un des plus beaux tableaux naturels de la ville.



JACQUES MAJORELLE
ARTISTE PEINTRE
MARRAKECH-GUÉLIZ
TÉL. 30-47

MARRAKECH, LE 1er 2. 59

Mon Cher Maurice

Il apparaît d'après vos 2 dernières lettres que vous rencontrez certaines difficultés à vous installer. Je ne vous cache pas que je l'avais prévu. Nous nous sommes concertés avec Bertrand sur les possibilités qu'il pouvait y avoir à vous trouver quelque chose ici. Il a été comme moi, vu la situation qui empire, d'avis que c'était reprendre avec 50% de chances en moins, ce que vous aviez dû abandonner. Je pense donc que ce serait une erreur de vous leurrer sur l'éventualité d'un retour au Maroc. Ce pays n'est pas près de retrouver l'ordre, la sagesse et surtout l'état d'esprit qui permettrait un redressement économique. Les nouveaux gouvernants pataugent avec de grandes phrases de grands discours et cachent derrière un patriotisme factice, une lutte acharnée pour leurs intérêts personnels. Le Maroc s'est vidé de sa substance en nous obligeant à céder

Deux pages in-4° sur papier à son en-tête.
« Jacques Majorelle. Artiste peintre. Marrakech – Guéliz ».
Marrakech. 1er février 1959.

4.500 €

46. Albert MARQUET

Dessin original - Chemin côte fleurie.

Mine de plomb sur papier fort.
Titrée, datée « 20.4.26 » et signée de son monogramme.

Ce dessin figure une vue plongeante de Trouville-sur-Mer, sa plage ainsi que son sémaphore.

Cette vue a été réalisé depuis le chemin côte fleurie d'Hennequeville, actuel quartier sur les hauteurs de la ville.



Format : 13 x 20 cm.
Encadrement de bois brun : 29,7 x 37,7 cm.

4.200 €

47. Pierre MOLINIER
Photographie originale – Autoportrait.

Tirage argentique d'époque sur Agfa doux. Bordeaux. 1965.

Rare épreuve de la série *L'œuvre le peintre et son fétiche.*

Pierre Molinier, portant corset, bas résilles et porte-jarretelles, pose devant l'une de ses toiles les plus provocatrices : *Oh Marie mère de Dieu.*

Légendes et cachet au dos.



Tirage de l'artiste, de parfaite qualité, présenté dans un encadrement à baguettes argentées
Format épreuve : 16,80 x 12 cm / Format encadrement : 29 x 23 cm

1.500 €

48. Robert de MONTESQUIOU
Lettre autographe signée à Jean Lorrain.

« J'ai pris votre peine. »

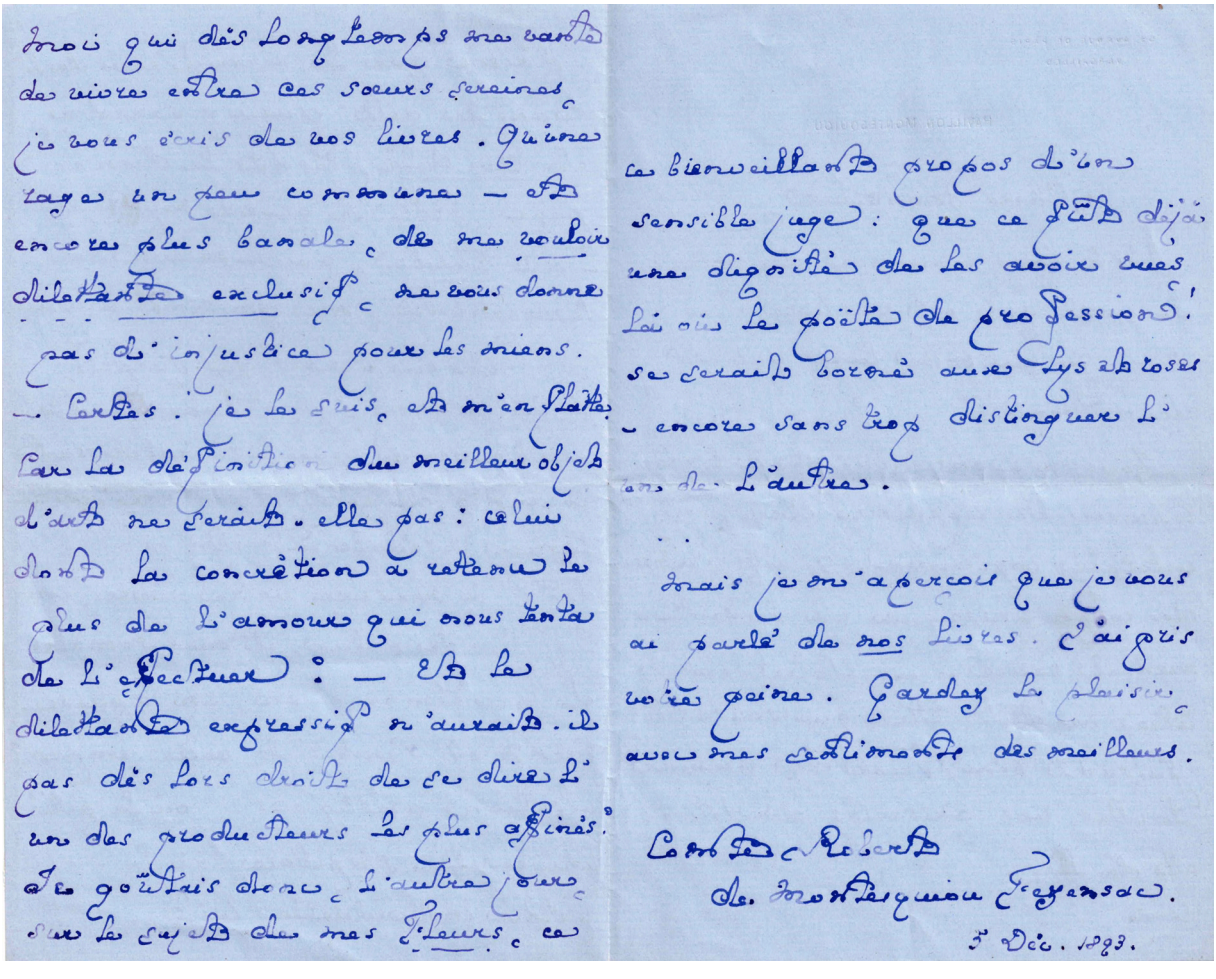
D'un dandy à l'autre : Robert de Montesquiou salue avec emphase et lyrisme le recueil décadentiste de nouvelles de Jean Lorrain, *Buveur d'âmes*, publié chez Charpentier en 1893.

« Cher Monsieur, J'ai à vous remercier de votre souvenir qui est mon livre ; – dirai-je de votre livre qui est mon souvenir ? Tous, n'avons-nous pas à remémorer, repuiser et réépuiser dans son intitulé ingénieux, quelque ivresse de coupe animique et de sentimental calice ? Votre second titre ne doit être que sous-titre faisant bénéficier du premier toutes nos griseries de délices et de lies.

J'aime que le verre d'eau de l'Évangile ait paru sourdre ; et Au-delà (dont la dernière page frôle le grand mystère) – et Laide qui les mieux en témoignent, me plaisent le plus. Je ne serais pas surpris à de certains signes bienveillants et bienvenus que le rafraichissant courant de cette goutte d'eau de Lazare n'édulcorât et n'attendrît à mesure votre œuvre, en laquelle je salue, il me semble, de par comparaison, un apaisement où s'embellit votre improvisation prestigieuse, où la pitié universelle s'apitoie, où la sympathie individuelle luit.

Moi qui dès longtemps me vante de vivre entre ces sœurs sereines, je vous écris de nos livres. Qu'une rage un peu commune – et encore plus banale, de me vouloir dilettante exclusif, ne vous donne pas d'injustice pour les miens – certes. Je le suis et m'en flatte. Car la définition du meilleur objet d'art ne serait-elle pas : celui dont la concrétion a retenu le plus de l'amour qui nous tenta de l'effectuer ? Et le dilettante expressif n'aurait-il pas dès lors droit de se dire l'un des producteurs les plus affinés ? Je goûtais donc, l'autre jour, sur le sujet de mes Fleurs, ce bienveillant propos d'un sensible juge : que ce fut déjà une dignité de les avoir vues là où le poëte de profession se serait borné aux lys et roses – encore sans trop distinguer l'un de l'autre. Mais je m'aperçois que je vous ai parlé de vos livres. J'ai pris votre peine. Gardez le plaisir avec mes sentiments les meilleurs. Comte Robert de Montesquiou Fezensac. »

Montesquiou et Jean Lorrain évoluèrent dans le même univers littéraire et mondain de la fin du XIX[e] siècle, entre admiration et rivalité. Lorrain fut fasciné par la personnalité et l'esthétique de Montesquiou, qui inspira notamment certains de ses personnages. Montesquiou, de son côté, suivait attentivement l'œuvre de Lorrain et lui témoignait une réelle estime littéraire, comme le montre le présente lettre. Leur relation se dégrada toutefois progressivement, Lorrain se montrant ensuite très critique et satirique envers Montesquiou. Ils demeurèrent ainsi deux figures proches et concurrentes du monde décadent, oscillant entre fascination, estime, jalousie et hostilité.



Quatre pages in-12° sur papier bleu à son adresse.
Trace d'onglet sur le 4e feuillet.
Versailles. 5 décembre 1893

600 €

49. Jean MOULIN
Photographie originale.

Le plus célèbre portrait du résistant. Montpellier. 1940.

Extraordinaire et très rare tirage argentique d'époque et de première génération (1940) sur papier cartoline mat satiné.
Photographie de Marcel Bernard.

Cliché de parfaite provenance : ancienne propriété de Laure Moulin (1892.1974), sœur du résistant, il fut offert par cette dernière au couple de résistants Jacques et Germaine Ameye, et dédicacé au verso :

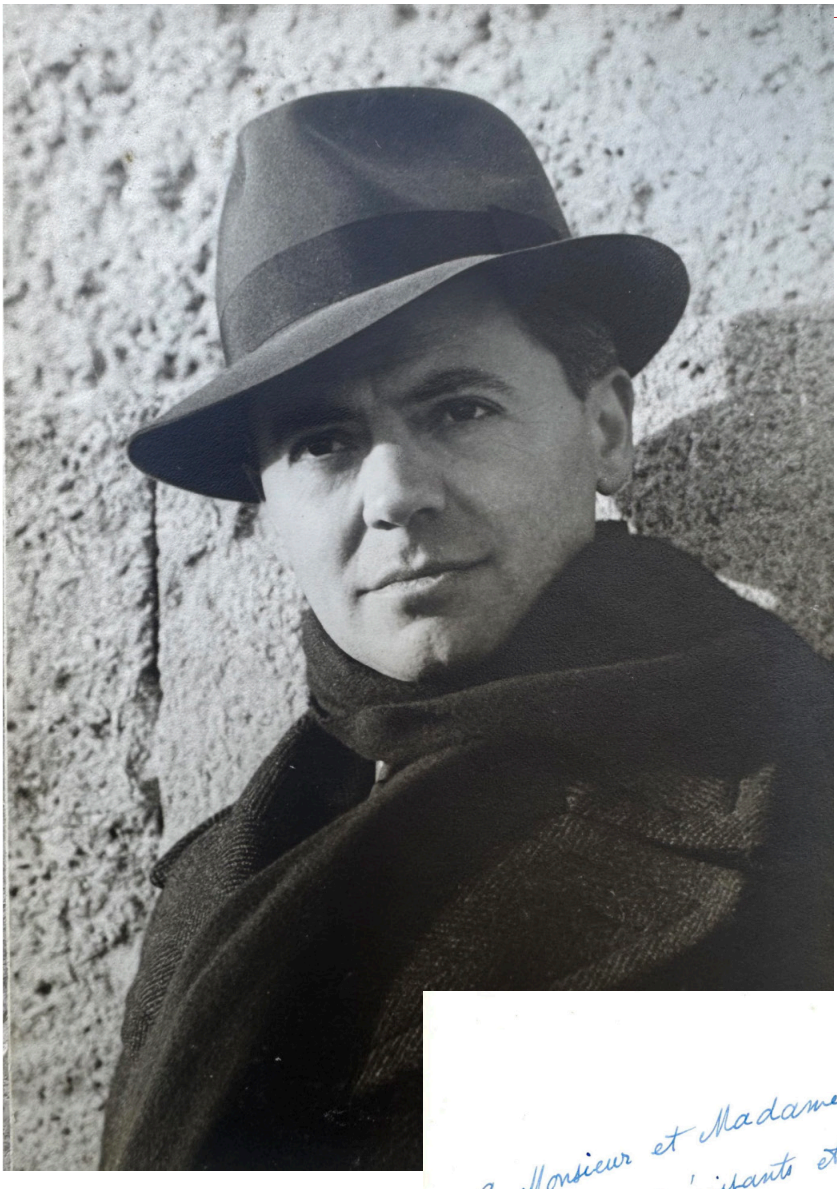
« à Monsieur et Madame Ameye, ardents Résistants et gaullistes de gauche. En grande communion d'idées et en toute amitié. L. Moulin ».

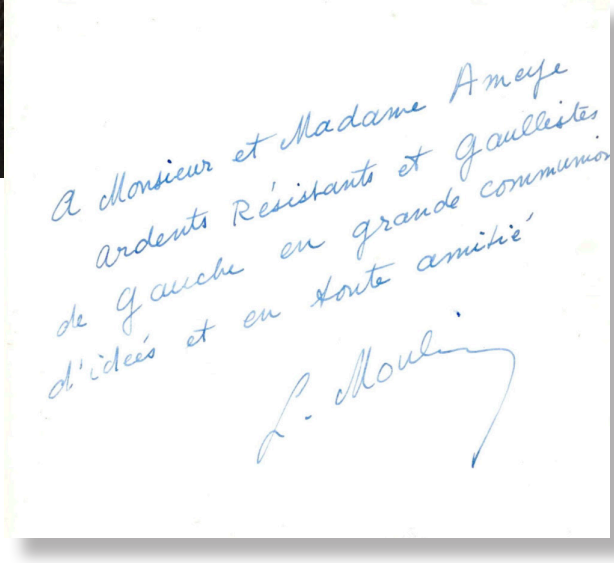
Germaine Ameye (1924.2008), fille du poète Goerges Noguier, prit part à la Résistante au sein du Mouvement de Libération National. Son mari, Jacques Ameye, fut réfractaire au STO et maquisard. Après la guerre, le couple s'installa à Montpellier dans le milieu enseignant. Après la guerre, Germaine Ameye se lia d'une étroite amitié avec Laure Moulin, dans le cadre de leur activité d'enseignement et de leur engagement gaulliste commun.

Cette photographie de Jean Moulin a contribué à nourrir la légende du héros de la Résistance. Antérieure à l'Occupation, elle a été choisie par sa sœur pour la cérémonie du transfert de ses cendres au Panthéon, le 19 décembre 1964 et utilisée par elle, en 1969, en première de couverture de la biographie consacrée à son frère.

Certains exégètes (dont Laure Moulin elle-même) avaient initialement daté cette épreuve postérieurement à sa tentative de suicide du 17 juin 1940, pour expliquer que son écharpe aurait dissimulé sa vilaine cicatrice. Il n'en est rien. Les circonstances sont maintenant connues : venu passer quelques jours chez sa mère et sa sœur à Montpellier mi-février 1940, Jean Moulin est pris en photo par son ami d'enfance Marcel Bernard, aux Arceaux, près de la Promenade du Peyrou.

Cette photographie est aussi l'histoire d'une amitié. Marcel Bernard a été le camarade de jeu du jeune Moulin sur le Champ de Mars à Béziers. Ayant perdu son grand-frère, Marcel a reporté l'affection fraternelle sur son ami d'enfance.
Très posée, et la trouvant trop figée, la photographie ne fut pas du goût de Jean Moulin, insatisfait du cliché de son ami Marcel : « Ce n'est pas bien brillant pour un virtuose comme lui » (lettre du 12 mars 1940). Quel que fut le point de vue du résistant sur cette prise de vue, elle demeure aujourd'hui l'incarnation de la grandeur de cet homme mort pour la France.





Format 18 x 12 cm.
État parfait.

Vendu

50. Joséphin PELADAN

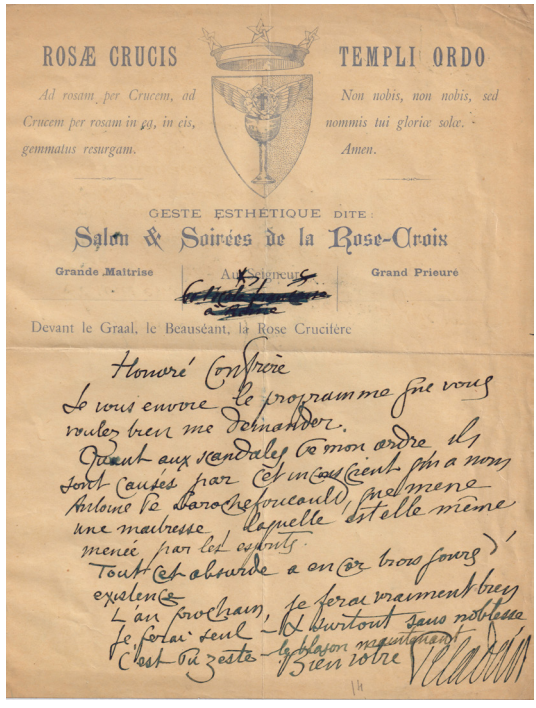
Lettre autographe signée à un confrère.

« Quant aux scandales de mon ordre, ils sont causés par cet inconscient qui a nom Antoine De Larochefoucauld... »

Joséphin Péladan se désole de la tournure prise par son premier Salon de la Rose-Croix et ne manque pas de critiquer sévèrement son mécène, Antoine de La Rochefoucauld et l'influence néfaste de sa maîtresse Eugénie Dubois.

« Honoré Confrère, Je vous envoie le programme que vous voulez bien me demander. ***Quant aux scandales de mon ordre, ils sont causés par cet inconscient qui a nom Antoine De Larochefoucauld, que mène une maîtresse, laquelle est elle-même menée par les esprits.*** *Tout cet absurde a encor trois jours d'existence. L'an prochain, je ferai vraiment bien, je ferai seul & surtout sans noblesse. C'est du reste le blason maintenant. Bien votre. Péladan »*

En 1892, financé Antoine de La Rochefoucauld, Joséphin Péladan organise le premier Salon de la Rose-Croix dans les locaux de la célèbre galerie parisienne Durand-Ruel. Soixante artistes français et étrangers y exposent leurs œuvres que 22 000 visiteurs viennent admirer au son du prélude de Parsifal. Péladan se passionne en effet pour la musique de Richard Wagner qui constitue, à ses yeux, *« une thérapeutique pour désintoxiquer la France de son matérialisme »*.


ROSÆ CRUCIS
Ad rosam per Crucem, ad Crucem per rosam in ea, in eis, gemmatus resurgam.
TEMPLI ORDO
Non nobis, non nobis, sed nomnis tui gloriæ sole. Amen.
GESTE ESTHÉTIQUE DITE :
Salon & Soirées de la Rose-Croix
Grande Maîtrise
Grand Prieuré
Devant le Graal, le Beauséant, la Rose Crucifère
Honoré Confrère
Je vous envoie le programme que vous voulez bien me demander.
Quant aux scandales de mon ordre ils sont causés par cet inconscient qui a nom Antoine de Larochefoucauld, que mène une maîtresse, laquelle est elle-même menée par les esprits.
Tout cet absurde a encor trois jours d'existence.
L'an prochain, je ferai vraiment bien
Je ferai seul — & surtout sans noblesse
C'est du reste le blason maintenant.
Bien votre

Ce premier salon marquera le point de rupture entre «le Sâr» et son mécène : le conflit opposant ces deux ego, d'abord d'ordre sensible - le comte supportant mal l'autoritarisme du «Sâr» - devient rapidement idéologique lorsque La Rochefoucauld se tourne vers le spiritisme sous l'influence de sa compagne Eugénie Dubois. Jugeant ces pratiques hérétiques, Péladan exclut son principal soutien financier et choisit de continuer seul, privant son mouvement d'une aide matérielle majeure.

Une page in-4° sur un rare papier à en-tête rosicrucien.
Sans lieu ni date. [Avril 1892]

700 €

51. PABLO PICASSO
LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À JEAN COCTEAU.

« J'ai trouvé à Rome un musée (plein des sculptures nègres) que personne connaissais ici. »

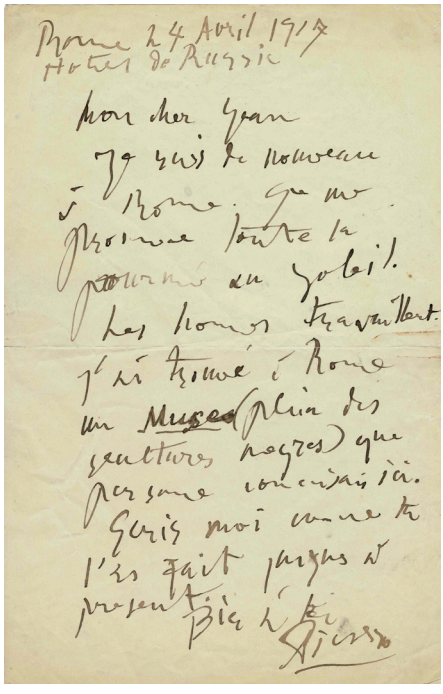
Séjournant à Rome pour les préparatifs du ballet *Parade* - écrit par Jean Cocteau - Picasso se réjouit auprès de son ami de la dolce vita italienne et des «sculptures nègres» découvertes dans un musée de la ville éternelle.

« Mon cher Jean, Je suis de nouveau à Rome. ***Je me promène toute la journée au soleil.*** *Les hommes travaillent.* ***J'ai trouvé à Rome un musée (plein des sculptures nègres) que personne connaissais ici.*** *Écris-moi comme tu l'as fait jusqu'à présent. Bien à toi. Picasso »*

Pablo Picasso posa pour la première fois ses valises en Italie, à Rome, en février 1917. Jean Cocteau lui avait en effet demandé de l'accompagner pour œuvrer à la production du ballet *Parade*, inspiré de l'un de ses poèmes ; Picasso étant chargé de la réalisation des décors. La pièce devait être mise en scène par les Ballets russes de Serge de Diaghilev dont la compagnie se trouvait à Rome.

Ce périple italien (Rome, Naples, Pompéi) fit figure de voyage initiatique pour Picasso qui, outre les «sculptures nègres» ici évoquées, découvre, fasciné, les œuvres de la Renaissance italienne in situ qui lui inspirèrent une peinture monumentale : le rideau de scène de *Parade*, véritable signature visuelle du ballet, marquant les débuts de sa période néo-classique (Œuvre aujourd'hui conservée Centre Pompidou).

C'est par ailleurs en cette même ville de Rome que Picasso découvrit l'artiste Olga Khokhlova qui répétait le rôle de Félicita dans les studios de la Piazza Venezia. Séduit par sa beauté, l'artiste entreprit une cour assidue auprès de celle qui devint son épouse en juillet 1918.


Rome 24 Avril 1917
Hôtel de Russie
Mon cher Jean
Je suis de nouveau
à Rome. Je me
promène toute la
journée au soleil.
Les hommes travaillent.
J'ai trouvé à Rome
un Musée (plein des
sculptures nègres) que
personne connaissais ici.
Écris moi comme tu
l'as fait jusqu'à
présent. Bien à toi
Picasso

Une page grand in-8° à l'encre brune.
Rome. Hôtel de Russie. 24 avril 1917.

18.000 €

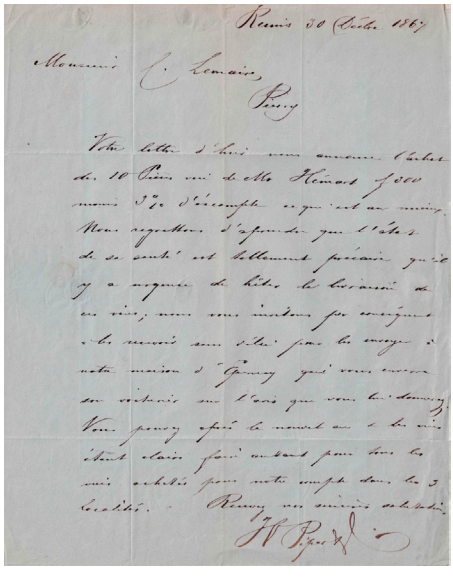
52. Henri-Guillaume PIPER
Lettre autographe signée à Monsieur Lemaire

« Il y a urgence de hâter sa livraison de ces vins. »

Henri-Guillaume Piper, fondateur de la Maison Piper-Heidsieck, organise une livraison de ses vins de Champagne à son client M. Hémart.

« Votre lettre d'hier nous annonce l'achat des 10 pièces venu de M. Hémart. 300 francs moins 3% d'escompte ce qui est au mieux. Nous regrettons d'apprendre que l'état de sa santé est tellement précaire ***qu'il y a urgence de hâter sa livraison de ces vins.*** *Nous vous invitons par conséquent à les recevoir sans délai pour les envoyer à notre maison d'Épernay qui vous enverra son voiturier sur l'avis que vous lui donnerez.* ***Vous pouvez après le nouvel an et les vins étant clairs faire autant pour tous les vins achetés pour notre compte dans les 3 localités.*** *Recevez mes sincères salutations. »*

En 1785, à Reims, Florens-Louis Heidsieck fonde la Maison de négoce de draps et de vins de Champagne Heidsieck & Cie. À la mort de Florens-Louis Heidsieck, en 1828, Christian Heidsieck, son neveu et successeur, s'associe avec Henri-Guillaume Piper. Il mourut en 1835 et Henri-Guillaume Piper épousa sa veuve en 1838. Le nom Piper-Heidsieck naquit de cette union.
Des princes de Habsbourg aux empereurs de Chine, quatorze cours royales ou impériales accordent alors à la Maison Piper-Heidsieck le privilège de « fournisseur patenté ». À travers le monde, toute la bonne société désire « le vin de Piper, élaboré par Heidsieck ».



Une page grand in-4°. Adresse et oblitérations postales.
Reims. 30 décembre 1867.

1.500 €

53. Camille PISSARRO

Dessins originaux - Les charrieurs d'eau / Homme au chapeau.

Très belle scène de genre figurant, sur le recto, deux hommes évacuant de l'eau de tonneaux stockés sur une charrue.

Au verso : une esquisse d'un homme au chapeau vu en plongée.

Provenance :
Galerie Paul Vallotton. Lausanne, nº 8513 (d'après l'étiquette au dos).
Revu par André Schoeller, Paris, 31 octobre 1946, nº 246 (d'après l'étiquette au dos).
Collection privée suisse.



Crayon et encre noire sur papier tiré d'un carnet.
Dessins recto-verso, estampillés « C.P » (L613B) sur le recto.
Format 11 x 19 cm.

9.500 €

54. Marcel PROUST
Lettre autographe signée

« Je ne suis pas un auteur arrivé, mais un homme fini. »

Émouvante et tragique lettre de Marcel Proust éprouvé par ses crises d'asthme et son traitement morphinique. L'auteur annonce la parution du *Côté de Guermantes* et évoque trois de ses proches amis : Robert de Monterquiou, Robert de Flers et Madeleine Lemaire. Il clôt sa missive, las, mourant, tel un augure de crépuscule.

« Mon cher ami, Je vous écris très difficilement car j'ai été repris de mes crises d'asthme avec une violence inconnue ; pour la 1ère fois de ma vie on me pique à la morphine, mais cela ne les calme pas, et me laisse seulement très abruti.

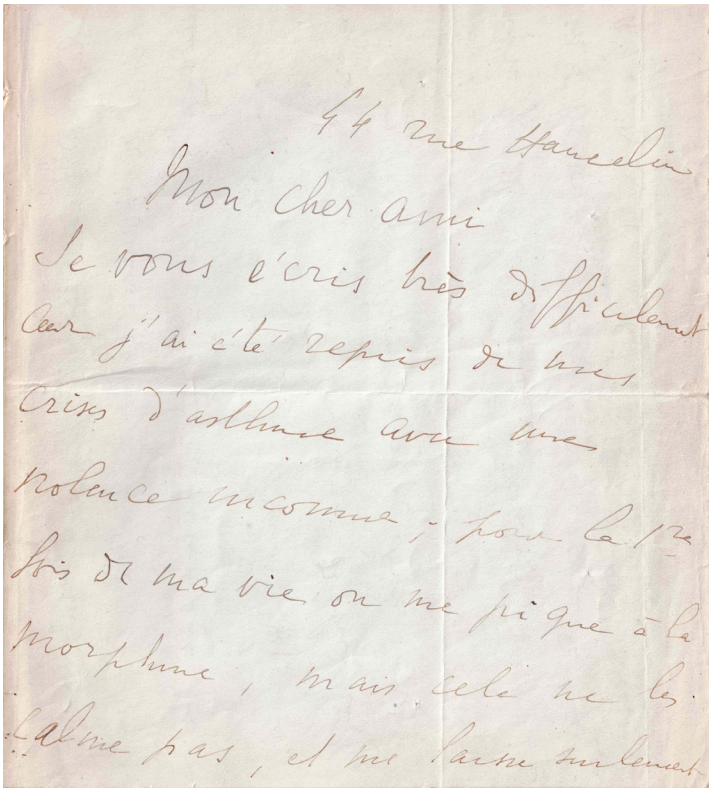
Je ne peux regretter mes souffrances car elles viennent vraisemblablement d'être sorti [sic] la semaine dernière «de jour» pour faire avoir une bourse de 12000 francs à un écrivain méritant de toutes façons. - Je vous dis que je vous écris ; non je vous réponds, car je n'ai pu lire un traitre mot de votre lettre. Vous et moi avons remplacé l'écriture par le dessin, le mien est affreux, le vôtre ravissant, mais pas plus déchiffrable.

Si vous voyez Montesquiou, soyez assez bon pour lui dire mon pitoyable état afin qu'il m'excuse. *Je suppose que c'est à [Henri] Vonoven que je dois la note du Figaro. J'aurais été heureux qu'on dise que pendant que j'étais fait chevalier, mon frère, le professeur Proust, chirurgien en chef de la 10e armée pendant la guerre, était promu officier. C'est sans doute trop tard. Peut-être l'apparition [sic] du Côté de Guermantes que je vous enverrai ces jours-ci (dès qu'il sera paru) permettra-t-elle ce rappel. Mais vous avez peut-être suivi Flers au Gaulois. Dans ce cas ce serait bien plus facile. Cher ami, si vous vous souvenez que je vous ai « levé « l'été dernier (la fatigue m'empêche brusquement de finir ma lettre). En un mot* ***j'ai une envie folle que cette affreuse crise d'asthme passée vous veniez diner près de mon lit, ou bien au Ritz, et puis que cela continue.*** *Tendrement à vous. Marcel.*

On n'a pas le droit d'être mourant. *Montesquiou m'a écrit que ce n'était pas ma santé qui m'avait empêché de le voir depuis 15 ans. Et Me Lemaire m'écrit que si* ***je n'entretiens pas de correspondance régulière avec elle, c'est que je suis un auteur arrivé. Je ne suis pas un auteur arrivé, mais un homme fini,*** *consolé s'il vous voit qq fois. »*

Six pages in-12° carré.
[Paris]. 44 rue Hamelin. [Septembre 1920].
Lettre inédite

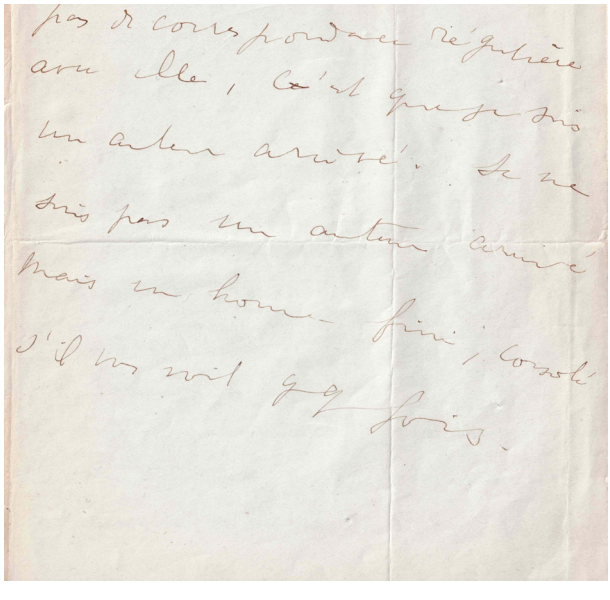
15.000 €



64 rue Hauteclin

Mon cher ami

Je vous écris très difficilement car j'ai été repris de mes crises d'asthme avec une violence inconnue jusqu'à la 1re fois de ma vie on me pique à la morphine, mais cela ne les calme pas, et me laisse tellement



pas de correspondance régulière avec elle, c'est que je suis un autre arrivé. Je ne suis pas un autre arrivé mais un homme fini, complètement fini, si on veut bien.

55. Jean RACINE

Lettre autographe signée à François-Henri de Montmorency-Bouteville, Maréchal de Luxembourg.

« … l'histoire n'en doit pas perdre une syllabe … »

Précieuse lettre autographe signée de Racine, poète et historiographe de Louis XIV, au ton exalté, adressée au vainqueur de la bataille de Neerwinden, le Maréchal de Luxembourg.

D'une plume fluide et moderne, Racine décrit, au fil de ces quatre pages merveilleuses, les saveurs du triomphe militaire et nous invite aux côtés du Roi-Soleil, de madame de Maintenon, de Nicolas Boileau, du comte d'Artagnan, etc., dans les salons de la Cour.

Il convient de préciser ici l'exceptionnelle rareté des lettres de Jean Racine.
Au-delà du don fait par Louis Racine (son fils cadet) à la Bibliothèque du roi en 1756 d'un ensemble restreint de manuscrits et d'ouvrages de son père (aujourd'hui conservé à la B.N.F), le nombre de lettres du poète parvenues jusqu'à nous est des plus infimes. Celles, de surcroît, portant sa signature relèvent de l'exception.

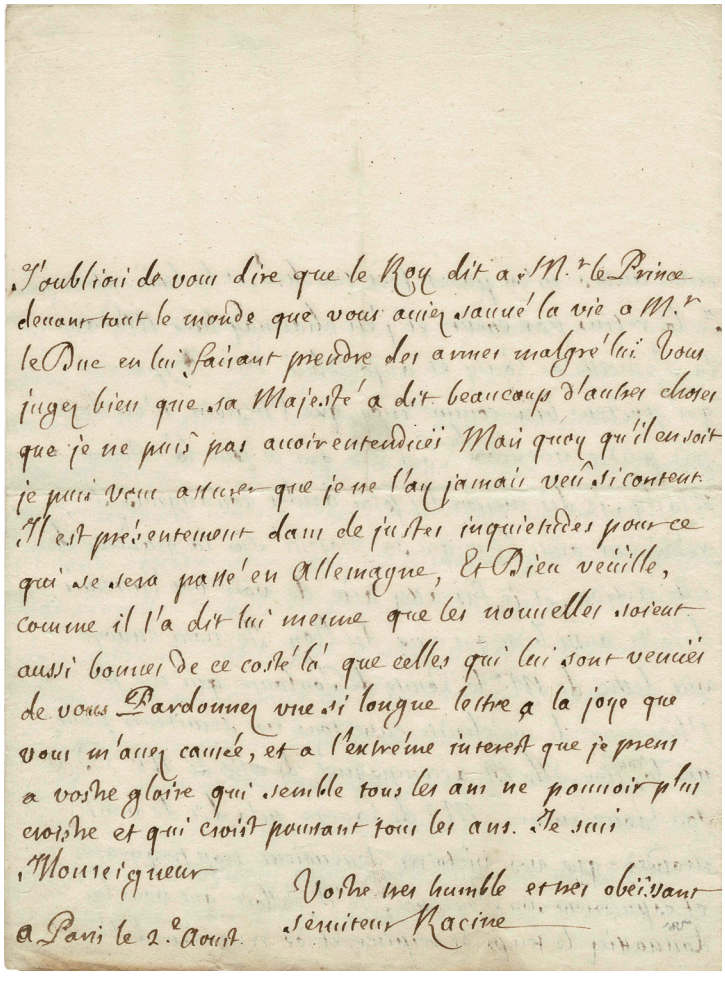
« En attendant que nous soyons instruits par vous-même du détail de votre victoire, trouvez bon, Monseigneur que je vous dise qu'elle est regardée ici comme la plus grande et la plus héroïque action qui se soit passée à la guerre. *Vous avez vaincu non seulement des ennemis fort braves et fort aguerris, mais même des ennemis qui combattaient en désespérés, et qui se voyaient dans la nécessité ou de faire une défense extraordinaire ou de voir périr toute leur armée. Je vois bien que c'est ce qui a causé cette opiniâtreté avec laquelle ils vous ont disputé leurs retranchements, et qui vous a obligé de donner sept batailles pour une. Mais, Monseigneur,* ***le scrupule me prend d'oser parler devant vous de choses si élevées*** *au-dessus de moi.*

Je ferai mieux de vous raconter simplement ce que j'en ai ouï dire au Roi même. Il ne parla d'autre chose tout hier. *Il répéta plusieurs fois que c'était une grande, une glorieuse action. Il parut vous savoir un fort bon gré d'avoir fait autant respecter son Infanterie à ses ennemis qu'ils respectaient déjà sa Cavalerie. Il loua extrêmement et se fit un plaisir d'expliquer vos marches depuis la prise de Huy, et parlant du nombre des morts, il dit que ces grandes actions ne s'exécutaient point sans qu'il en coûtât aux particuliers. Je lui entendis même dire de fort bon cœur : "je voudrais qu'il me vînt d'Allemagne une pareille nouvelle".* ***Enfin, il lut quatre fois en public la lettre que vous lui écriviez par M. d'Artagnan, aussi noble dans sa simplicité aussi belle que l'action même.***

Madame de Maintenon, entre autres, m'en parut fort touchée, et la loua extrêmement. Je la retins par cœur et j'en charmai hier Madame la Princesse de Conti et aujourd'hui Mr Despréaux *[Nicolas Boileau]* ***qui prétend bien comme moi que l'histoire n'en doit pas perdre une syllabe.*** *Tous ceux qui, ce jour-là, étaient à Marly, je dis même les plus avides louangeurs, se récrièrent aussi bien que sa Majesté sur la grandeur de cette action, et je fus assez aise de voir vos ennemis défaits aussi bien que ceux du Roi. Je vous envoie une lettre de Mr le Comte de Toulouse, qui me fit l'honneur de me choisir entre tous vos serviteurs pour me la confier. Elle est accompagnée de celle de Mr d'Ô, son Gouverneur.* ***Mr de Cavoye m'a dit de vous mander que vos victoires devenaient trop fréquentes et épuisaient son éloquence, qu'il fallait que vous lui donnassiez le temps de respirer et de retrouver de l'esprit.***

J'oubliais de vous dire que le Roi dit à Mr le Prince devant tout le monde que vous aviez sauvé la vie à Mr le Duc en lui faisant prendre des armes malgré lui. *Vous jugez bien que sa Majesté a dit beaucoup d'autres choses que je ne puis pas avoir entendues. Mais, quoi qu'il en soit,* ***je puis vous assurer que je ne l'ai jamais vu si content.***

Pardonnez une si longue lettre à la joie que vous m'avez causée, et à l'extrême intérêt que je prends à votre gloire qui semble tous les ans ne pouvoir plus croître et qui croît pourtant tous les ans. *Je suis Monseigneur votre très humble et très obéissant serviteur* **Racine.** *A Paris le 2e août. »*


J'oubliois de vous dire que le Roy dit a M.r le Prince devant tout le monde que vous aviez sauvé la vie a M.r le Duc en lui faisant prendre des armes malgré lui. Vous jugez bien que sa Majesté a dit beaucoup d'autres choses que je ne puis pas avoir entendues. Mais quoy qu'il en soit je puis vous assurer que je ne l'ay jamais veû si content. Il est présentement dans de justes inquiétudes pour ce qui se va passer en Allemagne, Et Dieu veuille, comme il l'a dit lui même que les nouvelles soient aussi bonnes de ce costé là que celles qui lui sont venues de vous. Pardonnez une si longue lettre a la joye que vous m'avez causée, et a l'extrême interest que je prens a vostre gloire qui semble tous les ans ne pouvoir plus croistre et qui croist pourtant tous les ans. Je suis Monseigneur Vostre tres humble et tres obeissant serviteur Racine
A Paris le 2.e Aoust.

Quatre pages in 4° (225 x 165mm)
Paris, le 2 août [1693]

45.000 €

56. Auguste RODIN

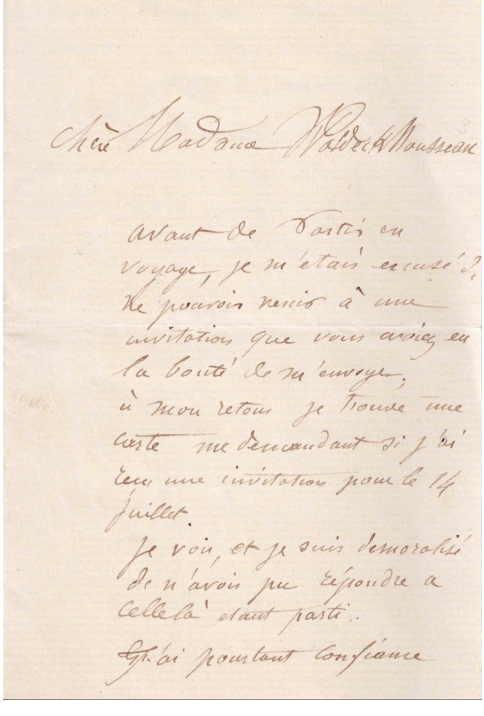
Lettre autographe signée à Marie Waldeck-Rousseau.

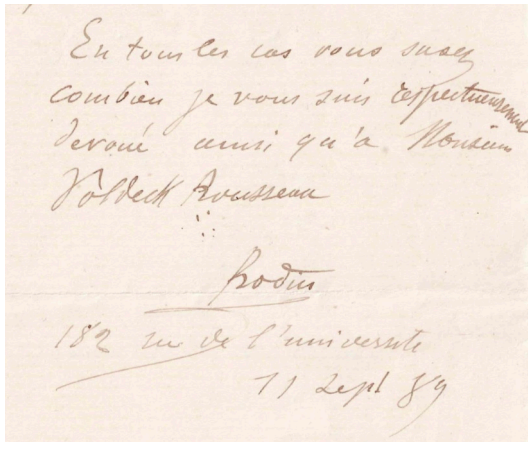
« Votre charmante bienveillance à mon égard ne se démentira pas encore. »

De retour de son voyage en Touraine avec Camille Claudel, Rodin s'excuse auprès de Marguerite Waldeck-Rousseau d'avoir manqué à ses invitations.

« Chère Madame Waldeck-Rousseau, avant de partir en voyage, je m'étais excusé de ne pouvoir venir à une invitation que vous aviez eu la bonté de m'envoyer ; à mon retour je trouve une carte me demandant si j'ai reçu une invitation pour le 14 juillet. Je vois et je suis démoralisé de n'avoir pu répondre à celle-là étant parti. J'ai pourtant confiance et votre charmante bienveillance à mon égard ne se démentira pas encore. En tous les cas vous savez combien je vous suis respectueusement dévoué ainsi qu'à Monsieur Waldeck-Rousseau. Rodin. »

Marie Durvis (1854.1936), belle-fille de Jean-Martin Charcot, avait épousé Pierre Waldeck-Rousseau en décembre 1888.
Rodin entretint, dès les années 1880, des relations suivies avec Pierre Waldeck-Rousseau, figure éminente de la vie politique républicaine et proche des milieux artistiques parisiens. Celui-ci intervint notamment en 1884 en faveur de son Saint Jean-Baptiste, dont il soutint le placement au musée du Luxembourg.





Deux pages in-12°.
Paris. 11 septembre 1889.

950 €

57. YVES SAINT LAURENT
DESSIN ORIGINAL.

Feutres et crayon sur papier. 1970.
Extraordinaire étude de pantalon court brodé et de chemise bustier pour la collection chinoise de 1970.

Le modèle réalisé est conservé au Metropolitan Museum of Art (1978 – 34 5ab)



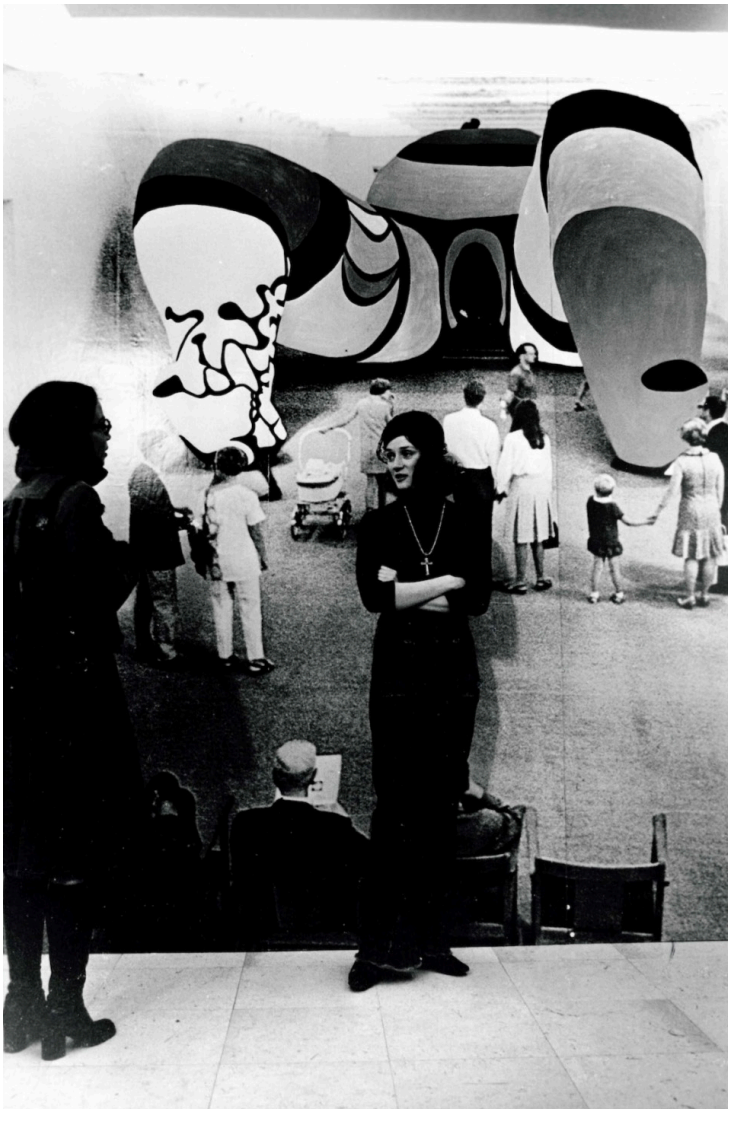
Échantillons de tissus épinglés.
Format : 31,80 x 12,40 cm
Ancienne collection de Georges Tyvaert (1926.2011), chef d'atelier de la Maison Yves Saint Laurent de 1967 à 1991.

12.000 €

58. Niki de SAINT PHALLE

Photographie originale.

Tirage argentique sur papier baryté. 1974.
Magnifique épreuve figurant l'artiste-plasticienne lors d'une exposition à la galerie Iolas, à Paris.
Cachet, annotation et signature du photographe Michel Giniès, au verso.



Dimensions : 30 x 24 cm

850 €

Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme.
Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour !
J'attends.

(n°24 - Émile Zola – J'Accuse… !)

59. [Eugène DELACROIX] George SAND

Lettre autographe signée à Eugène Delacroix.

« Nous avons deux billets pour l'intérieur des Invalides. [...] Le deuil est de rigueur. »

George Sand convie Delacroix à assister à la cérémonie du retour des cendres de l'empereur Napoléon Ier, aux Invalides.

« Cher ami, ***nous avons deux billets pour l'intérieur des Invalides.*** *Maurice ira prendre vous les portera demain matin et vous irez ensemble. Les voitures pourront circuler jusque-là demain, moyennant un itinéraire de la police que nous avons aussi. Maurice sera donc chez vous à 8h ½.* ***Le deuil est de rigueur.****On vous portera du crêpe pour vous deux. – Je crois qu'il faudra être rendu vers 10 h.* ***Si vous n'avez pas la patience d'attendre, du moins vous verrez l'église.*** *Bonsoir,* ***ne vous faites pas écraser et amusez-vous si vous pouvez.*** *A vous de cœur. George. Si vous ne voulez pas y aller, faites dire à Maurice par votre bonne d'aller se promener. »*

Mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821, Napoléon fut inhumé en l'île britannique où sa dépouille reposa durant dix-neuf années. L'Empereur avait demandé, dans un codicille rédigé le 16 avril 1821, de reposer en terre de France. C'est en 1840, que le roi Louis-Philippe obtint de l'Angleterre la restitution de son corps.

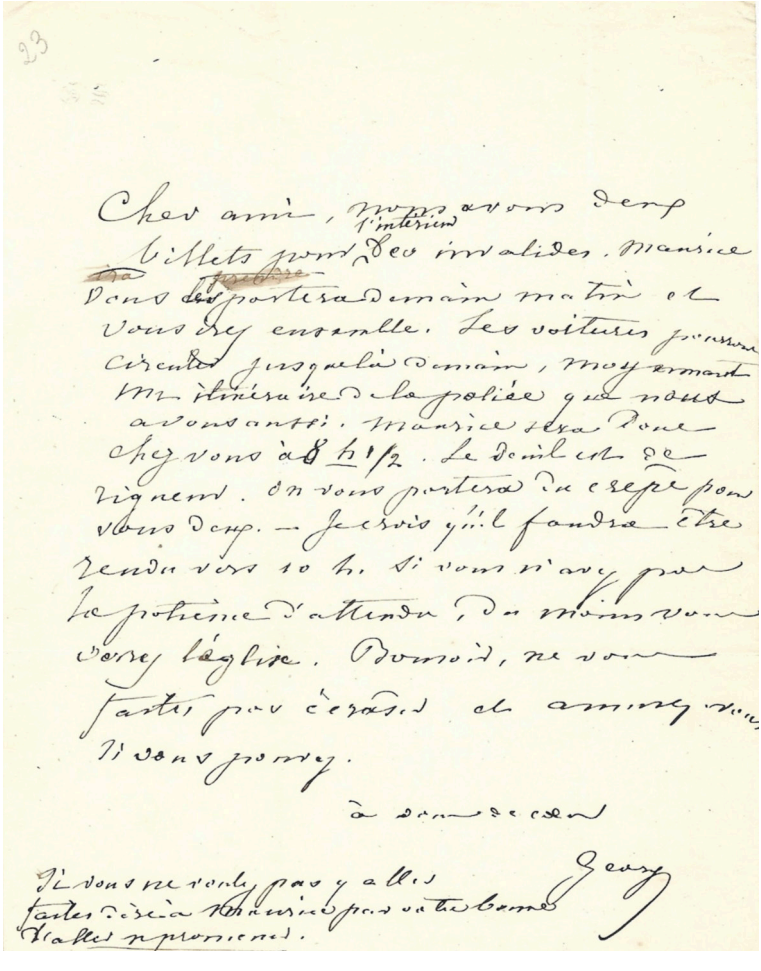
Le 15 décembre 1840, un froid glacial règne sur Paris. Des milliers de Français se pressent néanmoins autour de l'avenue des Champs-Élysées pour accueillir le monumental char funèbre de plus de dix mètres de haut qui conduit l'Empereur déchu vers sa dernière demeure. Le cortège, au milieu d'un incroyable enthousiasme populaire, descend lentement la plus belle avenue du monde. Les cloches sonnent, les tambours se déchaînent, le canon tonne, des cris jaillissent de la foule : « Vive l'Empereur ! ».

Le cercueil, entouré des drapeaux d'Austerlitz, est porté à l'intérieur de la chapelle où des centaines de milliers personnes viendront, les jours suivants, se recueillir devant le cercueil portant la couronne impériale de Charlemagne et le diadème de laurier d'or de César.

Victor Hugo a laissé un très beau reportage de cette journée mémorielle dans *Choses vues :* « *Lafayette est oublié, tandis que Napoléon est toujours vivant. Lafayette n'était qu'une date. Napoléon est un génie.* » Hugo suivit le parcours du cortège, à l'extérieur, par un froid de -14°. Nous ignorons si Delacroix a accepté l'invitation de George Sand et s'il assista à cette cérémonie.

Une page in-4°. Adresse autographe.
Manque sur le 4e feuillet, sans atteinte au texte.
[Paris, 14 décembre 1840]

3.000 €



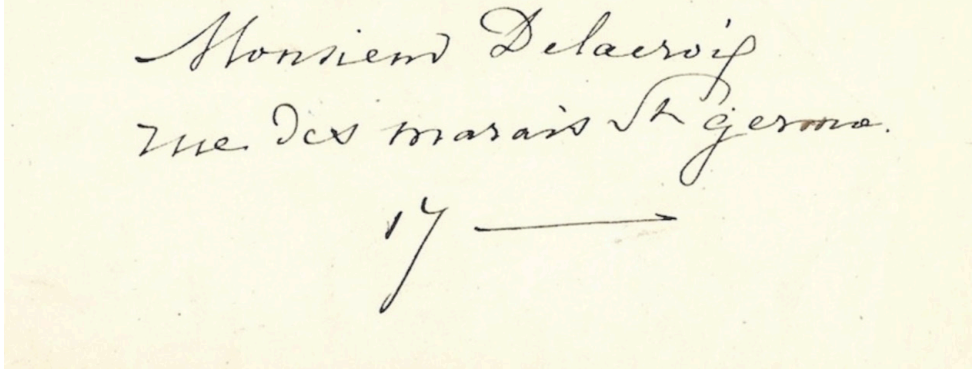
23

Cher ami, nous avons deux (l'interne) billets pour les invalides. Maurice (la sœur) vous portera demain matin et vous irez ensemble. Les voitures funèbres circulent jusque là demain, mon armand m'a donné la police que nous avons arrêté. Maurice sera donc chez vous à 8 h 1/2. Le deuil est de rigueur. On vous portera du crêpe pour votre deux. — Je crois qu'il faudra être rendu vers 10 h. si vous n'avez pas la patience d'attendre, du moins vous verrez l'église. Adieu, ne vous faites pas écraser et amusez vous. Je vous gronderai.

à demain

Georges

Si vous ne voulez pas y aller faites le dire à Maurice pas de bêtises Voilà mes promesses.



Monsieur Delacroix
rue des marais St Germain.
17

60. Jean-Baptiste SÉCHERET

Œuvre originale signée.

Le Havre.



Huile sur carton fort. 2024.
Signé et daté, en coin inférieur droit, Sécheret 24.
Format : 19 × 24 cm

7.500 €

Tout nu dans ma serviette qui me servait de pagne
J'avais le rouge au front et le savon à la main.
Au suivant

J'avais juste 20 ans [et v'la que finissant] et je me déniaisais
Au bordel ambulant de l'armée en campagne.

Je jure sur la tête de ma première vérole
Que cette voix depuis je l'entends tout le temps
Au suivant
Au suivant

(n°11 – Jacques Brel – Au suivant)

61. Alfred SISLEY

Lettre autographe signée à Georges Charpentier.

« … de toutes les personnes qui m'ont prêtées leurs tableaux vous êtes celle qui s'est mise le plus entièrement et le plus aimablement à ma disposition. »

Remarquable lettre du peintre impressionniste, navré : Sisley s'excuse auprès d'un collectionneur ayant prêté des toiles pour son exposition chez Georges Petit qu'il n'ait pas reçu d'invitation.

« Cher Monsieur, Je suis désolé de ce qui est arrivé. [Georges] Petit devait se charger d'envoyer les invitations et les cartes aux exposants et à vous tout particulièrement aussitôt que l'imprimerie, qui est chez lui, les lui aurait livrées. Je dis à vous tout particulièrement parce que ***de toutes les personnes qui m'ont prêtées*** *[sic]* ***leurs tableaux vous êtes celle qui s'est mise le plus entièrement et le plus aimablement à ma disposition*** *; qui aie eu le plus de dérangements et à laquelle cette exposition aura occasionné le plus de frais.*

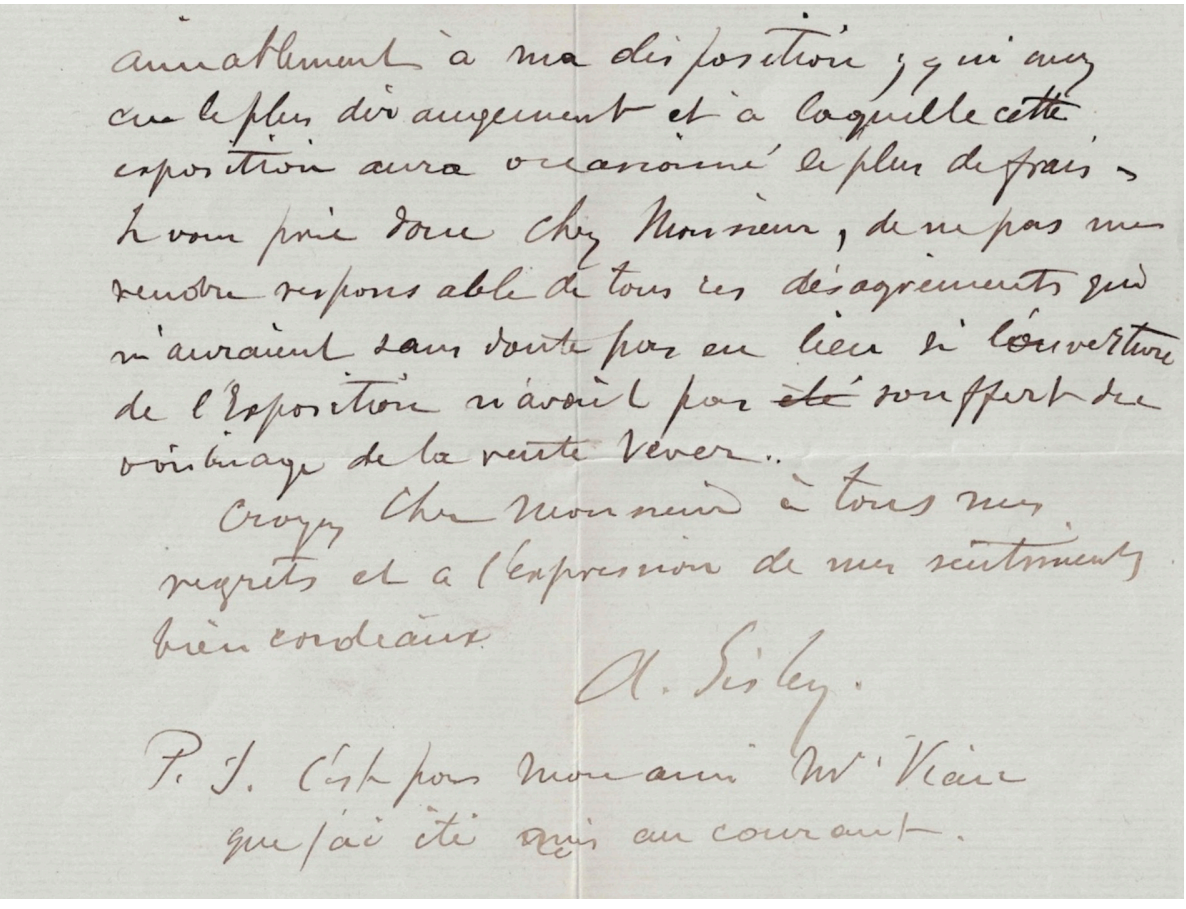
Je vous prie donc, cher Monsieur, de ne pas me rendre responsable de ***tous ces désagréments qui n'auraient sans doute pas eu lieu si l'ouverture de l'exposition n'avait pas souffert du voisinage de vente Vever.*** *Croyez cher Monsieur à tous mes regrets et à l'expression de mes sentiments bien cordiaux. A. Sisley. PS. C'est par mon ami M. [Georges] Viau que j'ai été mis au courant.*

En 1896, par suite d'un différend entre Sisley et Durand-Ruel, Georges Petit devint le marchand attitré du peintre. C'est en sa galerie, sise rue de Sèze, qu'une exposition-rétrospective fut consacrée à l'artiste britannique, du 5 au 28 février 1897. Petit était très optimiste quant à sa réussite ; Sisley contacta plusieurs collectionneurs de ses œuvres afin qu'ils lui prêtent ses meilleures toiles.

L'exposition ouvrit ses portes le 1er février pour une durée d'un mois ; 146 toiles et 6 pastels furent présentés et, bien que l'exposition portât essentiellement sur le travail des années 1880 et 1890, on trouvait dans le catalogue quelques toiles des débuts. L'occasion semblait propice pour évaluer l'apport de Sisley à l'impressionnisme, et, comme Petit l'a surement pensé, pour acquérir ses œuvres.

Les espoirs que nourrissait Sisley avaient été renforcés par les récents succès de ses amis. De nombreuses rétrospectives et expositions particulières, les années précédentes, avaient, en effet, consolidé la position des impressionnistes.

À l'issue de l'exposition, Sisley dut malheureusement se résoudre à un constat amer et douloureux : l'exposition fut un fiasco ; aucune toile n'avait été vendue !



annablement à ma disposition ; ce qui aura
eu le plus dérangement et à laquelle cette
exposition aura occasionné le plus de frais.
Je vous prie donc Cher Monsieur, de ne pas me
rendre responsable de tous les désagréments qui
n'auraient sans doute pas eu lieu si l'ouverture
de l'Exposition n'avait pas ~~été~~ souffert du
voisinage de la vente Vever.

Croyez Cher Monsieur à tous mes
regrets et à l'expression de mes sentiments
bien cordiaux

A. Sisley.

P. S. C'est pour mon ami M^r Viau
que j'ai été mis au courant.

Trois pages in-12°.
Moret sur Loing. 17 février 1897.

2.500 €

62. Pierre SOULAGES

Lettre autographe signée à Pierre Bérès.

« Nous nous réjouissons beaucoup de l'idée de vous avoir ici et d'aller ensuite ensemble à Venise. »

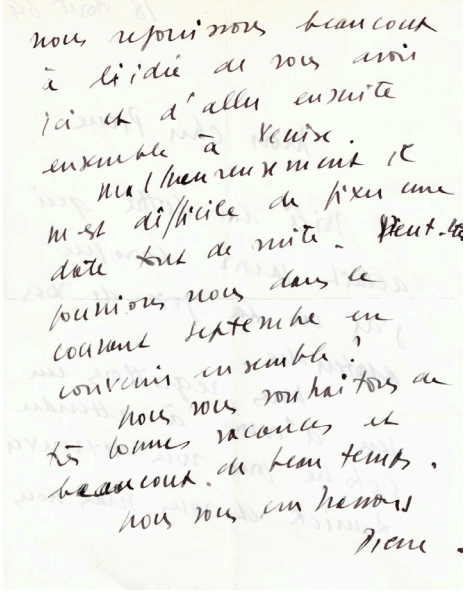
Pierre Soulages se réjouit de recevoir bientôt, chez lui, à Sète, son ami Pierre Bérès (et son épouse) et de visiter ensemble la 32e biennale de Venise à l'automne.

« Mon cher Pierre, Voici la lettre allait partir lorsque j'ai eu la joie de vous entendre. Nous regrettons un peu d'avoir à attendre octobre pour vous retrouver Annick [Annick Balnchy-Bérès] et vous mais ***nous nous réjouissons beaucoup de l'idée de vous avoir ici et d'aller ensuite ensemble à Venise.***

Malheureusement, il m'est difficile de fixer une date tout de suite. Peut-être pourrions-nous dans le courant septembre en convenir ensemble ? Nous vous souhaitons de très bonnes vacances et beaucoup de beau temps. Nous vous embrassons. Pierre. »

La 32e Biennale de Venise, du 20 juin au 18 octobre 1964, réunissait notamment Robert Rauschenberg, Jasper Johns, Carla Accardi, Enrico Baj, etc. Cette édition est restée célèbre dans l'histoire de l'art pour le « choc » provoqué par le triomphe du Pop Art américain incarné par Robert Rauschenberg. Face à cette nouvelle avant-garde, la France défendait la puissance picturale de la Nouvelle École de Paris, dont Soulages était l'une des figures de proue les plus admirées à l'international.

D'autre part, Pierre Berès, en tant qu'éditeur, collectionneur et acteur important du monde de l'art contemporain, dirigeait avec André Chastel Art de France, dont le quatrième et dernier volume venait de paraître en 1964 et contenait précisément une lithographie originale de Soulages, imprimée par Mourlot.



Deux pages in-4°.
[Sète] 18 août 1964.

1.400 €

63. [PAUL VERLAINE] – ROBERT VALLIN

DESSIN ORIGINAL SIGNÉ.

Magnifique portrait du poète portant chapeau et écharpe rouge, croqué de profil.

« Mon ami Paul Verlaine. Son souvenir avec le portrait de Carrière du Luxembourg »

Ancienne propriété de l'écrivain Jean Dolent, le célèbre portrait de Verlaine peint par Eugène Carrière en 1890 fut acquis, en 1910, par l'Etat français avec le soutien financier de la Société des amis du Luxembourg. L'oeuvre conservée jusqu'en 1933 au musée du Luxembourg est désormais visible au musée d'Orsay.

Robert Vallin est né au Havre. Une scolarité un peu désenchantée le pousse à s'engager dans l'armée, puis à son retour, en septembre 1889, il s'inscrit à l'école des Beaux-Arts du Havre. Il parachève sa formation à Bruxelles, alentour de 1894, avant un retour à Paris où il se fait un temps homme de lettres, avec les encouragements de Jean Moréas et Charles Morice, intimes de Paul Verlaine.



Aquarelle et gouache sur papier fort
(19 x 14 cm).
1930.

1.500 €

64. Pauline VIARDOT & Louis VIARDOT
Lettre autographe signée à M. Deschamps.

« Malheureusement je ne puis me donner le luxe d'acquérir un nouvel autographe de Mozart. »

Formidable lettre à quatre mains du couple Viardot depuis Baden-Baden : tandis que Louis tente d'organiser la livraison de plusieurs ouvrages, Pauline, heureuse propriétaire du manuscrit du *Don Giovanni* de Mozart, renonce, à regret et malgré la tentation, à l'acquisition de *De Profundis*.

« Cher Monsieur Deschamps, je vous suis très reconnaissante d'avoir pensé à moi dans cette circonstance. ***Malheureusement je ne puis me donner le luxe d'acquérir un nouvel autographe de Mozart ; le Don Giovanni suffit à mon ambition … et à ma bourse. J'avoue toutefois que le De Profundis ne laisse pas que de me faire pousser un soupir…. Ah si j'étais à Paris, ou si je pouvais voir ce manuscrit ! Vous ne dites pas s'il a jamais été gravé - si l'authenticité est prouvée*** *… Enfin,* ***je cherche toutes sortes de raisons pour me consoler et ne pouvoir vous dire : Achetez-moi ce manuscrit !*** *Trouvez mon merci pour votre bon souvenir, accompagné d'un salut bien affectueux. Pauline Viardot »*

« Quant au gros volume, mon cher ami, voici comment vous pourriez me le faire parvenir : un de mes bons vieux amis, ***M. Robert Thal va venir à Bade dans quelques jours. Il doit m'apporter différentes choses, entre autres plusieurs livraisons de l'Histoire des Peintres.*** *Le gros volume pourrait venir avec ces livraisons qui viendront elles-mêmes avec les lourds bagages, par petite vitesse. Mais mon ami Robert Thal demeure assez loin de vous, avenue de Friedland n° 24. Avez-vous un moyen quelconque de lui faire parvenir le volume, en l'avertissant que l'arrivée dudit n'est pas pressante, et qu'il peut le mettre avec les bagages par petite vitesse ? Je le recevrais ainsi avant la fin du mois. Je vous remercie bien cordialement de cet envoi, comme s'il était fait.* ***Recevez les affectueux souvenirs de votre vieux camarade en République et libre pensée.*** *Louis V. »*

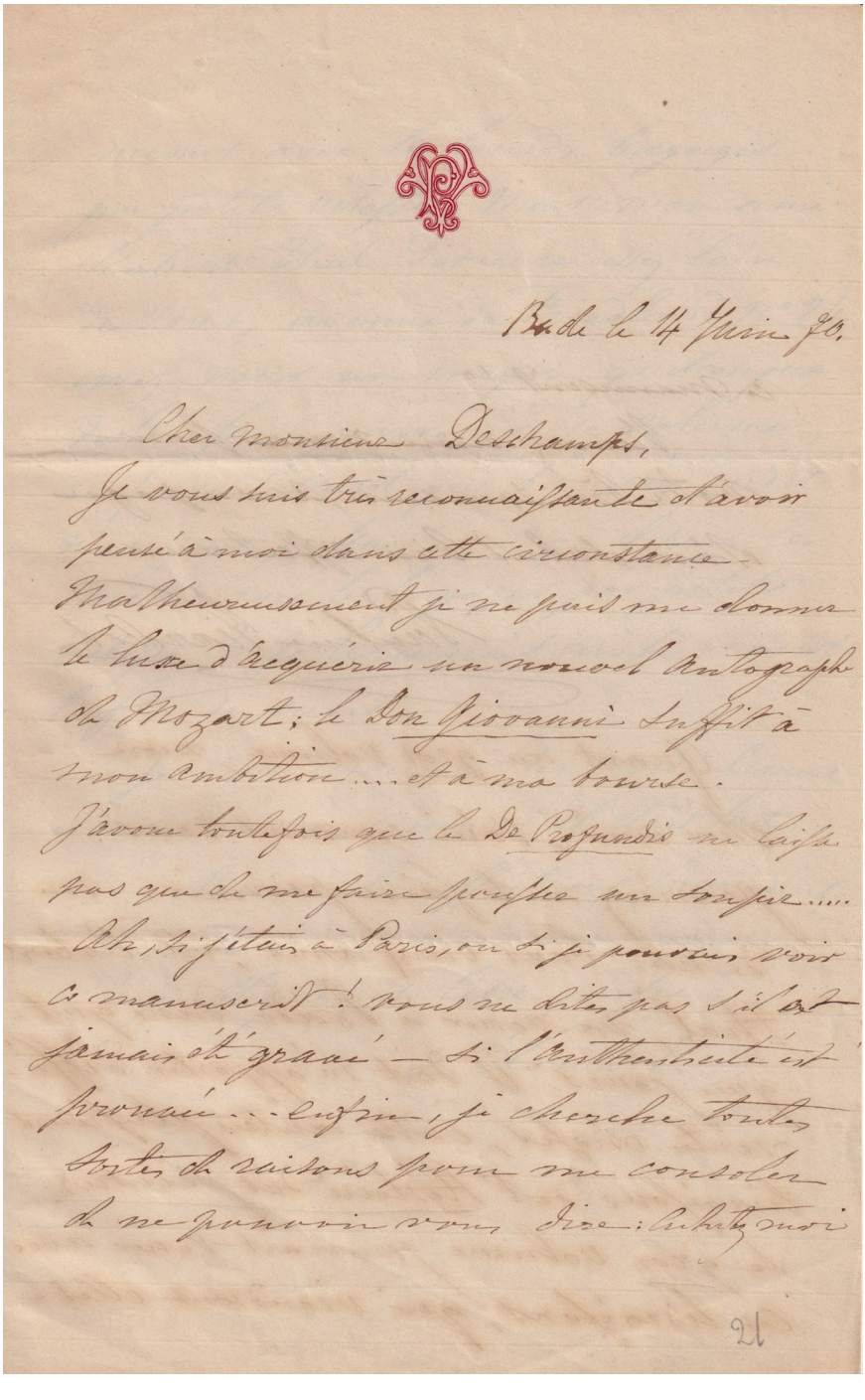
En 1800, Constance Mozart, l'épouse du génie, vendit le manuscrit de *Don Giovanni* à l'éditeur Johann André de Offenbach puis, par descendance, ses héritiers cherchèrent à céder le trésor au mitan des années 1850. En 1855, Ernst Pauer, pianiste d'origine viennoise installé à Londres, servit d'intermédiaire pour proposer le manuscrit à Pauline Viardot. La cantatrice, alors au sommet de sa carrière, en fit l'acquisition pour la somme de 180 livres (après avoir vendu ses bijoux pour financer son achat passionnel).

Pauline Viardot fit relier les huit fascicules du manuscrit et le conserva dans un écrin-coffret faisant figure de reliquaire. De nombreux visiteurs et musiciens vinrent se prosterner devant le chef-d'œuvre de Mozart, tel Rossini qui s'agenouilla devant le manuscrit et Tchaïkovski qui témoigna de son sentiment d'être en présence du divin.

En 1892, Viardot fit don de son trésor à la Bibliothèque du Conservatoire national de musique, à Paris. Le *Don Giovanni* est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France (BnF) sous la cote Ms. 1548.

Trois pages in-8° sur papier au chiffre de Pauline Viardot.
Bade. 14 juin 1870.

2.500 €



Bade le 14 Juin 70.

Cher monsieur Deschamps,

Je vous suis très reconnaissante d'avoir pensé à moi dans cette circonstance. Malheureusement je ne puis me donner le luxe d'acquérir un nouvel autographe de Mozart; le Don Giovanni suffit à mon ambition.... et à ma bourse.

J'avoue toutefois que le De Profundis ne laisse pas que de me faire froncer un sourcil.....

Ah, si j'étais à Paris, ou si je pouvais voir ce manuscrit! vous ne dites pas s'il est jamais été gravé — si l'authenticité est prouvée... enfin, je cherche toutes sortes de raisons pour me consoler de ne pouvoir vous dire: Achetez moi

21

65. Oscar WILDE

Photographie au format carte de visite (CDV).

Tirage albuminé d'époque contrecollé sur carton fort.
[New York. Janvier 1882.]
Photographie originale par Napoléon Sarony.

Oscar Wilde, en buste, défie le monde.

Convié à présenter une série de conférences sur le thème de l'Esthétisme et des Arts décoratifs, Oscar Wilde débarque aux Etats-Unis, par le SS Arizona, le 3 janvier 1882, pour une tournée programmée sur quatre mois. Au douanier américain qui l'accueille à New York, Wilde déclare : « *Je n'ai rien à déclarer, si ce n'est mon génie* ».

Dès son arrivée, Oscar Wilde visite les studios de Napoléon Sarony, l'un des photographes américains les plus en vogue. Ce dernier réalisa environ une vingtaine de photographies de Wilde, sous différentes poses, avec différents costumes, laissant apparaître tout le dandysme du jeune auteur britannique.

La tournée obtint grand succès et s'étalera finalement sur une année entière, au fil de cent quarante conférences, le conduisant jusqu'au Canada.
Photographie de toute rareté.



Format : 6,20 x 9,80 cm.

6.000 €

66. Oscar WILDE

Photographie au format carte de visite (CDV).

Tirage albuminé d'époque contrecollé sur carton fort.
[New York. Janvier 1882.]
Photographie originale par Napoléon Sarony.

Un des plus célèbres portraits d'Oscar Wilde.

Sur ce portrait, Wilde tient un exemplaire de son recueil *Poems* (1881) et est vêtu d'une pelisse à laquelle il tenait beaucoup et que son frère dut vendre lorsqu'il fut emprisonné : « Je l'ai portée pendant tout le voyage en Amérique, elle a assisté à toutes mes premières, elle me connait parfaitement et j'ai vraiment envie de la retrouver » (Pléiade, pp. 94-95).

Photographie de toute rareté.



Format : 6,20 x 9,80 cm.

6.000 €

67. Oscar WILDE

Photographie au format carte de visite (CDV).

Tirage albuminé d'époque contrecollé sur carton fort.
[Londres. Mars 1881.]

Rare cliché de l'écrivain britannique réalisé par les studios Elliott & Fry au 55 Baker street à Londres le 19 mars 1881. Wilde y apparaît, en buste de trois quart, arborant un manteau à large col de fourrure et une lavallière claire.

Oscar Wilde, qui s'apprête à publier son recueil *Poems* chez David Bogue, a parfaitement conscience de la nécessité de façonner son image d'esthète et se prête alors sciemment à cette démarche photographique et publicitaire (un an plus tard, à New York, les clichés réalisés par Napoleon Sarony suivront cette stratégie wildienne)

Nous connaissons différentes poses de cette séance photographique : d'autres vues (dont la National Gallery de Londres conserve les plaques de verre) le présentent debout avec une canne et un chapeau haut de forme à la main au comble du raffinement et du dandysme.
Le présent cliché, resserré en buste, est, à l'aune de cette série, de la plus grande rareté.



Format : 6,20 x 10,30 cm.

4.500 €

68. ÉMILE ZOLA

Carte de visite autographe signée.

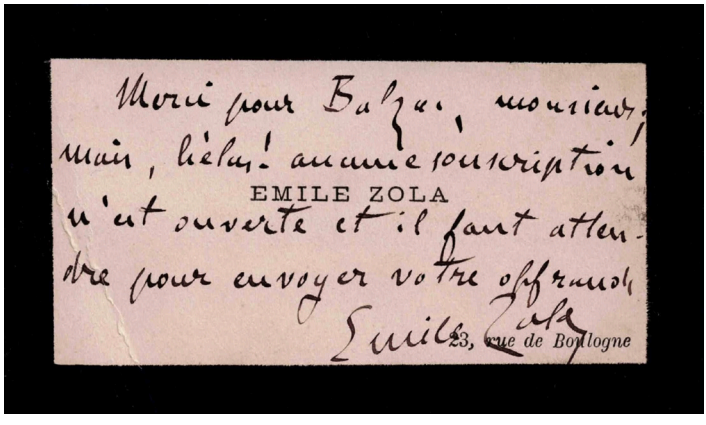
Émouvante carte d'Émile Zola répondant à un souscripteur volontaire pour le futur monument en hommage à Balzac pour lequel Zola se démena de longues années.

Merci pour Balzac, monsieur ;
Mais, hélas ! aucune souscription n'est ouverte et il faut attendre pour envoyer votre offrande.
Émile Zola.

Alexandre Dumas fut le premier à lancer l'idée d'un monument à Balzac immédiatement après la mort de l'écrivain. Le projet abandonné fut relancé par Émile Zola dans un article du Figaro du 6 décembre 1880, intitulé : Une statue pour Balzac. Zola réclamait explicitement qu'on élève enfin un monument au maître et appelait à la constitution d'un comité. C'est 1885, encore sur l'intervention de Zola, alors président de La Société des gens de lettres, que fut commandé un monument au sculpteur Henri Chapu, qui n'aura pas le temps d'exécuter son œuvre : il meurt en 1891.

Le projet prévoyait une statue de trois mètres de hauteur, livrable en 1893. Zola charge Rodin de reprendre le projet, cependant, en raison d'une succession de controverses esthétiques, de crises politiques et de conflits institutionnels, l'inauguration officielle du monument sur le terre-plein du boulevard Raspail le 1er juillet 1939 a lieu plus de cinquante ans après la commande passée à Rodin, et vingt ans après la mort de ce dernier.

La carte de visite de Zola est bordée de noir, en deuil de sa mère, Emilie Aubert, décédée le 17 octobre 1880.



Document encadré entre deux verres
Une page in-16° (5,8 x 9,5 cm) bordurée de noir. Trace de pli en marge gauche.
[Paris. 1880-1881]

1.200 €

69. Émile ZOLA

Photographie originale au format carte cabinet

Tirage albuminé d'époque contrecollé sur carton fort.
[Paris. Circa 1895]

Superbe cliché d'Émile Zola posant de trois quarts et en buste avec son célèbre lorgnon pince-nez.

La photographie est enrichie, en marge supérieure, d'une belle signature de l'auteur à l'encre noire.

Épreuve éditée par la maison Adolphe Braun & Cie.



Format : 16 x 11 cm.

4.500 €

« Une œuvre d'art est un coin de la nature vu à travers un tempérament. »



www.autographes-des-siecles.com